



Et pourtant j'étais mort

Couture, Xavier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A black and white photograph of a flashlight lying on a dark, textured surface. The flashlight is angled from the top right towards the bottom left. Its lens is illuminated from within, creating a bright starburst effect. A beam of light is cast onto the surface below the flashlight. A dark red rectangular box is overlaid on the top left, containing the title text in white.

**XAVIER
COUTURE**
ET, POURTANT
J'ÉTAIS MORT

Éditions
DU MASQUE

A black and white photograph of a flashlight lying on a dark, textured surface. The flashlight is angled diagonally from the top right towards the bottom left. Its lens is illuminated, creating a bright starburst effect. A beam of light projects from the lens onto the surface below, forming a bright, irregular shape. The background is dark and textured, possibly a floor or a wall.

**XAVIER
COUTURE
ET, POURTANT
J'ÉTAIS MORT**

Éditions
DU MASQUE

Xavier Couture

ET POURTANT J'ÉTAIS MORT



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

© 2012, Éditions du Masque, département des
éditions

Jean-Claude Lattès.

Tous droits réservés

ISBN : 978-27024-3769-8

www.lemasque.com

DU MÊME AUTEUR

Coma, Éditions Grasset, 2002.

La dictature de l'émotion, Éditions Audibert, 2005.

Il se réveilla, vide. Ce néant lui sembla vertigineux. Il était allongé dans le noir, l'obscurité absolue. Le corps engourdi, il voulut s'étirer. Sa main heurta la boîte. Il tâtonna. Ses doigts reconnurent du satin ou peut-être un tissu synthétique imitant la soie. L'espace ne lui laissait que quelques centimètres au-dessus du visage et de chaque côté des épaules. Il tenta de bouger, mais l'exiguïté de cette cabine l'en empêchait. Il respirait plus vite, la peur était entrée dans la bouillie mollassonne de son cerveau. Noir dehors et noir dedans. Il essaya de se souvenir. Comment avait-il pu arriver là, dans cette boîte capitonnée ? Rien, pas de mémoire, il ne pouvait se fournir aucune explication.

Le souffle court il glissa sa main droite le long du pantalon. L'étoffe était légère, et le toucher semblait indiquer une qualité luxueuse. Il connaissait ce contact, un tissu dont la texture lui paraissait familière et agréable. Il parvint à introduire sa main dans la poche. Il saisit du bout des phalanges un petit objet métallique oblong dont il avait senti le contact sur sa cuisse. Cet effort l'avait épuisé. Le brouillard laissait peu à peu la place à un flot de questions dont il ne possédait aucune réponse. Mais pourquoi son cerveau se refusait-il à lui donner le moindre élément, le plus petit souvenir ? Il se concentra, ramassa tous les bouts épars qui jonchaient sa tête et tenta d'en constituer un ensemble cohérent, de toutes ses forces. Rien, toujours ce vide et ces questions. Il remonta l'objet, tout doucement jusqu'à pouvoir le palper. Il reconnut la forme de ces mini-lampes de poche qu'on trouve dans les magasins de bricolage. Il en connaissait le fonctionnement, l'alluma aussitôt. Il en avait eu vaguement l'idée, la confirmation le terrorisa : il était dans un cercueil. Sur le tissu capitonné se trouvait une plaque, juste sous ses yeux, portant le nom d'une entreprise de pompes funèbres. Il se dit alors qu'il devait dormir, que tout cela n'était qu'un rêve, un stupide cauchemar. Il fallait attendre le réveil pour retrouver son monde. Il devait bien exister un monde à lui, quelque chose qui le ramène à de la lumière, à la vie normale. Il ne savait pas à quoi ressemblait sa normalité, mais il avait la certitude que ce n'était pas ce cercueil.

Une crampe lui vrilla la plante du pied droit, il se redressa dans un mouvement réflexe et son front heurta le bourrelet de satin violet au-

dessus de sa tête. Il tendit sa jambe à fond en ramenant la pointe de son pied vers lui pour faire disparaître la douleur, comme il l'avait appris. Il se tortillait pour retirer la lance enfoncée dans son pied. Les muscles se calmèrent. En remuant il avait senti une forme près de sa jambe, à gauche. Il dirigea le faisceau de la lampe vers la chose. Un sac en tissu beige se trouvait à côté de lui, assez volumineux. Il se recroquevilla, se contorsionna jusqu'à ce que ses doigts puissent atteindre la poignée, puis il tira pour faire remonter le paquet, millimètre par millimètre. Il avait de plus en plus de difficulté à respirer. La sueur coulait le long de sa nuque. Ce n'était pas tout à fait la panique, mais comme une sorte d'extrême lassitude mêlée à de la colère. Il s'en voulait de ne rien comprendre. Il rudoyait sa tête pour aller chercher un tout petit indice, un fragment qui lui permette de reconstituer le parcours qui l'avait mené là.

Le sac parvint à sa hauteur. Il posa la main sur la toile rêche, il y avait plusieurs objets à l'intérieur, lourds. Il réussit à en saisir le fond et le tira vers le haut. Les outils tombèrent : une perceuse-visseuse, des mèches, un marteau, une lime, des batteries de rechange pour la perceuse, un pied-de-biche, un plan sur du papier professionnel portant la même en-tête de pompes funèbres : le plan du cercueil. Au fond il trouva aussi une paire de lunettes, une perruque, un postiche de moustache, une fausse barbe. Il fut alors presque certain qu'il s'agissait d'un cauchemar. La panique baissa d'un cran et il se prit au jeu. Il était donc là pour sortir. C'était peut-être un vrai jeu. Il devait rêver qu'il participait à l'un de ces programmes de télévision où l'on doit se dépasser en marchant sur des braises ou en mangeant des cancrelats, c'était la seule explication.

Le plan avait été annoté : une sorte de mode d'emploi pour sortir décrivant en cinq phases comment y parvenir. Il se sentait étouffer. Rêve, cauchemar ou reality show, il ne fallait plus perdre une seconde. D'abord, retirer le capiton au-dessus de la tête en se servant du petit tournevis et de la raclette. Quelle raclette ? Il la trouva le long de son épaule. Il attaqua le tissu qui se décollait très facilement. Le bois apparut sous le kapok. C'était un cercueil en deux parties, permettant à la famille de venir saluer la dépouille, découverte jusqu'à mi-torse. La partie haute était donc montée sur des charnières. Il suffisait de retirer une série de vis à droite pour ouvrir cette sorte de capot. Il prit la visseuse, mit une ou deux minutes à en saisir le fonctionnement, puis installa une batterie et s'attaqua à la première vis. L'opération prit une dizaine de minutes. Il put alors soulever le couvercle, il y avait un petit vérin sur le côté qui rendait la manœuvre très facile. Une odeur de renfermé, de poussière sale, le submergea. Mêlé à une sorte de touffeur acide, cet air répondait parfaitement à l'adjectif

fétide. C'était fétide. Il se le répéta plusieurs fois. Il se raccrochait à ses impressions, aux mots. Ces automatismes le rassuraient, lui donnaient le sentiment d'appartenir à quelque chose.

Il vit une fine strie lumineuse au plafond de la pièce. Il se mit debout, constata qu'il était bien dans un caveau. La petite lueur lui permettait d'apercevoir quatre autres cercueils reposant sur des stèles de ciment identiques. Même s'il ne comprenait rien à sa situation, il ne put s'empêcher de trouver logique qu'un cercueil fût installé dans un caveau. La pièce était rectangulaire, il distinguait assez précisément les murs pour constater que le lieu ne possédait aucune porte. Il retourna au cercueil, reprit sa lampe de poche. Le plafond portait des marques comme s'il avait été manipulé récemment : le ciment était griffé. On avait sans doute déplacé cette dalle pour introduire le cercueil. Il devait sortir par le même chemin. Oui, mais comment soulever ce bloc ? Il devait peser une tonne.

Il sentait sourdre un sentiment violent. Il ressentit cette impression comme si elle était naturelle, souvent éprouvée. Un sentiment d'exaspération mêlé de colère lui donnait envie de taper du pied, ou de casser quelque chose. Il retourna au cercueil, se saisit du pied-de-biche. La lampe de poche entre les dents, il grimpa sur la stèle qui se trouvait sous le rai de lumière et constata que celle-ci diminuait. Il regarda son poignet, machinalement. Il portait une montre. Huit heures vingt, le jour déclinait, on devait être au printemps ou en été, c'était confirmé par la température qu'il estima supérieure à vingt-cinq degrés. Ces notions lui semblaient évidentes, les chiffres, l'angle d'attaque pour déplacer cette dalle de ciment, son poids estimatif, la meilleure position de l'outil. Sa mémoire ne livrait aucun souvenir mais lui fournissait des connaissances, des techniques. Il prit un bon appui et poussa sur le levier. Il sentait la vitalité de sa musculature, son entraînement. Sa propre machine fonctionnait bien. La première pression ne donna rien, il réitéra l'effort en posant son pied sur le mur, tous ses muscles en action. Le plafond commença à pivoter. La strie formait à présent un angle qui s'élargit peu à peu. Il déplaçait l'outil en gardant une distance minimum entre le mur et la dalle.

Après un quart d'heure il obtint un espace suffisant pour s'échapper du tombeau. Il retourna jusqu'au cercueil, son instinct lui recommandait de ne pas laisser de traces. Il vit que les vis avaient été placées à l'intérieur alors que des emplacements similaires se trouvaient à l'extérieur du capot. Cela ne l'avait pas frappé lorsqu'il était sorti, mais il est rare qu'un cadavre s'enferme tout seul. Ce cercueil avait été construit spécialement pour lui permettre de s'en échapper. Il reconstitua la manœuvre qui avait dû être utilisée : passer par la partie basse, visser la partie haute de l'intérieur, introduire le

corps et revisser la partie basse, de l'extérieur. Cela expliquait pourquoi le sac se trouvait à ses pieds. Cela lui parut évident, il fallait être au moins deux pour réussir l'opération. Il l'avait pensé, certitude implicite, mais là il se disait clairement que quelqu'un avait organisé la mise en scène. Pourquoi tout cela ne lui disait-il rien, rien de rien ?

Il prit le sac, les outils, revissa soigneusement le capot. Le cercueil était redevenu normal, si l'on peut dire. Il lança le sac par l'ouverture du plafond, se hissa rapidement à la force des bras et se retrouva au milieu d'un cimetière. L'air était doux. Il respira à fond pour s'en emplir les poumons. Il était heureux d'être vivant, là, au crépuscule, même si sa collection de points d'interrogation s'enrichissait de manière exponentielle. Il décida de refermer le caveau. Il s'assit sur le sol, appuya son dos sur le monument mitoyen, posa ses pieds sur le bord de la dalle. Celle-ci glissa sans effort, quelqu'un avait placé sous le ciment deux petits rondins qui facilitaient l'opération. Il eut à pousser de toutes ses forces quand les rondins apparurent. La dalle était presque en place mais il fallut batailler pour lui faire parcourir les derniers centimètres. Elle s'encastra enfin. Il ruisselait. Il ramassa le sac.

La pierre tombale portait le nom de la famille Andrieu. Suivait l'identité des cinq locataires, tous des Andrieu : Paul-Louis, né en 1907, mort en 1971, Hélène, épouse du précédent, décédée en 1994, Fabrice, né en 1931, Françoise son épouse, née de Frettière en 1933, tous les deux morts en 1992. Il conclut qu'il devait correspondre au dernier nom inscrit : Paul Andrieu, né en 1968, mort le 7 mai 2011. Il regarda sa montre, elle indiquait la date du 11. L'atmosphère correspondait au mois de mai. Il pensa qu'on avait fait vite pour l'enterrer. Aux yeux du monde, Paul Andrieu, si c'était lui, était mort et bien mort, sauf pour celui qui l'avait placé là.

Il se dit qu'il aurait peut-être dû mettre la perruque et tout le déguisement, n'en vit pas l'intérêt. Il ramassa le sac et se dirigea vers le portail en fer forgé qui se trouvait au bout d'une allée de gravier. Ses chaussures étaient luxueuses, il reconnut des New and Lingwood. Il les trouva belles. Son pas faisait crisser les cailloux. Une mobylette pétaradante passa devant le portail, conduite par un homme portant un casque jaune. Ce fut son premier contact avec la civilisation. Il parvint à l'entrée. Il n'y avait personne sur le trottoir. Il vit passer une voiture, son conducteur posa sur lui l'espace d'une seconde un regard distrait. Il se retourna, vit l'inscription sur le mur : Cimetière de Gif-sur-Yvette. Il savait que Gif se trouvait dans la vallée de Chevreuse, mais là s'arrêtaient ses références au lieu. Il se sentait idiot, planté là à ne rien savoir.

Une limousine était garée en face. Il reconnut une Lexus, un très gros modèle, luxueux et neuf. Il s'approcha. Une femme était au volant. Il pouvait distinguer ses traits malgré les vitres fumées : une très jolie brune. Elle devait avoir entre trente-cinq et quarante ans. Elle dormait, la tête reposant sur le dossier incliné en arrière. Il n'osait pas la réveiller. Il fouilla son costume dans les moindres replis du tissu à la recherche d'un peu d'argent, en vain. Il hésita encore une minute, puis se décida à frapper contre la vitre de la portière. L'occupante bougea légèrement le bras, puis redressa la tête, se tourna vers lui et poussa un cri en lui souriant de toute sa bouche qu'elle avait fort bien dessinée. Elle fit descendre la vitre électrique.

— Paul, mon amour, tu y es arrivé, monte, vite, allez dépêche-toi, il ne faut pas qu'on te voie ici !

Il la regarda, elle semblait vraiment le connaître. Il ne savait pas quoi faire. Il se dit qu'il n'avait pas grand-chose à perdre et puisqu'elle se proposait de le prendre en charge, autant se laisser faire. Il fit le tour de la voiture et se laissa tomber sur le siège du passager, son sac à la main.

— Tu n'as rien oublié ?

Il la regarda, perplexe, comment savait-elle qu'il n'avait aucun souvenir ?

— Paul, tu as bien revissé le cercueil, tu as repris tous les outils et refermé le caveau, hein ?

C'était donc elle ! Étrange partenaire pour un jeu de télé-réalité. Elle sentait bon son Dior et son Chanel. Pas très armée pour l'île des survivants.

— Paul, qu'est-ce que t'as ? Tu as bien tout remis en ordre, on peut y aller ?

— Je n'ai laissé aucune trace, j'ai ramassé les outils, mais je ne sais pas qui est Paul Andrieu, dit-il en la regardant dans les yeux.

Elle s'esclaffa.

— Ah, ah ! personne ne le reverra plus, vive Édouard Ferreti ! Bienvenue dans votre nouvelle vie.

Elle se pencha vers lui pour l'embrasser sur les lèvres. Il se déroba.

— Non mais je suis sérieux, je ne me souviens de rien, je ne vous connais pas, j'ignore qui je suis, ce que je fais là, je ne sais rien, rien !

Il avait martelé le dernier rien, il sentait l'exaspération remonter en lui. Il voulait des explications. Elle le regardait à présent avec un peu

d'inquiétude.

— C'est l'injection, trois minutes de catalepsie, ce n'est pas de la gnognotte, ça va revenir, elle tenta de le rassurer.

— Quelle injection ?

— Laisse, je t'expliquerai plus tard, il faut y aller, ne traînons pas à Gif, on va finir par te reconnaître.

Elle enclencha la marche arrière et la voiture se mit en route, avec un doux ronron de moteur puissant et docile. Ils quittèrent la place et ses platanes feuillus pour s'engager dans la rue principale.

— Comment vous appelez-vous ?

La voiture eut un léger à-coup. Elle tourna vers lui ce visage à la fois sensuel et anguleux avec un petit pli au coin de la lèvre qui lui sembla une marque de mauvais caractère, d'agressivité. Ses yeux étaient d'un vert très pâle avec de fines stries jaunes, presque dorées. Elle semblait assez grande bien qu'il ne l'ait vue que derrière ce volant. Elle portait un pantalon en lin beige sur des ballerines et un pull ample et léger, en soie tricotée lui sembla-t-il.

— Franchement, si tu me joues la scène du deux, ce n'est pas très amusant, j'attends depuis deux heures au risque de me faire violer par un vagabond, ce serait bien si tu arrêtais ton cinoche.

Il regarda devant lui, la voiture filait maintenant vers l'autoroute et il avait une parfaite mémoire de cet endroit. Encore un kilomètre, et puis ce serait la bretelle et l'A10 vers Orléans.

— Nous allons vers Orléans ?

— Nous allons vers Orléans, nous allons vers Orléans ? répéta-t-elle en l'imitant avec un ton bête et agacé.

— Non, monsieur Ferreti, nous allons dans la propriété de Sologne dont j'ai hérité. Paul Andrieu a fait de moi sa légataire universelle et je l'en remercie car la petite fortune qu'il laisse va me permettre d'épouser Édouard Ferreti, c'est convenu comme ça, non ?

Il se renfrogna. Ils filaient à présent sur cet asphalte gris clair qu'il connaissait par cœur. Il aurait pu décrire la prochaine courbe et cette marque si particulière sur le rail juste après la sortie d'Allainville, un camion avait éraflé le métal laissant une trace un peu ondulante qui évoquait le signe sensiblement égal. La colère remontait en lui. Pourquoi avait-il le souvenir de cette route, pourquoi les choses lui semblaient familières comme cette voiture, le parfum Chanel de cette femme dont ses narines avaient immédiatement reconnu l'origine, ce pull beige dont il ne lui faisait aucun doute qu'il vînt de chez Dior ? Et

pourquoi le reste, sa vie, lui, se trouvaient dans un vide absolu. Il eut envie de hurler. Il le fit.

— Assez !

Elle freina brutalement.

— Mais t'es dingue ! Qu'est-ce que t'as, à la fin ?

Il se tourna vers elle, le regard dur, presque désespéré.

— Je vais vous raconter mon histoire, vous allez voir, c'est bref : je me réveille dans le noir, au fond d'un cercueil, avec le plan pour en sortir, ce que je fais. Je tombe sur une dame qui semble me connaître, parfait. Tout lui semble naturel et normal, moi dans un cercueil en train d'étudier le plan à la lampe de poche et de dévisser la boîte avec une perceuse qu'on a bien voulu enterrer avec moi pour me tenir compagnie.

Il recommençait à hausser le ton :

— Sauf que je ne comprends rien, que je suis assis là à côté d'une inconnue, et que j'ai zéro souvenir, on m'a débranché le disque dur, que dalle, nada, alors moi Paul Andrieu, Édouard Ferreti ou le pape, je m'en contrefous, je veux juste comprendre. Ça va ça, comprendre ?

Elle eut une moue navrée. L'évidence des dégâts psychologiques l'inquiétait. Pour la première fois elle eut conscience que leur beau plan avait été enrayé par un événement imprévu. Soustelle leur avait bien expliqué les risques d'une telle descente aux enfers. Quelques minutes de catatonie pouvaient laisser des traces. Simuler une mort brutale, la faire authentifier par le médecin de Salbris. La réputation du professeur avait impressionné son confrère et l'avait convaincu de rédiger un constat de décès express.

« Ne rajoutez pas de la paperasse à la douleur de Mme Andrieu, il est mort dans mes bras, allez, finissons-en, et que Paul puisse reposer auprès des siens. »

Soustelle avait été assez convaincant. Il avait fourni une autre potion magique pour que Marie ait les yeux gonflés, parfaite en veuve hébétée.

Marie hésitait, Paul avait perdu la mémoire, fallait-il lui raconter l'histoire ? Toute l'histoire, avec tous les détails ? Elle décida d'attendre le conseil de Soustelle. Il était concerné au moins autant qu'elle, et il avait beaucoup à perdre si ça tournait mal. De plus c'est lui qui avait administré le médicament. Il avait dû se tromper dans son cocktail, il n'avait qu'à réparer. Elle gardait son sang-froid.

Marie n'avait jamais fait preuve de débordements d'affection. Elle

était froide et calculait chaque détail de son existence pour que rien ne vienne troubler son confort. Elle décidait de tout, mais avec un sourire auquel personne n'avait la force de résister. Du haut de son mètre soixante-quinze, elle en imposait, sans effort, sans jamais élever la voix, juste avec ce petit air décidé que chacun interprétait comme la manifestation inflexible de sa volonté. Elle avait découvert son pouvoir très jeune. Elle était née au Blanc-Mesnil, en 1975. On ne faisait pas souvent la fête chez les Carvalho. Quand la petite Marie débarqua dans le trois pièces, il y avait déjà deux garçons : Stéphane et Romain. Ernest et Madeleine Carvalho, qui s'appelaient en réalité Fernao et Alidia, avaient donné des prénoms bien français à leurs enfants. « Ah ! non mais quand même ! » Les Souza, leurs voisins, avaient gardé la mode portugaise. Pour eux passe encore, mais pour les enfants c'était ridicule : Palmiro, Adelino, Eusebio. Quant à la petite dernière elle avait été punie d'un Natividade peu discret.

— Paul, tu comprends qu'il est arrivé quelque chose d'assez peu commun. Paul, il faut me faire confiance. Nous allons à Frettière. Tu t'installes et je t'expliquerai tout, tu verras, c'est très simple, tu vas tout comprendre.

Il se renfroigna, il détestait cette voix, un peu forcée, un peu snob. Il pouvait mesurer tous les efforts qu'elle avait consentis pour obtenir ce timbre qui devait lui sembler convenir à son statut. Il la trouva grotesque, drapée dans cette fausse classe apprise en cours de maintien.

— Ne m'appellez pas Paul, je vous prie.

Il venait de dire ça sans réfléchir, juste pour marquer la distance, pour éviter la familiarité qu'elle tentait d'imposer. Elle eut l'air triste.

— Mais, Paul...

— Appelez-moi Karl !

— Karl ! mais pourquoi ?

— Parce que je m'appelle Karl, c'est tout.

Elle préféra ne rien répondre. Elle imaginait que cette perte de mémoire s'accompagnait d'une sorte de syndrome de démence. Elle commença à ressentir de la peur. Il lui semblait devenu un étranger. Pourtant elle partageait son existence depuis cinq ans. Ce nouveau venu n'avait rien de commun avec l'homme qu'elle avait aimé, même si l'amour s'était effiloché peu à peu. Depuis plus d'un an c'est lui qui s'accrochait à elle. Il lui répétait si souvent qu'il ne la méritait pas qu'elle avait fini par lui donner raison. Jusqu'à ce dîner où il lui avait parlé pour la première fois de son projet. Elle crut d'abord à une

blague. Il s'était refusé à expliquer l'urgence de cette décision. Il avait déjà tout envisagé, tout préparé, et trouvé le complice idéal, leur vieux copain Soustelle. Paul l'avait tiré d'affaire dans une horrible histoire de même écrasé par sa voiture. Sans le témoignage de Paul, le professeur soignerait aujourd'hui ses codétenus à la Santé ou à Fleury-Mérogis. Mais un faux témoignage de cette envergure, ça impose le silence aux deux complices pour le restant de leur vie. Soustelle le savait bien, lui qui n'avait jamais rien refusé à Paul. Et une fois encore il s'était exécuté, malgré l'extravagance du scénario.

Le silence s'était installé dans la voiture, un peu visqueux. Marie regardait la route, Paul se mit à siffloter un air de jazz.

— Tu te souviens de Coltrane ?

Elle avait dit ça d'un ton gentil et un peu craintif.

— *Around Midnight*, répondit-il, vous aimez ?

— Beaucoup.

Elle mentait. Le jazz avait toujours été une source de conflit souriant entre eux, elle n'aimait pas ça. Il pouvait écouter Art Tatum, Miles Davis et Dave Brubeck pendant des heures. Lors de leur première rencontre il lui avait raconté l'histoire de Wes Montgomery, guitariste génial qui avait appris la musique tout seul, inventant un système de notation. Ça l'avait ennuyée, mais elle avait trouvé charmant cet engouement, cette passion, et l'ardeur qu'il avait manifestée pour la lui faire partager. Leur première nuit avait été torride. Seuls à Frettière, il avait entrepris de lui faire l'amour dans toutes les chambres. Le château en comptait une quinzaine. Et vers cinq heures du matin, il lui avait fait découvrir sa discothèque. Elle avait dû écouter Bill Evans, Keith Jarrett, Herbie Hancock. Chaque air était accompagné d'un commentaire dit d'une voix très douce, juste pour l'ensorceler. Élevée au Top 50, Marie avait découvert la musique assez tard. Elle avait eu un coup de foudre pour Verdi. Son amour pour l'opéra n'était pas feint. Elle essaya de le convertir. Peine perdue. Elle fit quelques efforts pour comprendre Michel Petrucciani, Greg Osby, Erik Truffaz. Elle le suivit même dans quelques salles spécialisées, ou à des concerts. Elle se souvenait de l'immense Steinway sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées, et les grandes mains de ce vieux monsieur noir, génial et élégant. Elles enchantaient le clavier. Concert unique d'Ahmad Jamal, elle avait été conquise. Paul la traînait aussi au *Petit Journal*. Avant leur rencontre, avec quelques copains avocats, il avait formé un groupe au talent d'imitation incontestable. Ils jouaient surtout du Bill Evans. Paul s'installait au piano avec une attitude faussement timide, puis se

mettait à jouer, les yeux en arrière, le visage transporté vers un monde meilleur où son talent était enfin reconnu. Il avait brutalement abandonné la formation.

Marie quitta l'autoroute à Salbris. Bien que sa connaissance de l'itinéraire fût parfaite, elle ne parvenait toujours pas à s'engager du premier coup sur la départementale 34, celle qui longeait l'immense domaine de Frettière.

— C'était à droite ! dit-il en lui indiquant la petite route du doigt.

— Ben ! Tu reconnais ? Ça y est la mémoire est revenue ?

— Vous m'avez dit que vous alliez au château de Frettière, c'était à droite, voilà tout !

— OK, ça suffit maintenant, dis-moi que tu me fais marcher et passons aux choses sérieuses.

Il se réfugia dans le silence. Il regardait par la vitre pendant qu'elle faisait demi-tour. Cette route lui paraissait une évidence. Elle était gravée dans son cortex. Pourquoi en avait-il un souvenir aussi précis alors que les détails de sa propre existence l'avaient abandonné ? Cette désertion de lui-même l'exaspérait. Il avait ouvert les yeux quatre heures auparavant et rien ne remontait à la surface de sa conscience. Du vide, encore du vide. Il se résolut à faire le premier pas. Il lui parla, doucement, la voiture tanguait un peu sur cette petite route mal entretenue. Il confessa que ce néant aux frontières duquel il se cognait devenait intolérable. Puisqu'elle savait qui il était, il le lui demanda, en souriant. Elle se borna au strict minimum, pour faire entrer toutes les informations dans le temps qui les séparait du château. Paul Andrieu, avocat, quarante-trois ans, second fils de Fabrice Andrieu, ancien secrétaire d'État au logement, et de Françoise, née de Frettière, mère au foyer, astrologue, numismate, et spécialiste de la philosophie empiriste anglaise.

— Quant à moi, je suis Marie, ta femme, et nous n'avons pas encore d'enfant.

Elle ne savait pas comment aborder leur histoire récente et ce projet abracadabrante de disparition, ni les motivations qui les avaient menés là. Cette présentation expresse ne le satisfait pas du tout. Il trouvait cette courte description sans grand intérêt. Il avait fait un effort pour essayer de retrouver une trace de Fabrice ou de Françoise au plus profond de lui. Il les associa aux images d'un père ou d'une mère. Sans succès. Il éprouvait une impression étrange, comme un soulagement enfoui sous la colère. D'après elle il s'agissait de son histoire, de sa vie, d'années passées sous cette identité, dans la peau de Paul Andrieu, avocat. Mais aujourd'hui, là, à cet instant, il n'éprouvait aucun intérêt

pour ce personnage. Il était sans racine, sans attache, privé de référence. Il désirait savoir et pourtant une force, à l'intérieur, le poussait dans la voie de l'ignorance. Il se sentait neuf, lavé du poids du passé. Il pensa de nouveau qu'il s'agissait d'un rêve, que ce songe allait prendre fin dans un instant. Mais le réel reprit le dessus. Les odeurs et les bruits n'étaient pas ceux d'un rêve. Sa répugnance pour le sentimentalisme le conduisait à ne rien laisser paraître. Il s'attacha à conserver cette attitude distante, nonchalante, presque dédaigneuse devant une situation dont il admettait au fond de lui qu'elle était pour le moins complexe, « un vrai casse-tête », pensa-t-il en souriant.

La voiture franchit un portail somptueux soutenu par un arc de pierre au sommet duquel il reconnut les armes des Frettière. Les vantaux en fer forgé s'ouvrirent automatiquement, ils pivotaient dans un mouvement symétrique et bien huilé. Une grande allée recouverte de gravier clair serpentait entre des chênes, des platanes, des hêtres, des pins, des saules. Elle menait à un mur percé d'un portail plus petit, en bois. La voiture le franchit. Il découvrit Frettière. Il connaissait cet endroit. Il en avait appris le plan, l'histoire. Cela ne faisait aucun doute. Cette dichotomie l'inquiéta. Quel étrange filtre laissait passer certains souvenirs pour retenir les autres ? Une immense pelouse avec en son centre un bassin surmonté d'une sculpture fontaine faisait le seuil du double escalier qui enchâssait la terrasse. De là on parvenait aux deux portes ouvrant sur l'immense hall. Il la suivit, elle posa les clefs de la voiture dans un geste naturel et automatique dans un panier posé sur une très jolie crédence Louis XV. Il reconnut l'objet, en connaissait la signature : Weber, 1754.

Il comprit que sa mémoire dysfonctionnait, il commençait à croire à ce que cette femme lui racontait. Elle lui proposa de monter au premier étage. Il y avait de nombreux portraits dans l'escalier. Toute la lignée des Frettière se retrouvait là, accrochée au mur par ordre chronologique. La rampe large et luisante avait dû voir passer la main de tous ces personnages qui désormais surveillaient les lieux de leur œil de peinture. Chaque toile portait une petite plaque de cuivre à sa base indiquant le nom du Frettière représenté ainsi que ses dates de naissance, de décès et une mention sur son emploi. Il y avait des amiraux, un maréchal, cinq généraux, trois ministres, un connétable de France, deux académiciens, des magistrats, et même un mathématicien, membre de l'Institut. Gaspard de Frettière était le dernier, mort en 1972. La mention le désignait comme explorateur. Cela le fit sourire. Ce Gaspard avait une trogne joviale qui aurait aussi bien convenu à un vigneron. Le tableau laissait deviner une voile de bateau derrière lui se découpant sur un massif montagneux évoquant l'Asie. Une autre toile occupait le mur du palier au premier étage. Il

reconnut Ruysdael et cette scène de l'antiquité avec Pan à la poursuite de la nymphe. Une œuvre qu'il avait dans sa mémoire et qui lui donnait une impression d'enfance. Il la trouva énorme, trop grande pour le mur qui la supportait. Elle devait avoir quatre bons mètres de base sur trois de haut.

Il reporta son regard sur cette femme à l'élégance onéreuse. Il détestait sa voix mais trouva que sa démarche ne manquait pas d'allure. Elle avançait avec une souplesse et une grâce qu'il trouva charmantes. Parvenue devant une porte sombre et lourde, elle en tourna la poignée, ils pénétrèrent dans une chambre aux dimensions impressionnantes. Au centre le grand lit recouvert d'une large couette écruée était encadré de deux tables de nuit aménagées dans de ravissants petits buffets Louis XVI. En face une cheminée était surmontée d'un trumeau. Il se vit dans la glace. Cette découverte ne fut pas la plus facile à vivre : l'homme qui le regardait dans le miroir lui était inconnu. Il détourna son regard et le choc ne fut pas moindre lorsqu'il contempla le portrait d'un couple, lui et cette femme, dans la pose de jeunes mariés à immortaliser, un peu gauches, elle assise sur un fauteuil, lui debout derrière elle, la main dans la main. Cette façon ridicule que l'on impose à tous les époux princiers pour le bonheur de leurs sujets leur donnait une sorte de vieillesse naturelle bien que les deux personnages fussent visiblement de tout récents trentenaires. Il la regarda, c'était bien elle, retourna vers le miroir, scruta de nouveau le tableau. Il s'assit sur le lit, la tête dans les mains. Il prenait conscience de la situation. Il fouillait au fond de son crâne et n'obtenait que ce vide insupportable. À nouveau il éprouva de la peur accompagnée d'une sorte de douleur. Sur la table de nuit une photo les montrait tous les deux aux sports d'hiver, il identifia Courchevel. Elle riait et il l'embrassait dans le cou tout en regardant l'objectif d'un œil complice.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Il ne trouva rien d'autre à dire.

Elle ne perdit rien de sa détermination. Elle lui sourit et commença à réfléchir. Ce nouvel ordre des choses devait être analysé à froid. Elle devait prendre son temps. Et puis il fallait parler à Soustelle. Tout ça méritait un peu de calme.

— Pour commencer, tu vas prendre une douche, ensuite on verra.

Il était si désarmé, fatigué, perdu qu'il trouva cette idée réconfortante. Une bonne douche lui ôterait la sueur poisseuse qui lui collait à la peau depuis le tombeau moite dont il était sorti depuis quelques heures.

Gorune Aramian regardait le contrat sur son écran d'ordinateur. Cinquante millions d'euros, ça fait une somme. Son copain Jeff en rêvait toutes les semaines en mettant ses dix euros sur un ticket de loto. Depuis dix ans qu'il faisait ce métier, c'était la première fois qu'il voyait un tel montant versé à un seul bénéficiaire. Rien ne laissait penser à une malhonnêteté quelconque, à une fraude. Rien de tangible. Mais « Goram », tout le monde l'appelait comme ça, avait un sentiment trouble, l'intuition d'un truc qui ne collait pas. Même si leur intimité avait un peu de plomb dans l'aile, Gorune et Nadia partageaient leur vie, enfin ce qu'ils parvenaient l'un et l'autre à consacrer à cette vie-là.

Il lui avait raconté l'histoire, le directeur des recherches l'avait convoqué. Le dossier ne comptait qu'une cinquantaine de pages. Gorune les avait épluchées avec beaucoup de soin, concentré sur chaque détail. Ce type de quarante-trois ans, sportif, toujours le sourire sur les photos, la peau hâlée, en costume chic dans les réunions de business ou en bermuda sur le pont d'un bateau dans le port de Saint-Tropez, avait cessé de vivre, comme ça, victime d'un coup de Trafalgar du destin. Arrêt cardiaque, confirmé par le médecin local et corroboré par un ponte ami de la famille. Soit. Ce qui intriguait Gorune c'était la rapidité des obsèques. Tout avait été organisé à la hâte, comme si on voulait s'en débarrasser. La compagnie avait envoyé Fournier à la mise en bière. Il avait vu ce pauvre Andrieu, reposant sur son lit, en Sologne. Fournier avait décrit chaque détail, la femme et son ami médecin s'étaient recueillis seuls pendant un quart d'heure dans la chambre ardente, puis on avait expédié la cérémonie d'un coup de goupillon et direction Gif-sur-Yvette, vers le caveau familial. Amen. Gorune n'arrivait pas à s'expliquer la précipitation de ces funérailles alors que la famille Andrieu mettait en scène la moindre rougeole du dernier-né. Il regarda encore une fois les quelques photos prises lors de l'inhumation. Marie Andrieu semblait au désespoir, accrochée au bras du professeur Soustelle.

La procédure de mise en règlement de la montagne d'argent souscrite auprès de sa compagnie pouvait être engagée. En créant cette société, Andrieu avait fait appel à la banque Ashley. Rien que de

très banal. Garantis sur la fortune Frettière, plus de deux cents millions d'euros avaient été levés pour la constitution du fonds Innotech. Paul Andrieu avait décidé de se lancer dans l'acquisition de sociétés innovantes. Il avait pris la majorité dans deux start-up israéliennes créées par d'anciens officiers de Tsahal. Puis il s'était intéressé à une jeune société irlandaise dont le fondateur avait à peine trente ans, un génie des maths qui avait mis au point quelques algorithmes financiers époustouflants dont un tournait déjà à la bourse de Francfort. Le fonds Andrieu se portait bien, les plus-values latentes pouvaient largement rembourser l'emprunt, sans demander aux Frettière de se séparer de l'un de leurs joyaux. Ses cousins, Emmanuel et Henri de Frettière, avaient accepté que Paul se garantisse sur l'argent familial, mais à une condition, que le fonds souscrive une assurance-vie d'un montant de 25 % du capital initial. Cela avait été un peu douloureux pour l'exploitation, compte tenu du montant de la prime, mais c'était ça ou rien. Paul eut beau faire valoir ses droits sur la fortune familiale, elle n'était pas liquide et les cousins restaient majoritaires de la holding Frettière. En contrepartie, ils renonçaient à leur entrée au conseil d'administration d'Innotech. Le fonds était une SNC, une société en nom collectif, très pratique pour sa fiscalité même si la structure est risquée en cas de malheur, le président étant responsable sur ses biens personnels.

À la mort de Paul, on découvrit que Marie était déjà propriétaire de 60 % des actions. Elle héritait du reste. Gorune regardait les comptes. Les analystes valorisaient Innotech à deux cent vingt millions d'euros, plus les cinquante de l'assurance-vie, Marie Andrieu était veuve, certes, mais elle disposait immédiatement, après le remboursement de l'emprunt, de près de soixante-dix millions d'euros. La part de Paul de la fortune Frettière était estimée à deux cents millions. Marie se retrouvait aussi l'héritière de ce pactole, même si les cousins la détestaient et ne lui laisseraient jamais entrer dans le détail des affaires. Ils l'avaient fait avec les parents de Paul auxquels ils avaient livré bataille pendant quinze ans, puis avec lui, ils le feraient avec elle : envoyer un rapport de gestion détaillé de la holding avec un chèque de dividendes tous les 1^{er} mars. Cela avait exaspéré Paul, il avait fallu toute la diplomatie de son avocat pour contraindre les deux grippe-sous à cautionner la création du fonds. Malgré leur montagne d'euros, d'actions, de biens immobiliers, d'or, de pierres précieuses, Emmanuel et Henri habitaient un assez modeste hôtel particulier du 8^e arrondissement, changeaient de voiture tous les cinq ans et passaient leurs vacances dans la maison de famille, à Oléron. Un déjeuner une à deux fois par an chez Taillevent était leur seule folie. Paul avait réussi à desserrer le carcan. Résultat, il n'en profiterait jamais et c'est la fille Carvalho qui allait empocher le magot. La mort

de son mari allait les contraindre à rouvrir la négociation, les règles de gouvernance les protégeaient mais elle pouvait déclencher les hostilités, pour essayer d'obtenir sa part, difficile mais pas infaisable. Deux cents millions de plus valent bien une petite brouille familiale. Même en recarrelant tout le Blanc-Mesnil, voire toute la Seine-Saint-Denis, son père n'aurait pas réussi ce miracle. Gorune regardait la photo de cette néo-multimillionnaire, fasciné. Le groupe d'assurances Fidélis allait payer. Soulier avait demandé à Gorune de jeter un œil, au cas où il pourrait aider à différer le paiement, voire à l'empêcher. C'était son boulot. Il adorait ça. Il avait fait des études très brillantes : HEC, l'Insead, et enfin un master à Columbia. Retour à Londres où il avait profité de la grande bulle financière avant de s'associer à un trader ukrainien, sympathique mais peu recommandable. Lui l'Arménien, l'héritier de la grande famille Aramian, spécialisée dans les retouches et les ourlets, installée à Lyon depuis le génocide, lui le surdoué de la dernière génération, lui le dépositaire de quelques siècles de sens du commerce, se faire rouler par un Ukrainien, fraîchement débarqué du système communiste. Une humiliation qui avait failli lui coûter cinq ans de prison, et qui avait laissé quelques traces sur son curriculum vitae. Sa vista était célèbre. Toute la City connaissait son sens de l'anticipation, ses intuitions, son flair pour repérer les bons coups comme les manœuvres les plus tordues. Sauf celles de son copain Oleg, disparu avec un paquet de sterlings, de dollars, d'euros et avec ses dernières illusions en prime. Il savait qu'Oleg avait toujours envisagé de se volatiliser, en changeant d'identité, de visage. Il s'était donc évaporé, et avec lui la réputation de M. Gorune Aramian, chômeur en costume de banquier. C'est un bon copain de la bourse de Londres qui l'avait aidé en lui présentant Soulier. Fidélis cherchait un enquêteur chevronné. La première rencontre Soulier-Gorune fut désagréable. Soulier se forçait à garder une attitude glaciale. Gorune n'avait pas vraiment envie du job. Puis la conversation les amena à Lyon, dont Soulier était originaire, vieille famille du quartier d'Ainay. Gorune était né à Vaise, plus populaire. Mais ils avaient, tous les deux, été élèves du lycée Ampère et bien que Soulier fût plus âgé d'une quinzaine d'années, ils se découvrirent des profs en commun. Ils se mirent à rire en évoquant les tics de Soumillon, le prof de maths dont la formule était : « Si l'on pouvait mettre votre ignorance en équation, elle serait insoluble. » Ils convinrent d'un accord. Gorune viendrait à Paris, travaillerait en direct pour Soulier, directeur général adjoint dont l'une des missions était d'enquêter sur les dossiers suspects.

Compte tenu de ses mésaventures ukrainiennes, Gorune se vit interdire la moindre transaction financière, à la bourse de Paris ou ailleurs. Il ferait gérer ses gains par la branche investissement de la

compagnie. Sa rémunération était fixée à un montant ridicule, le reste allait se révéler très confortable et provenait d'un pourcentage des sommes qu'il était capable de faire économiser à son employeur. En dix ans il avait pu constater qu'une compagnie d'assurances ne gère pas que des primes et des remboursements. Il avait côtoyé tous les milieux, les grandeurs et les bassesses de ses clients. Il en ressortait avec deux sentiments en apparence contradictoires : une compassion sincère teintée d'humanité et un cynisme absolu.

Son bureau était situé à l'avant-dernier étage de la tour Fidélis, à la Défense. Il voyait le bois de Boulogne, la circulation sur le pont de Neuilly, l'Arc de Triomphe et sur la droite, seule la tour Eiffel pouvait discuter d'égal à égal avec lui. Malgré son usage professionnel, il avait décoré son espace de manière originale, au grand dam de sa secrétaire, très ancienne collaboratrice de Fidélis qui regrettait le temps des dossiers ficelés, archivés dans de grandes armoires métalliques. L'époque où elle était capable de retrouver en moins de cinq minutes le contrat que tout le monde cherchait depuis trois jours. L'informatique, les mails, les agendas électroniques lui avaient ôté une grande partie de son bonheur professionnel. Gorune avait en commun avec Suzanne la détestation du quartier. Il s'était donc fabriqué un univers à lui. Une grande photo d'Erevan avant le génocide, des objets rapportés de chacune de ses enquêtes. Un sac de golf, toujours disponible, une photo de lui au sommet de l'Eiger, la déclaration d'indépendance de l'Arménie après l'éclatement de l'Union soviétique. Et puis il avait accroché son grand Basquiat, seul rescapé du naufrage londonien, dans une vitrine sécurisée. Il avait proclamé qu'il s'agissait d'une copie. Seul Soulier connaissait la vérité, et la valeur, de cette œuvre qui, comme à peu près tout le reste, les séparait profondément.

— Franchement, c'est une escroquerie, disait Soulier, à chaque fois qu'il venait dans le bureau de son enquêteur star. Assurer des graffitis à la valeur d'un Rembrandt, ça me donne envie de changer de métier.

— Le mien n'est pas assuré, lui répondait Gorune.

Le téléphone sonna sur son bureau.

— Goram, c'est Soulier, t'as avancé sur Andrieu ? Le patron trouve l'addition un peu salée, le contrat n'a que quatorze mois d'existence, c'est vrai ?

— Absolument Patrick, je vous ai surligné en rouge tous les points importants sur mon mail, le dossier est léger. J'ai tout relu, je ne vois rien. Et pourtant il y a quelque chose qui me dérange.

Soulier le tutoyait depuis leur première rencontre, Gorune n'y était jamais parvenu. Cela donnait un caractère surprenant à leurs échanges

auxquels les collaborateurs de Fidélis ne s'étaient pas tous habitués. Suzanne se contentait de lever les yeux en agitant la tête de droite à gauche. Décidément, ce monde n'était plus pour elle, il était temps qu'elle prenne sa retraite, mais il lui fallait encore attendre une petite année.

— Moi, ce qui me dérange, c'est de payer cinquante briques à cette gonzesse qui n'a jamais rien fait de ses dix doigts, t'as rien de concret ? Qu'est-ce qui te choque ?

— Juste cette précipitation à enterrer le mec, à peine froid. Ils peuvent pas se faire un bobo au ski sans ameuter la presse, et là, ils ne font même pas venir le vieil oncle, ni les cousins, encore que ceux-là, il semble qu'il les détestait. Mais pourquoi si vite ?

— Attends ! Moi je la comprends, elle est mal accueillie dans une famille ultra snob, ils lui ont tous fait la guerre d'après ce qu'on sait, et là c'est Lady Di à l'envers. C'est Charles qui casse sa pipe. Tu voulais quand même pas qu'elle convoque John Lennon.

— Elton John, l'autre est mort depuis longtemps.

— Si tu veux, en attendant, c'est son droit et ce n'est pas avec ton angoisse des enterrements express qu'on va économiser quoi que ce soit, tu peux pas nous trouver un truc technique, un défaut dans la procédure ? Cherche, quoi ! À 5 % de commission je te rappelle que t'en as pour deux briques et demie, ça te motive pas ?

Il raccrocha, à peine aimable. Gorune avait l'habitude. Il se dit que cette voie ne donnerait rien. Le dossier était trop récent, ne montrerait aucune faille. Avec un montant pareil à la clef, Innotech avait respecté la moindre obligation. Il fallait entrer dans l'intimité de la famille, comprendre les liens entre tous ces personnages en apparence lisses et simples, dénouer l'écheveau que chaque groupe humain fabrique. Il ressentit le frisson du chasseur. Au-delà de l'argent que cette affaire pouvait lui rapporter, Gorune éprouvait du plaisir à ce jeu de la vérité. Il lui semblait entrer dans un jardin inconnu, il en ressortait une première impression, puis il se mettait à chercher, à soulever les pierres où se cachaient les résidents invisibles au regard non averti. Au fil de ses enquêtes, il avait acquis l'expérience de ces strates empilées par l'histoire des sociétés humaines. Familles, entreprises, institutions, toutes charriaient leur lot d'apparences bien entretenues et de secrets plus ou moins honteux. Gorune se leva, jeta un coup d'œil par la vitre, le soleil déclinant éclairait la tour Eiffel d'une teinte mordorée. Il prit son sac de golf, rangea le dossier dans une des larges poches, et sortit de son bureau.

— Suzanne, je m'absente quelques jours. Prévenez Soulier que je

suis sur l'affaire Andrieu. Et faites un mail à Bassinet, j'emporte l'American Express et la Visa.

La vieille secrétaire ne lui octroya qu'un grognement pour lui signifier qu'elle avait enregistré. Elle l'admirait au fond, mais ses méthodes la consternaient. Il avait obtenu de Soulier la mise à disposition de deux cartes de crédit payées directement par Fidélis. Un privilège qu'il avait mis cinq ans à obtenir, après la résolution d'une sale affaire en Hongrie. Il avait fait gagner douze millions d'euros à la boîte mais avait terminé en dormant au foyer municipal, faute de munitions. Il descendit jusqu'au troisième sous-sol. Il n'aimait pas beaucoup les signes de virilité automobiles tapageurs, leur préférant le luxe des voitures de collection. Il en possédait cinq parmi lesquelles cette sublime Jaguar Mark VII, avec une sellerie d'origine. Il l'avait trouvée à Leeds, deux ans auparavant. Elle avait été acquise par un richissime lord joueur de polo qui s'était brisé la colonne vertébrale avant de pouvoir en profiter. Il l'avait alors installée dans un des nombreux salons de son château, la regardait avec la nostalgie de ses jambes perdues. Il l'avait offerte à Gorune pour un petit service rendu : lui avoir sauvé la vie. Il jeta le sac sur la banquette arrière, introduisit la clef de contact et démarra en appréciant le ronron inimitable du vieux six cylindres. Il sortit du parking. Une visite au cimetière de Gif-sur-Yvette s'imposait. Il téléphona à Suzanne pour qu'elle lui trouve un hôtel très agréable, il insista sur le très, à proximité de Salbris, il y serait dans la soirée.

3

La main droite de Franck s'écrasa sur la pommette gauche de Valérie. Elle hurla, un filet de sang s'échappait de son nez. Cela se passait six semaines auparavant. Paul était encore bien vivant, officiellement. Franck la battait souvent, mais là c'était différent. Elle ne lui connaissait pas ce regard de dingue. Il grognait comme un sanglier, ses lèvres épaisses retroussées sur ses dents de fumeur. Il approcha son visage, elle distinguait les vaisseaux qui injectaient le blanc de ses yeux. Elle avait peur.

— Putain, tu vas la signer cette foutue bordel de lettre à la con, oui ou merde ? T'en veux encore, c'est ça, t'aimes que je te torgnole, hein ? C'est ça, espèce de salope !

Valérie s'en voulait de lui avoir raconté cette histoire. Maintenant il avait décidé d'en tirer profit. Elle était tombée par hasard sur un journal économique, chez son médecin. Elle n'avait pas tout compris du détail de l'opération, sauf qu'il y avait de l'argent, beaucoup d'argent. Elle s'était toujours abstenue d'en parler à Franck. Sauf ce soir-là, elle lui avait relaté tout ce qui s'était passé. Elle ne pensait pas qu'il réagirait comme ça, évidemment. Sinon elle aurait tenu sa langue, elle ne voulait surtout pas de complications dans sa vie.

— C'est pour aujourd'hui ou t'attends le dégel ?

C'est lui qui avait écrit le texte sur son ordinateur. Il l'avait imprimé, il ne manquait plus qu'une signature. Dans cette affaire elle avait pris ce qu'il y avait à prendre, depuis longtemps. Elle avait touché un petit paquet. Il suffisait que tout ça reste tranquillement enfoui, ça faisait partie du contrat. Alors non, elle ne voulait pas signer. La douleur la fit pleurer instantanément. La main de Franck s'était abattue sur son nez. Elle crut qu'il venait de le lui casser. Son cri agaça Franck. Il l'avait emmenée à Palaiseau, il possédait une casse de vieilles voitures. À part les cadavres de tôles, personne ne pouvait l'entendre, et il y avait peu de chance pour que les épaves de ferraille viennent à son secours.

— Arrête Franck, je t'en supplie, arrête !

Elle bavait en l'implorant, la voix brisée dans les larmes et le sang qui dégouлинаient dans sa gorge.

— Alors signe, putain ! Signe !

— Mais tu ne comprends pas, j'ai pas le droit, si je raconte ces conneries, j'en prends pour quelques années, s'ils me laissent le temps d'arriver devant un tribunal.

— Mais t'es conne ou quoi, on va prendre tellement de blé que tu n'auras plus rien à craindre.

Elle savait bien qu'il se foutait pas mal de son avenir, et que dès qu'il aurait touché le fric, il partirait vivre au soleil en la laissant se débrouiller. Mais il n'hésiterait pas à la défigurer. Dans ses yeux gris, elle voyait la détermination de Franck, sa folie aussi. Il alluma un cigare.

— Écoute-moi bien, pétasse, t'as encore des seins acceptables, et suffisamment gros pour appâter le gogo, alors ce serait con qu'ils servent à écraser mon havane.

Elle regardait l'extrémité incandescente que Franck s'amusait à passer devant son visage, en soufflant pour que la braise devienne encore plus rouge. Il arracha le haut de son chemisier, puis fit apparaître la poitrine. Valérie avait de très beaux seins lourds. Elle en était assez fière aujourd'hui même si gamine elle en avait fait un complexe. Il approcha sa main, il tenait le cigare entre ses doigts, pointé vers le mamelon droit. Elle commença à sentir la chaleur sur sa peau. Pas ça ! Elle comprit qu'il ne reculerait pas. Elle ne supportait pas la perspective de la mutilation.

— Tu n'es qu'une ordure, Franck, je vais signer.

Elle sanglotait.

Il la détacha avec un sourire de caïd emprunté à une mauvaise série de télévision. Elle se rhabilla, le regardant avec mépris. Il lui avait toujours manifesté un amour réel, bien que brutal, presque bestial. Il était vraiment fou d'elle jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il avait une carte à jouer pour sortir de sa médiocrité, des carambouilles minables, des petits casses de baltringue. Il tenait un gros coup et Valérie ne se mettrait pas en travers. En plus, en bon macho un peu débile, il était convaincu qu'elle n'en serait que plus attachée à lui.

— Toutes les pages, morue !

La lettre en comptait trois, détaillant l'histoire dans ses moindres détails. Elle avait tout dit. Il avait haussé les épaules quand il avait su combien elle avait touché. Il plia les feuilles soigneusement, les rangea dans une enveloppe kraft, qu'il fit disparaître dans la poche de son blouson.

— Tu vois bien, c'était rien, tu vas pas le regretter, crois moi !

Valérie était certaine qu'une avalanche allait lui tomber sur la tête. Franck ne se rendait pas compte. Il s'attaquait à plus fort que lui. Il est trop bête pour comprendre ça, pensa-t-elle, résignée. Trop tard, les dés commençaient à rouler et le destin se chargerait de lui montrer le résultat. Comme si rien ne venait de se passer, Franck décida de la ramener chez elle. Valérie savait qu'elle devrait jouer cette partie en solitaire. La vie lui avait appris à se défendre seule, question d'habitude. Lors de leur première rencontre, elle avait trouvé Paul sympathique. Elle ne se doutait pas, en descendant de la voiture de Franck pour rentrer chez elle, que six semaines plus tard, il serait mort.

Marie regardait les documents, de son œil froid, clinique. Elle savait depuis longtemps que Paul était amoureux et la trompait. Rien d'exceptionnel. Il s'agissait d'une gamine d'après ce que les bonnes âmes lui avaient confié sous le sceau du secret et au nom de l'amitié. Elle n'avait jamais cherché à en savoir plus. Au fond, elle ne l'aimait plus, pour autant qu'elle l'ait aimé un jour. Ce grand échalas mondain lui avait plu, au début. Tout juste sortie de sa banlieue, Marie avait appris les bonnes manières en accéléré. Son premier grand amour, elle l'avait rencontré sur les bancs de la fac. Rien que son nom l'avait fait rêver : Thibaut de Préhançais d'Entremont de Ségurval. Et vicomte s'il vous plaît. Elle avait vite compris que son pedigree serait incompatible avec celui de son amoureux. Le premier week-end au château avait été catastrophique. Pourtant Thibaut avait fait ce qu'il pouvait pour la mettre à l'aise. Mais la vicomtesse, sa mère qu'il voussoyait, avait considéré ce produit de l'immigration ibérique avec un mépris qui avait mortifié Marie, jusque dans le serre-tête qu'elle avait cru bon d'acquérir pour faire couleur locale. L'invitation était restée sans lendemain et Thibaut s'était intéressé à une godiche dont le père offrait de meilleures garanties sur son appartenance à la grande bourgeoisie parisienne et la mère une perspective peu encourageante sur ce que deviendrait la fille.

L'épisode avait convaincu Mlle Carvalho de faire le nécessaire pour appartenir à cette caste. Elle trouva un boulot d'hôtesse plutôt bien payé pour s'offrir les cours de savoir-vivre de l'école de Neuchâtel. Apprendre à marcher, à se présenter, elle acquit très vite un arsenal suffisant pour assumer n'importe quelle situation. Un œil exercé repérait le sur-jeu, mais en règle générale elle faisait illusion. Paul fut une proie facile. Il ne s'était pas remis de la mort de ses parents, en particulier celle de sa mère. Dès leur première rencontre elle vit qu'il serait simple à manipuler. Elle le trouva charmant au début. Ce n'était pas de l'amour, juste une tendresse douce et rassurante pour l'homme qui allait bientôt devenir son mari. Puis vint le temps de l'éblouissement. Le château, les concours hippiques, le polo, les dîners éclatants, l'avenue Montaigne. Ne plus compter fut une renaissance pour Marie. Paul se révéla gentil, généreux, attentif. Mais il traînait partout une sorte d'ennui, une langueur molle, un léger dégoût des

choses. Elle avait faim de plaisir, de bonheur, de vie. Il était repu de naissance, ne marquant de l'intérêt que pour la musique. Le jazz restait un territoire acceptable. Plus jeune, lorsqu'il s'asseyait derrière le grand piano, il n'était plus le même. Un gosse aux yeux illuminés. Jusqu'au soir où il avait réservé avec son orchestre de copains la salle du Petit Journal, à Montparnasse. Il avait attaqué *My Spanish Heart* de Chick Corea. Il y avait un pianiste pro dans la salle, un peu bourré, ou défoncé, ou les deux. Il profita d'une pause de l'orchestre, se mit au piano et réinterpréta le morceau, en mieux. Paul fut mortifié, et décida qu'il ne jouerait plus. Le pire est qu'il tint parole. Il raconta l'anecdote à Marie, un soir où il l'avait traînée à un de ces concerts qui la rasaient. Elle fut assez maladroite dans le taxi qui les ramenait rue Las Cases.

— Écoute, ce n'est pas parce que tu n'es pas champion olympique que tu vas arrêter les concours hippiques.

Par conséquent il arrêta aussi de monter à cheval. Elle avait supporté cette déprime permanente, tant bien que mal, considérant que les contreparties en valaient la peine. Et puis un jour, il retrouva le sourire, la bonne humeur. Il ne la toucha plus beaucoup. Bien qu'encore jeunes mariés il lui faisait rarement l'amour plus d'une fois par semaine. Le rythme s'espaça encore, brutalement. Elle le lui fit remarquer, sans agressivité. Il leva un sourcil méprisant pour lui signifier que l'on ne parlait pas de ces choses-là chez les Andrieu-de-Frettière. Elle n'en parla plus. Les propositions ne lui manquaient pas. Elle avait eu un petit coup de tendresse pour un comédien rencontré chez le coiffeur. Il venait chercher sa mère. Elle était prête à sortir du salon. Il l'avait abordée, posant sur elle un œil décidé et légèrement prédateur. Elle avait soutenu son regard, souriante et moqueuse. Ils avaient déjeuné ensemble, l'ambiguïté était à son paroxysme bien avant le café. Marie était prudente. Son confort avant tout. Elle n'allait pas prendre le risque de tout gâcher pour un ténébreux sur pellicule. Elle se trouva grotesque à fantasmer sur un comédien habitué des seconds rôles. Elle avait désormais le premier et comptait bien le conserver. Quant à lui, il se convainquit qu'il était trop bien pour elle. Fin de la romance.

Marie regardait les documents. Elle était riche, très riche. Elle faisait et refaisait les calculs. Soixante-dix millions d'euros, bon ça faisait environ cinq cent soixante millions de francs, cinquante six milliards de centimes. Sans compter la part de la fortune Frettière que les cousins allaient devoir lui donner coûte que coûte. Deux cents millions d'euros. Plus de cent milliards de centimes. Chez les Carvalho ces chiffres-là n'existaient pas. Marie épluchait les documents. Elle trouvait des relevés de frais suspects, des voyages professionnels dans

des paradis touristiques. Même fatiguée de leur relation, Marie sentait la morsure de la jalousie au fond de son ventre. Avait-elle aimé Paul plus qu'elle ne l'aurait voulu ? Elle le trouvait veule, pas assez vivant, sorte de zombie porté par ses origines, sa lignée. Elle aurait voulu être indifférente. Muré dans son amnésie, Paul l'exaspérait. Elle se sentait partagée. Elle aurait aimé revenir au temps de leur rencontre, des déclarations d'amour au petit matin devant un crème après une nuit de fête. Elle l'avait connu avec une sorte de panache, la classe du noctambule rentrant se coucher à l'heure où le monde ordinaire se lève. Cette indifférence aux contingences la subjuguait, elle qui avait appris à tout peser, mesurer, à se protéger des excès. Ses parents avaient fait d'elle une jeune femme dont la raison triomphait toujours. Une fois encore elle brima le sentiment douloureux que lui procurait l'image de Paul avec une autre. Pas le temps pour ça, trop tard. D'ailleurs cet amour n'est qu'une construction, il fallait qu'elle s'en persuade. Elle l'avait fabriqué, il suffisait de le détruire, comme on brûle de vieilles lettres, un point c'est tout. Tout en classant les papiers, elle dressait une palissade à l'épreuve de la souffrance. En plongeant plus profondément dans les titres de participation, les contrats, les rapports financiers, Marie constata la fragilité de l'édifice Innotech. Rien de grave à ce stade. Paul s'était engagé avec peu de garanties. Tout reposait sur le succès potentiel des sociétés dans lesquelles il avait investi. Il fallait en sortir au plus vite, réaliser ces actifs devenait une priorité. Elle prit quelques notes, établit un calendrier d'actions, rangea l'épais dossier dans son coffre, puis sortit de sa chambre, le front barré d'une ride qui lui conférait un air sévère et vaguement inquiet. Elle tomba sur Soustelle qui montait le grand escalier.

— Ça ne va pas ? Tu as l'air préoccupée...

Marie se recomposa instantanément son visage de femme du monde insouciant.

— Mais non, tout va bien. J'étais en train de regarder la situation de la boîte de Paul, je crois qu'il a confondu le business et les concours hippiques. Sauf que de louper l'obstacle n'a pas les mêmes conséquences. Je me demande s'il ne vaut pas mieux qu'il ne se souvienne plus de rien.

Le toubib la regarda, surpris par sa capacité à conserver la tête froide, glaciale même. Cette femme n'était pas vraiment gouvernée par ses affects. Ce vieux cynique n'en revenait pas. Il en avait assez sur sa propre conscience pour ne plus être choqué de rien, mais pour ce qui était du pragmatisme sentimental Marie ne craignait personne.

— Je monte le voir, je ne comprends pas ce qui a bien pu se passer.

La physiologie du cerveau n'est pas ma spécialité, j'ai demandé discrètement aux pontes de la discipline si on connaissait des cas de ce genre. Il en existe, rarissimes. Il faut attendre quelques jours, ça peut revenir d'un coup.

Soustelle montrait son inquiétude. Il jouait gros dans l'affaire. Marie s'interdisait d'évoquer le cas du professeur. D'abord parce qu'elle n'était pas censée en connaître le détail, et surtout par indifférence. Si ce vieux mandarin avait du mal à trouver le sommeil, qu'y pouvait-elle ? Ce qui était inscrit dans le passé ne se réécrivait pas. Tant pis pour lui, tant pis pour Paul. Ces histoires ne la concernaient pas. Elle traitait ce sujet comme les autres, avec le même soin obsessionnel de protéger son intérêt. Elle le fixa intensément et dit de sa voix snob et un peu cassante.

— C'est curieux la mémoire, Paul n'en a plus et c'est un problème, et quand on en a trop c'est difficile aussi, n'est-ce pas ?

Elle avait eu une sorte d'éclair malicieux dans le regard, cynique et sans pitié. Il savait qu'elle savait, mais il ne l'imaginait pas capable de lui décocher une vacherie aussi violente, avec son sourire de néo-bourgeoise. Il reprit l'ascension de l'escalier. Elle le trouva un peu tassé. D'ordinaire il paraissait alerte, malgré sa démarche de gros ours agile, mais aujourd'hui il posait le pied sur ces marches usées à force d'encaustique comme s'il portait une charge sur les épaules. L'animal était touché. Elle n'éprouvait aucune pitié, juste le vague sentiment que son éducation en Seine-Saint-Denis lui avait appris à encaisser, beaucoup mieux que ces bourgeois inquiets pour leurs privilèges. Elle passa devant le piano, sortit sur la terrasse et respira à fond l'air de son domaine, car ici désormais, même l'air lui appartenait.

Paul ouvrit les yeux, les fenêtres de la chambre étaient ouvertes. Il pouvait entendre les oiseaux, le soleil éclairait la moitié du lit. Malgré le confort de la chambre, malgré le château, sa munificence, l'opulence de ce qui était censé lui avoir appartenu, la beauté de cette femme qui déclarait l'aimer, il se sentait étranger à cette mascarade. Il entraînerçut une silhouette, assise sur un fauteuil, à contre-jour. Sa mauvaise humeur se traduisit aussitôt par un très désagréable

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ?

Soustelle se leva, lent et lourd, et s'approcha du lit. Il passa devant la fenêtre et Paul put le voir en pleine lumière. Il avait largement dépassé la soixantaine, peut-être même les soixante-dix. Il portait une veste légère en lin bleu marine sur une chemise blanche au col ouvert. Il avait une bonne tête, épaisse, avec un cou de taureau, des yeux rieurs, un nez court et droit un peu vermillonné, des lèvres charnues. Au-dessus des yeux en perpétuel mouvement, des sourcils épais aussi blancs qu'une tignasse qui le faisait ressembler à un étudiant de soixante-dix ans.

— Le fugu est un poisson dangereux, il faut un diplôme spécial pour le cuisiner au Japon, dit Soustelle.

Paul s'habitua à ce nouvel état. Il ne reconnut pas ce bonhomme massif qui se déplaçait pourtant avec élégance. Sa mémoire lui restitua quelques informations sur le fugu, poisson du genre takifugu produisant une substance, la tétrodoxtine, un poison violent et paralysant, utilisé entre autres pour la création de morts vivants dans certains rites vaudou. Le jeu étrange de son cerveau l'exaspérait. Il se sentait éjecté de lui-même, tambourinant à la porte de son histoire, tentant de saisir une bribe de ce qu'il avait pu être, et rien. Il n'obtenait que ce fatras de connaissances disparates, comme s'il portait un dictionnaire dont on aurait arraché toutes les pages le concernant. Il choisit le silence, il regardait le plafond, affichant l'indifférence.

— La dose de tétrodoxtine que je t'ai administrée était suffisante pour que nous puissions te faire passer pour mort auprès du bon docteur Bordes. Je l'ai pris en main, il n'a pu t'approcher que quelques

minutes. Ensuite j'ai fait le boulot, il a authentifié le décès. Il n'a pas osé me contredire. On a enchaîné ça à la vitesse grand V, la mairie a délivré l'acte sans moufter. Mais visiblement tu présentes des troubles de la mémoire. Accessoirement tu n'as mis ni la perruque, ni les lunettes, ni la moustache. On a eu du bol que tu ne croises personne en sortant.

Soustelle parlait. Il s'adressait à Paul en espérant que cette profusion de détails allait trouver un écho chez son vieux complice.

— Le stress, mon vieux, le stress. Innotech t'a tué. Trop de pression. Il va falloir poursuivre le plan, les risques sont trop importants. Tu dois changer de tête.

Paul était l'étranger du scénario. Il analysa ce qu'il venait d'entendre. Sa mort avait été jouée, sa disparition organisée. Il se retrouvait complice d'une machination dont il ne connaissait ni les motivations, ni le mode opératoire, ni l'objectif final. Ce monsieur semblait assez gentil même si une certaine violence lui sembla accompagner la détermination inflexible que trahissait cette voix calme, bien timbrée, un peu méprisante. Il s'abrita derrière un rempart de silence, le temps de mieux comprendre. Il lui fallait reconstituer le puzzle. Il savait que la tetrodotoxine pouvait mener à la mort, mais qu'à petite dose, elle permettait de la simuler, avec des effets secondaires imprévisibles. Pour lui, les conséquences semblaient se manifester ainsi : plus de souvenirs. Il décida de faire avec, pour l'instant.

— Tu ne te rappelles vraiment rien ?

Il prit soin de poursuivre sa contemplation du plafond, l'air absent.

— Repose-toi, ça va finir par revenir.

Soustelle posa une main amicale sur le drap puis sortit de son pas de pachyderme raffiné. Ballotté dans son ignorance, privé de références, de la moindre explication, Paul devait reprendre l'initiative. Il ne savait pas qui il était, mais il se sentait curieusement lucide. Il voulait construire sa liberté. Il était prisonnier d'un passé qu'il ignorait, il devait s'en affranchir. Il décida d'écouter, de les laisser parler, lui raconter la trajectoire qui l'avait mené là. Il se leva, se vit dans la glace. Un homme de quarante-cinq ans environ. Plutôt grand, assez sportif avec un regard clair, des yeux gris-vert injectés de sang, surtout à droite. Voilà pourquoi cet œil l'irritait. Sur la cheminée, une photo du même homme le montrait en maillot de bain, sur le pont d'un voilier dont on distinguait le mât, derrière lui. Sourire éclatant, il trouva le cliché artificiel, la pose un peu ridicule et l'affichage de ce bonheur d'instantané sur papier glacé très convenu. Il se dit que la

création de scénario ne datait pas d'hier chez ce bonhomme qui le regardait dans le miroir.

Il entra dans la salle de bains attenante à la chambre : luxueuse et d'un raffinement indiscutable. L'aménagement d'une salle de bains en dit beaucoup sur les occupants du lieu. Tout était simple et pourtant chaque objet, chaque robinet, lavabo, la douche, la grande baignoire semblaient avoir été choisis avec un souci d'harmonie, sans uniformité, juste pour que la toilette se fît dans une douce volupté de matières et de couleurs. La seule faute de goût se trouvait accrochée sur le mur opposé aux lavabos, une immense photo d'un cavalier dont on distinguait le visage déformé par l'effort tandis que sa monture franchissait un obstacle de concours. Photo retraitée, chaque pigment avait été rehaussé, travaillé jusqu'à ce que cette affiche, montée sur un châssis et encadrée, ressemblât à un tableau flamand. Il se reconnut dans cette posture avantageuse, trônant sur sa selle et sur le mur de la salle de bains. Il jugea cette obsession de son image tout à fait déplacée dans un lieu si délicat, si discret dans sa plénitude. Il se demanda un instant si on ne lui avait pas fabriqué un passé. Il ne réussissait pas à admettre qu'il ait pu, même avant sa perte de mémoire, se prélasser dans ce culte du moi. La veste du cavalier était bleu nuit, sur la poche était agrafé un numéro, ainsi que le nom du concurrent. Il put lire Paul Andrieu, n° 23. Au-dessus de son nom figurait l'intitulé de l'épreuve : Jumping de Cabourg.

Il acceptait cette identité, il trouvait difficile à admettre qu'à peine révélée, il lui faille y renoncer. Cette grande snobinarde et son mentor en lin l'entouraient de prévenances compassées comme s'il était le centre du monde. Il galopait dans ses pensées pendant que la douche lui administrait des jets contrôlés. Il nota que le luxe se reconnaissait jusqu'à la forme et au débit de ces filaments d'eau qui s'échappaient du disque d'acier inoxydable placé au-dessus de sa tête. Cela le ramena à l'enjeu qui semblait au centre de son nouveau monde : l'argent. À ce stade, il s'imaginait au cœur d'une histoire dont il devait être l'un des instigateurs et dont la finalité reposait sur l'intérêt que l'on pouvait retirer de sa disparition. Sauf que le centre s'était déplacé d'un seul coup par la magie d'une tête vidée de ses acquis qui l'avait mis hors jeu. Et que ses premières impressions de nouveau-né au pays des points d'interrogation lui rendaient les acteurs en présence très antipathiques. Il ne supportait pas cette femme trop sucrée, et se méfiait spontanément de ce monsieur trop sûr de sa caste. Quant à ce château, il s'efforçait tant bien que mal de dissimuler les tendances m'as-tu-vu de ses propriétaires.

C'est en se regardant dans le miroir tandis qu'il se rasait qu'il prit conscience de sa fragilité. Il désirait reprendre la main, mais son

paquetage était vide. Il fallait résister à l'angoisse du néant de sa mémoire, ne pas sombrer, ne pas se laisser infantiliser, assimiler les règles de ce jeu qu'il avait peut-être inventé et dont il ne savait plus rien. Il dressa une sorte de liste des premières tâches qu'il devait s'imposer. Il repensa à Dorian Gray, se surprit à maîtriser ce souvenir littéraire. Il se faisait penser au portrait imaginé par Wilde. Il scruta son reflet, vit les petits plis au coin de la bouche, comme des stigmates de souffrances ou d'amertume passées. Il se demandait quel homme était ce Paul Andrieu qu'on prétendait qu'il fût. Lui se sentait bien malgré le trou dans son cerveau. Le souvenir du chantier des Halles à Paris lui revint, cette zone centrale dans la ville occupée par rien d'autre qu'un terrain vague de boue et de crasse. D'où remontait cette image ? Il n'était qu'un enfant pendant les travaux. Pourtant l'analogie lui parut juste. Il imagina un touriste n'ayant jamais vu les pavillons de Baltard et débarquant au pied de Saint-Eustache devant ce que fut le chantier, cloaque informe, triste éventrement urbain. Comment aurait-il pu imaginer le tourbillon des maraîchers, la valse des poissons frais, les cris de cinq heures du matin et les petits noirs au zinc ? C'était quoi les Halles de sa tête d'avant. C'était beau et animé ? Triste, solitaire ? Enjoué, riche, drôle, émouvant ? Plein d'amour, de haine, de rire, de larmes, de choses importantes ou insignifiantes ?

Il s'appuya sur le lavabo, posa son front contre le miroir, ferma les yeux, se concentra et prit la décision de se reconstruire. Il ne fallait se consacrer qu'à cela. Mais tous ses neurones se mobilisaient, hors de sa volonté, pour retrouver les formes du passé. Il rouvrit les yeux, se regarda intensément et se jura de tenir. Il lui revint à l'esprit la devise de Sarah Bernhardt : « Quand même ». Il décida de l'adopter. Il saurait combattre. Il ne connaissait pas l'adversaire. Un peu lui-même, ou plutôt feu lui-même, sans doute cette femme dont les motivations reposaient à l'évidence sur l'appétit d'argent. Et puis ce gros bonhomme dont le regard éclair l'avait impressionné. Mais il savait que le principal danger provenait de son ignorance, de son incapacité à avancer seul, pour l'instant. Si sa vie était un champ qu'il avait miné lui-même, il était indispensable d'en récupérer le plan.

Au fond, certains aspects de la situation le réjouissaient. Cette absence lui donnait une liberté étrange. N'ayant aucun souvenir il était affranchi de tous les fils visibles ou invisibles qui retiennent chaque individu. Le temps enrobe chacun d'un tissu d'obligations, de responsabilités, d'engagements ; un réseau qui soutient et contraint. Seul, privé de cette protection, il se sentait libéré de tout engagement. Il pouvait reconstruire son existence sur un terrain vierge. 1968, c'était la date de naissance figurant sur sa tombe. Il se dit que cette renaissance à 44 ans pouvait constituer une chance. La saisir passait

par une lecture minutieuse de cet environnement mystérieux.

Cette décision le rassura, il allait apprendre à connaître Paul Andrieu, c'était un passage indispensable pour accoucher le nouveau-né dont le berceau était un cercueil. Il sortit de la salle de bains, douché, récuré, débarrassé enfin de cette peau de moiteur sale qu'il traînait depuis le cimetière. Il fit jouer ses muscles pour mieux se convaincre de son état conquérant à l'assaut de lui-même. Marie lui avait dit qu'un dressing se trouvait au fond de la chambre. Il ouvrit une porte, une rangée de spots s'alluma automatiquement révélant une sorte de caverne d'Ali Baba pleine de costumes, de chemises, de pull-overs, de chaussettes, de linge de corps. Un présentoir bas contenait une bonne centaine de paires de chaussures, alignées, sages et bien cirées. Elles lui firent penser à un harem pour pieds, attendant le choix du maître. Tous ces vêtements portaient des griffes prestigieuses, souvent anglaises. Les tailleurs de Savile Row étaient tous représentés, voisinant avec les grands noms parisiens de la rue du faubourg Saint-Honoré et de l'avenue Montaigne. Tout était trop luxueux et le ramena au personnage content de lui se pavanant sur la photo de la salle de bains. Il choisit un pantalon léger, enfila une chemise blanche, le plus simple qu'il trouva. Il avait repéré une très jolie veste Huntsman, dans les tons havane. Il enfila une paire de mocassins bruns et patinés dont il ne regarda pas la provenance. Le grand miroir placé au fond du dressing lui renvoya son image. Il se reprocha de se trouver plutôt bel homme. Il possédait une indiscutable élégance, une sorte de fluidité dans les mouvements, une façon spéciale et déliée de se déplacer, comme s'il domestiquait sans peine l'espace dans lequel il se mouvait. Il traversa la chambre, rejoignit l'escalier et descendit, prêt à livrer son combat, une bagarre dont il fallait déterminer la raison, les adversaires et le but. Ce jour serait celui de sa naissance et de son baptême. La cérémonie serait sans doute tarifiée au prix des ambitions, des appétits, de l'avidité. Alors autant commencer au plus vite.

— Mon amour, tu sembles en pleine forme !

La voix de Marie avait ces intonations un peu forcées qui l'avaient déjà agacé la veille. Elle était vêtue en châtelaine solognote. C'était aussi parfait qu'une page de Vogue consacrée à la mode campagnarde. Il ne manquait que les étiquettes avec le prix de chaque vêtement, de chaque accessoire. Il affecta une décontraction enjouée pour réclamer un petit-déjeuner, en proclamant qu'il avait une faim d'ogre. Elle lui fit remarquer qu'elle avait, comme convenu, congédié tout le personnel pour le week-end en prétextant qu'elle voulait rester seule avec son deuil. Elle avait dit cela en souriant.

— Pour le petit-déjeuner, tu vas devoir te contenter des moyens du bord, viens, allons à la cuisine.

Ils traversèrent la bibliothèque, un salon d'apparat, puis une salle à manger au centre de laquelle une longue table pouvait accueillir une quarantaine de convives. Assis tout au bout, le gros bonhomme dégustait une tasse fumante. Cela lui fit envie. À cet instant, sa mémoire enfuie et ses inquiétudes de pantin désarticulé avaient fait place à une obsession de café chaud. Derrière la salle à manger un large couloir était bordé d'armoires identiques aux portes vitrées. Elles contenaient de la vaisselle, des verres, des carafes, des compotiers, tout ce qu'une table pouvait accueillir. On aurait pu se croire dans l'office d'un restaurant tant était accumulé de matériel professionnel. Ils débouchèrent dans la cuisine. Elle avait été aménagée très récemment et partageait la modernité des appareils avec la tradition des casseroles, des faitouts, des cuillers en bois, des grandes fourchettes et des couteaux à découper. Il y avait là de quoi occuper une brigade complète. Chaque ustensile était à sa place, accroché à un rail ou à un présentoir, ou dans un pot. Ce classement suivait une logique qui lui échappait mais devait répondre à la volonté du maître des lieux. Au fond, enchâssée dans le mur, une machine ultramoderne était destinée à produire le café. Elle lui en prépara une tasse, puis fit chauffer un peu de lait qu'elle ajouta avant de verser une cuillerée de sucre brun. Elle lui tendit le résultat. Il plongea ses lèvres, c'était délicieux. Elle connaissait ses goûts, sans aucun doute. Il s'assit, posant ses coudes sur le bois épais et poli de la table massive qui occupait le centre de la pièce. Elle prit une chaise et s'installa de l'autre côté, face à lui. Il la regarda, ressentit la même impression désagréable, cette étrangère lui paraissait instinctivement dangereuse.

— Alors, on fait quoi ? dit-il, pour tâter le terrain.

— Ce qui était prévu, le seul hic est ton trouble de la mémoire, mais tu as tout préparé, il suffit de suivre le plan.

— Pour commencer, il faudrait que je sache de quoi on parle, non ?

Elle le dévisageait, il comprit que ce n'était pas simple pour elle non plus. S'il était vraiment son mari, et si de surcroît elle l'aimait, se retrouver dans sa cuisine face à un mur sans chaleur, privé d'émotion, ne devait pas être très facile. En la regardant bien en face, il percevait son désarroi, mais il y avait aussi dans ses yeux une détermination implacable. Il se demanda quelles étaient leurs véritables relations, ou en était le couple, puisqu'il semblait qu'ils en fussent un. Il la trouvait si antipathique qu'il douta avoir pu l'aimer deux jours auparavant. Et puis cette mise en scène, ce jeu avec sa propre mort n'avaient pu être dictés par un bonheur de conte de fées.

— On parle de Fidélis qui doit verser cinquante millions d'euros à Innotech, société dont ta veuve est propriétaire à 60 % et dont tu lui as légué le reste. Par ailleurs, ta veuve, donc toujours moi, est héritière de ta part de la fortune Frettière, évaluée à deux cents millions, et dont tes rats de cousins n'ont jamais voulu te faire profiter. Mais ils vont devoir compter avec l'affreuse Marie Andrieu, qui va leur en faire voir de toutes les couleurs, même s'ils ont protégé la holding avec des palissades apparemment infranchissables. On parle du nouvel homme qui a séduit Marie Andrieu : Édouard Ferreti, un expatrié qui a quelques affaires en Nouvelle-Calédonie, en Indonésie et au Viêtname. Tu as passé plusieurs mois à le fabriquer. Il a une histoire, un passé, une existence. Tu n'as plus qu'à entrer dans sa vie. Il fait la même taille que toi, il te ressemble mais il faut que tu prennes son visage, tu l'as choisi, les chirurgiens vont se charger d'en faire une réalité. C'est une équipe brésilienne dont tu as acheté le silence au prix fort. Voilà, on parle de ton histoire, accessoirement de la mienne, nous sommes sur une poudrière et il serait bon de ne pas trop traîner à proximité de la bombe.

Il avait écouté, il était certain qu'elle disait vrai. Même s'il s'en méfiait, cette femme ne lui avait pas menti, tout en elle exprimait une sorte de sincérité inquiète et agacée. Il devait entrer dans le jeu. Il ne savait pas encore quelle partie il jouerait, mais il lui fallait en savoir le maximum pour décider de quelle manière il allait sortir de ce cloaque. Il sentit la colère remonter du fond de son estomac mais il se contrôla. Il détestait cette femme, ce mensonge, l'idée de la chirurgie destinée à lui faire changer de tête le révolta. Il afficha la maîtrise de lui. Avec un petit sourire désolé il lui demanda qui était au courant.

— Nicolas, enfin le monsieur qui est ici, Nicolas Soustelle, c'est notre ami. Tu lui as rendu un gros service il y a une dizaine d'années et il a accepté de cautionner la mise en scène. C'est lui qui t'a injecté la tétrodo toxine. C'est une substance paralysante. Elle est utilisée depuis la nuit des temps. C'est un poison que l'on trouve dans le foie de certains poissons.

— Oui, le fugu, il faut un diplôme aux cuisiniers japonais pour le préparer, je connais l'histoire.

Elle parut interloquée, cette mémoire à géométrie variable la déstabilisa.

— Il a fallu l'associer à d'autres substances. Une mixture complexe mais efficace. Cela permet de créer une mort artificielle. Cela devait être très bref, mais le médecin de Salbris a été impressionné par la présence du célèbre professeur. Toute la maison a défilé dans ta chambre après que j'ai crié au secours. Soustelle t'appuyait sur la

poitrine, le massage cardiaque t'a laissé des bleus. Tu jouais parfaitement l'infarctus foudroyant. Le docteur Bordes a débarqué vingt minutes après. Là, il a fallu jouer serré. Je lui ai raconté l'histoire du malaise, du bruit dans la salle de bains, tu t'étais effondré en sortant de la douche, on t'avait porté sur le lit, et malgré les efforts de Soustelle, tu étais mort, arrêt cardiaque, brutal. Nous avons chronométré, il fallait que tu tiennes trois minutes après l'injection. Nicolas avait prévu de laisser Bordes t'examiner deux minutes, et basta. Il en a fait des tonnes sur son incapacité, lui le grand Soustelle, à ramener son meilleur ami à la vie, lui le cardiologue décoré de toutes les médailles de la profession. Bordes s'est laissé faire, je l'ai repris en main, on a rédigé les papiers en bas pendant que Nicolas t'injectait un produit hypotonique pour te plonger dans un coma léger. Il te refaisait une piqûre toutes les quatre heures.

On avait prévu de t'enterrer le plus vite possible, on a brûlé les étapes avec la complicité du ministre de l'Intérieur. Soustelle est intervenu : la douleur d'une pauvre femme désespérée, ne pas ajouter de la souffrance, faire ça au plus vite, bref, deux jours après tu étais dans le caveau familial. Enterrement à cinq heures de l'après-midi pour que tu te réveilles à la tombée de la nuit et que tu puisses sortir discrètement avec ta fausse barbe et tes lunettes. Malheureusement tu t'es réveillé plus tôt que prévu et tu n'as mis ni barbe ni lunettes. A priori, personne ne t'a remarqué.

Il trouvait ça monstrueux et grotesque. Il avait joué avec sa peau pour laisser à cette femme une fortune colossale. Si on lui avait demandé son avis, il aurait refusé. Cette idée le fit sourire.

— Ça t'amuse ?

Il répondit par une question.

— C'est quoi ce service que j'ai rendu à Soustelle ?

— Je n'ai jamais vraiment su le fin mot de l'histoire. Vous n'en parliez jamais, en tout cas une sale affaire. Il était accusé de la mort d'un piéton, un gamin de seize ans que sa voiture avait renversé. Pour la police, il y avait délit de fuite du conducteur. On a retrouvé la Mercedes à Levallois, sans empreintes, sans indice. Il y avait plusieurs témoignages contradictoires. Officiellement Soustelle et toi, vous dîniez ensemble, à la maison, rue Las Cases. Tu as témoigné sous serment. Selon toi il t'aurait quitté bien après l'heure des faits et aurait découvert alors qu'on lui avait volé sa voiture. Vous avez fait la déclaration ensemble, au commissariat du septième. Un motard prétendit avoir vu le chauffeur, il n'était pas sûr, il ne reconnut pas vraiment Nicolas. Le conducteur l'aurait insulté à un feu de l'avenue

Victor-Hugo, le témoin affirma qu'il y avait une jeune femme sur le siège du passager. Ça s'est terminé par un non-lieu. Tu t'en es toujours tenu à cette version, je n'en sais pas plus. Nous ne nous connaissions pas encore.

Paul pensa que cet épisode méritait quelques explications de ce M. Soustelle qui semblait avoir pris une part prépondérante à la mise en scène de sa mort. Il ne parvenait pas à entrer dans cette histoire. En réalité il avait du mal à imaginer ce qui avait pu l'amener à un projet aussi dangereux. Il devait se résoudre à en être l'inventeur, mais ça lui semblait impossible. Un autre lui-même dont il fallait accepter les choix, les subir en fait, n'avait rien de commun avec ce qu'il ressentait aujourd'hui. Sa décision était prise, il ne changerait pas de visage. Il n'était pas question de passer sur une table d'opération pour devenir Édouard Ferreti. Il voulait se rebâtir tel qu'il avait été mis au monde. Il lui fallait retrouver les pistes qui menaient à son patrimoine. Il remplirait le grand trou ouvert dans sa tête par la tetrodotoxine, reconstruirait l'individu qui l'avait amené là, à ce point critique de son existence. Il lui revint à l'esprit un film qu'il aimait beaucoup : *L'homme sans passé* ; il se souvenait du nom du réalisateur, Aki Kaurismäki. Il avait aimé cette histoire : un personnage battu à mort ne sait plus qui il est et erre dans Helsinki, recueilli par des SDF. Une œuvre très étrange et envoûtante. Et il fut à nouveau surpris par cette mémoire imprévisible qui alternait sans raison apparente les souvenirs précis et ces grands pans d'ignorance. Il s'accrochait à l'envie de repartir, de remonter cette pente vers une nouvelle lumière.

— Et quelle est la prochaine étape ?

Il avait dit cela d'un ton léger, presque indifférent. Les yeux de Marie se durcirent. Elle repassait à l'action. Il fallait suivre le plan. Il pensa qu'elle était en train de se demander comment elle allait lui annoncer la suite des événements.

— C'est simple, tu pars sous un faux nom à Rio, tu vas chez Joao, tu es opéré le lendemain, tu restes trois semaines sur place et nous te récupérons ici, tout sera aménagé, ça te va ?

Ce n'était pas elle mais Soustelle qui venait de débiter ça de sa voix douce et puissante à la fois, toujours un peu hautaine. Il était entré de sa démarche de gros chat sans que Paul ne l'ait remarqué. Il se trouvait à présent derrière sa chaise, un sourire las sur le visage.

— Je t'ai dit que tout ça ne serait pas sans risque, tu as voulu aller au bout à tout prix. Maintenant nous y sommes, il faut en sortir, c'est tout.

Paul se leva doucement, fit face à l'homme qu'il dominait d'une

tête. Il le trouvait assez chic, avec une grande élégance de port même si son allure générale était massive. Il ne savait pas comment s'adresser à lui, il opta pour un « Monsieur » qui surprit Soustelle.

— Monsieur, tout ça est sûrement vrai et fort intéressant, je veux bien croire que je suis Paul Andrieu et l'auteur de ce scénario rocambolesque, je veux bien tout ce que vous voulez, mais personne ne touchera à ma tête, je viens d'en prendre possession et elle est très bien ainsi, je veux dire que moi et moi on va faire connaissance en quelque sorte.

— Non mais t'es dingue ou quoi ? Tu crois qu'on a foutu tout ce merdier pour que tu joues à l'ado narcissique, ça va pas mon vieux ! Moi j'ai misé très gros dans l'histoire, je ne vais pas te laisser me foutre en l'air parce que tu as des doutes existentiels.

Marie s'était levée, elle prit le bras de Paul, fit un clin d'œil à Soustelle.

— Écoute, il faut le comprendre, il est dans le noir complet, laissons passer un peu de temps, ça va revenir.

Elle avait dit ça d'un ton un peu forcé et qui sonnait faux, pendant que Soustelle quittait la cuisine, le naseau écumant. Paul se dit qu'il devait désormais se méfier de tout et de tout le monde.

— Mais putain, puisque j'te dis qu'c'est lui qu'j'ai vu. Merde t'es relou, ya un truc pas clair, et moi j'vais savoir, et si t'en as rien à tref, moi j'irai seul, j'ai pas besoin d'un boulet comme toi.

Avec son sweat à capuche, un jean qui ressemblait à un sac à patates et des Asics pas lassées, Hugo Machadier ne correspondait pas tout à fait au portrait que s'en étaient fait Fabienne et Romain, ses parents. Lui était jeune ingénieur quand il avait rencontré Fabienne. Elle avait ouvert une librairie dans le centre de Gif-sur-Yvette avec l'argent qu'elle avait touché à la mort de sa tante Odette. Elle adorait son métier, passait ses journées à lire, à se renseigner, à classer tous les articles de critiques. Romain avait été immédiatement hypnotisé par le charme doux et l'esprit ouvert, curieux, de celle qui serait sa femme moins d'un an plus tard. Hugo était né. Beau petit garçon, vite cabochard. En grandissant il affectait les manières d'affranchi des voyous des quartiers chauds de Rambouillet. Rien de bien méchant, en fait.

Le meilleur copain d'Hugo, il le considérait en fait comme son seul véritable ami, était le fils d'un ouvrier, mort quelques années plus tôt en tombant d'un échafaudage. Marcel Vallier, un brave gars, laissait à sa femme, une ravissante berbère prénommée Thasrifa, un garçon de trois ans comme tout héritage. Pour élever son fils, Vincent Akar Vallier, elle avait dû se mettre à travailler illico. L'hôpital de Rambouillet l'avait prise à l'essai comme femme de service, elle y était depuis dix ans. Vallier avait été correctement assuré par sa boîte. Au total, elle ne roulait pas sur l'or mais parvenait à assurer l'éducation de Vincent. Suivant les cas et les situations, Vincent mettait en avant ou cachait son deuxième prénom, le berbère, symbole de sa double origine. Hugo et Vincent partageaient les bancs du collège Le Racinay à Rambouillet. Vincent habitait Gif, sa mère avait trouvé un petit logement appartenant à la municipalité qui lui était loué pour pas grand-chose en contrepartie des travaux ménagers qu'elle assurait pour la mairie en plus de son travail à l'hôpital.

Les parents d'Hugo avaient acheté en s'endettant pour quinze ans un pavillon à la sortie de Rambouillet en direction des Vaux-de-Cernay. C'était banal mais plutôt coquet. Vincent avait l'habitude de rapporter

des carnets de notes magnifiques quand Hugo ramait en milieu de peloton, accroché difficilement à la moyenne.

— Qu'est-ce t'en as à battre, c'est pas ton monde. T'as dû voir un mec qui lui ressemblait. En plus sur la photo, le keum il a l'air de sortir tout droit de Grey's Anatomy. C'est un playb', et toi t'as vu un pauvre gus qui sort du champ de macchabs et tu gueules au fantôme. Des fois j'me dis qu't'es vraiment pas bien.

L'avis de Vincent était définitif : pas touche !

Hugo le regarda d'un air navré.

— Tu feras jamais les choses qu'à moitié, comme t'es moitié de berbère, de francaoui, moitié de tout, sauf trouillard, là t'es en plein. Et si y avait une embrouille, tu crois pas qu'ça vaut l'coup d'aller voir, juste pour en avoir l'cœur net. Et p'tête qu'y a des tunes à se faire, va savoir.

Ils étaient postés face au portail du cimetière, quand une drôle de vieille bagnole se gara.

— C'est quoi ç'te caisse ? demanda Hugo.

— C'est une vieille Jaguar, une Mark VII.

Les voitures anciennes étaient la passion de Marcel Vallier. Il collectionnait les magazines spécialisés. Thasrifa n'avait jamais voulu s'en séparer. Il lui restait si peu de choses de son mari que ces vieux papiers avaient pris une valeur sentimentale inégalable. C'est ainsi que Vincent avait grandi avec des Ferrari 250GT, des MGA, des Type E et autres AC Cobra. Il éprouvait une fascination spéciale pour la Lamborghini Miura et s'était juré d'en posséder une un jour.

Le moteur de la Mark VII émettait un bruit sourd, avec des petits soubresauts. Les roues braquées, les pneus crissèrent sur les gravillons. Le conducteur coupa le contact et ouvrit la portière. C'était un homme, la quarantaine, brun, les cheveux courts. Rien qu'avec la valeur de ses vêtements, sa mère devait pouvoir vivre une bonne année, pensa Vincent. Il sembla très grand aux deux spectateurs silencieux qui l'observaient depuis le parapet sur lequel ils étaient assis. La voiture était immatriculée à Paris. L'homme marchait en longues enjambées, comme s'il voulait atteindre le sol le plus loin possible. Il se dirigea vers l'entrée du cimetière. Les deux garçons le suivirent à distance. Il avançait dans les allées, à la recherche d'une tombe. Il s'inclinait, lisait les noms gravés sur les stèles, repartait, en fait il tournait en circuits concentriques. Vincent et Hugo le virent s'arrêter devant un grand caveau, surmonté d'une sorte de chapelle. Il resta ainsi pendant une ou deux minutes, puis les garçons le virent se

pencher et regarder quelque chose au sol, il passait sa main sur la dalle qui recouvrait le caveau. Il sortit un petit appareil photo de sa poche et prit quelques clichés de différents points de vue. Puis il rangea l'appareil et regagna rapidement la sortie. Ils le virent remonter dans la vieille Jaguar, démarrer et disparaître au bout de la rue. Vincent se retourna, Hugo avait déjà pris la position abandonnée par l'homme à la Jaguar.

— Tiens, t'as vu, le flic il est venu voir si Andrieu était là, c'est pas des conneries mon truc, c'est méga chelou.

— Qui t'a dit qu'il était keuf, t'es maboul, t'en connais des masses, toi, des keufs sapés comme Clooney et qui kiffent la Jag de collec ?

— J'ai pris le numéro de sa caisse, on va savoir qui c'est le lascar.

— Ah oui ? Et tu fais comment ? T'appelles direct le commissariat pour qu'y t'filent sa fiche ?

— T'inquiète, j'connais du monde, j'saurai qui c'est.

Vincent haussa les épaules. Les deux amis se séparèrent. Vincent avait encore le son du moteur de la Mark VII dans l'oreille, ça le faisait rêver. Il eut une pensée pour son père et se refit le serment d'avoir sa Miura un jour. Hugo était déjà ailleurs, la tête dans une machination infernale dont il allait se mêler, tirer quelques ficelles et prendre de la monnaie au passage, ça il en était certain. La visite du grand type avec sa bagnole ridicule ne pouvait que lui donner raison. Un truc bizarre entourait la mort de Paul Andrieu, il en avait la certitude. Il passa par le quartier des cités, s'arrêta devant une tour beigeasse. C'est là qu'habitait Tafer. Son père était flic et il pouvait rendre quelques petits services comme faire des rondes plus souvent quand ils allaient jouer au football américain et que les tronches de Saint-Quentin débarquaient pour la castagne.

— Tafer t'es là ?

Hugo avait crié sous la fenêtre de la chambre de son copain. Il habitait le deuxième étage. La fenêtre s'ouvrit aussitôt.

— Zyva, ça va pas, pourquoi tu gueules ?

Tafer paraissait mal à l'aise.

— J'ai besoin d'une info, un truc un peu zarb'.

— Mon père va rentrer, si j'ai pas fait mon taf, ça va être ma fête, déjà qu'il est vénère parce que ma reum fait la nuit en c'moment, c'est quoi ton truc ?

— J'suis sur une affaire, une vraie. J'ai besoin de savoir à qui est la

caisse qui a le numéro que j'veais t'donner.

— Ouah l'bouffon ! Comme y s'la joue, t'es un gros mytho ou quoi ? Ça va pas bien ?

— Attends il faut qu'tu m'trouves le nom du lascar.

— Mais c'est pas l'préfet mon reup, y fait des rondes en Scénic, t'imagines qu'y va trouver ça tout seul et qu'y va chouraver l'info pour t'faire plaisir ?

— J'te jure, l'histoire elle est juste énorme, démerde-toi et j'te trouve c'que tu veux pour bédave.

— Allez envoie, mais j'te promets rien parce que j'veais pas m'faire baffer pour tes conneries.

Hugo prit un air de conspirateur pour lui donner le numéro en regardant à droite et à gauche comme s'il lui communiquait un secret d'État que personne ne devait entendre. Puis il reprit le chemin pour rentrer chez lui, chez ses parents comme ils le lui rappelaient tous les jours. Il se jeta sur l'ordinateur de son père. Comme d'habitude il était verrouillé. Hugo avait récupéré le mot de passe depuis longtemps. Il devait se dépêcher avant que son père n'arrive, sa mère reviendrait plus tard, c'était le jour de la nocturne à la librairie. Il regarda l'horloge accrochée au mur de l'entrée. Il lui restait une bonne heure. Il tapa Paul Andrieu et Google lui renvoya une longue liste de propositions. Il commença par Wikipédia. Il notait ce qui lui semblait le plus intéressant. Il avait l'impression d'être une sorte d'espion, d'agent de renseignement. Il n'avait pas peur, au contraire il sentait monter une sorte d'excitation, il jubilait. Vincent n'était qu'un trouillard, lui il allait faire de la tune.

Tout au bout du long capot de la Mark VII le petit fauve métallique regardait la route, prêt à mordre l'asphalte. Gorune adorait conduire cette grosse Jaguar. Avec ses deux tonnes et sa tenue de route approximative elle représentait une sorte de danger permanent pour son conducteur comme pour tous ceux qui étaient amenés à la croiser. Le compteur indiquait 80 miles, ce n'était pas la limite du moteur, mais celle du pilote. Quant à la vitesse autorisée, Gorune en avait une appréciation toute personnelle. Il lui restait une vingtaine de kilomètres à parcourir avant d'atteindre le château de Frettière. La nature s'était mise en état insurrectionnel. La forêt sécrétait une débauche d'odeurs, de couleurs, de sons joyeux d'oiseaux, d'insectes. Le printemps semblait avoir décidé d'habiter ce petit coin de Sologne. Il n'y avait pas d'autre voiture, personne pour assister au dialogue entre le gros six cylindres en ligne et la cacophonie charmante d'un sous-bois en plein renouveau. Gorune appréciait ce moment, comme un cadeau de liberté rare, une solitude tranquille. Il lui semblait que ce mouvement aurait dû rester inscrit dans l'éternité. Son esprit flottait, entre la douce atmosphère et les rouages de l'affaire. Encore que ce n'en fût pas vraiment une, à cet instant.

Marie Andrieu lui avait donné rendez-vous, très spontanément, dès le premier appel. Elle avait une voix qui semblait très affectée, avec des intonations de souffrance. La jeune veuve lui avait avoué son incapacité à rejoindre Paris. Elle s'était réfugiée à Frettière, avec son chagrin, ses souvenirs et le soutien de Soustelle, l'ami de toujours. Gorune avait fait son enquête sur ce mandarin, profil assez traditionnel de ponte de l'Assistance Publique à Paris. Cousu de diplômes, de décorations, il représentait ce que la médecine française pouvait produire de mieux. Au fil de ses enquêtes Gorune avait acquis des réflexes de flic, il s'en voulait mais c'était plus fort que sa répugnance. En fait il avait pu constater que les apparences sont bien souvent le décor que l'on affiche pour cacher les murs lépreux de l'existence.

Sur les photos Soustelle lui rappelait un homme étrange à la vie multiple qui lui avait valu une enquête assez glauque. C'était un banquier suisse, issu d'une longue lignée de Genevois irréprochables. Son fantasme consistait à rajeunir l'âge moyen de ses maîtresses. Il

avait toute la panoplie de la respectabilité, parlait cinq langues, jouait au golf avec ses pairs et distribuait de généreux subsides à diverses associations caritatives. Avec une obsession méticuleuse, il avait réussi à ce qu'aucune rumeur ne vienne entacher sa virginale réputation. Prudemment, le banquier se livrait à ses plaisirs à la limite de la pédophilie à mille kilomètres au moins de sa résidence genevoise. Il était marié à une héritière de Zurich, et ses trois enfants étaient passés par le collège du Rosey. Une carte postale pour le Who's Who. Sauf que l'une de ses victimes avait été plus maligne. Elle avait caché son téléphone portable. La petite était marocaine, vendue à Londres par son frère avec deux autres pour le plaisir de pervers fortunés. Elle avait quatorze ans, elle fit un film avec son appareil. Le vieux banquier n'avait rien vu. Sauf quand le film lui fut projeté avec la note pour éviter qu'on le retrouve sur Internet. Le banquier connaissait trop les turpitudes du monde. Il se savait fichu. Il se résigna alors à improviser un accident de la route, un suicide douteux. Gorune mit quinze jours à découvrir la vérité. La famille transigea avec la gamine, Gorune servit d'intermédiaire.

Soustelle lui rappelait cette histoire. À force d'enquêter sur les vices, les bizarreries, les appétits d'argent, les carambouilles, il s'était forgé sa morale : il ne haïssait pas ses contemporains, il avait appris le doute, une sorte de méfiance réflexe. En fait il s'était pris au jeu, il aimait ce boulot, cela lui rapportait de quoi vivre très agréablement, il voulait juste qu'on ne le prenne pas pour un auxiliaire de police, pas assez chic à son goût. Il avait un point de vue esthétique sur son rôle social. Peu à peu il avait découvert les méandres de la psychologie de ses patients. Cela l'excitait de se mesurer à des escrocs de tous poils, dont l'imagination créative continuait de le surprendre. Tenu par le secret professionnel, il ne pouvait pas rendre public les petits carnets noirs qu'il tenait à jour. Une sorte de manuel de l'escroquerie, une bible pour tous ceux qui essayaient de tromper la vigilance de la compagnie. Il s'était comporté en mercenaire pendant les premières années. Mais le temps avait fini par l'attacher à Fidélis. Bien que cette notion lui fût totalement étrangère a priori, il avait acquis un certain esprit d'entreprise sans s'en rendre compte, un peu comme la prose de Monsieur Jourdain. Soulier y était pour beaucoup. Cette permanence de la rigueur et de l'honnêteté chez le patron avait peu à peu vaincu son ultracynisme. La voiture parvint à l'entrée de la propriété. Un haut portail métallique en protégeait l'accès. On voyait une large allée bordée de chênes, des prairies, et l'on pouvait apercevoir au fond un étang à deux ou trois cents mètres. C'était vivant, serein, beau. Gorune sortit de la voiture. Il remarqua la caméra dissimulée dans le pilier de pierre qui supportait le vantail gauche. Une discrète sonnette permettait au visiteur de se signaler. Ce qu'il fit. Le petit haut-parleur

placé sous la caméra resta muet mais le portail frémit puis les deux battants se mirent en mouvement avec un synchronisme majestueux.

J'y suis, pensa-t-il. L'excitation qu'il éprouvait lors de ces premières rencontres était intacte, malgré les dix années passées à démonter les mécaniques les plus invraisemblables. Les immenses roues de la Mark VII faisaient crisser le gravier. Gorune regardait avec délice ce paysage si typiquement français. Après un kilomètre, l'allée tournait à droite et montait légèrement. Elle traversait une forêt un peu plus dense. Même s'il en avait vu de toutes les couleurs, Gorune ne put s'empêcher d'émettre un sifflement admiratif. L'allée parvenait à une large prairie, avec en son centre un vaste étang ovale, et au milieu une île occupée par une ravissante chapelle qu'il estima dater du XVIII^e siècle. Au fond le château. Rien d'extravagant, la bâtisse, d'une taille raisonnable, avait dû être construite en même temps que la chapelle, sous la Régence ou le règne de Louis XV. Mais ses proportions, le site, le style, l'escalier, la cour, les statues qui le bordaient, la forme et la disposition des fenêtres, jusqu'aux cheminées qui le surmontaient, tout avait été dessiné avec un raffinement extrême. Cette demeure lui parut aussi irréaliste qu'une illustration pour conte de fées. Un espace avait été aménagé dans une clairière attenante afin de dissimuler les voitures et ne pas abîmer la perspective. Il parcourut la trentaine de mètres qui le séparaient de l'escalier de son pas élastique aux interminables enjambées. Il reconnut immédiatement Marie Andrieu. Elle se tenait à la rambarde en pierre qui bordait la terrasse, à côté d'un homme assez court sur pattes, corpulent et aux cheveux très blancs.

Elle était belle, très belle, un peu trop peut-être. Ce physique de mannequin semblait presque déplacé dans un lieu si aristocratique. En montant les marches, Gorune détailla la tenue très élégante et soignée de la maîtresse de maison. Il se dit qu'elle serait en mesure de présenter une collection spéciale veuve aux prochains défilés de haute couture. À côté d'elle Soustelle lui parut minuscule. Avec ses talons hauts, Marie Andrieu le dominait d'une bonne quinzaine de centimètres. Il fronçait ses épais sourcils blancs, avec un air sévère et supérieur. Gorune pensa qu'on pouvait être à la fois petit et hautain. Avec son physique de cinéma et son mètre quatre-vingt-huit, Gorune n'était pas spécialement humble non plus, juste plus mesuré dans l'expression du contentement de soi. Cela l'indifférait, mais il se savait séduisant. Le regard de Marie le lui confirma. Il avait l'habitude de l'effet que produisait sa stature et ce physique brun, un peu épicé. Son regard bleu violet avait conquis Nadia dès leur première rencontre. Depuis ils ne s'étaient plus quittés. Nadia était belle et vivante, naturelle et drôle, sincère et violente, et Gorune l'aimait, parce que

leur couple était vrai, difficile à faire avancer au jour le jour, mais riche de vraies engueulades et de partages infinis. Ils étaient parvenus à un tel degré d'intimité que, parfois, il lui semblait vivre avec un pote. Seul bémol, ils se voyaient peu. Bémol et protection, sans doute. Il pensait à Nadia en regardant Marie, trop sophistiquée, trop artificielle. Il connaissait bien cette contradiction entre une enfance très populaire et une existence dans les fastes de la bourgeoisie nantie. Au Blanc-Mesnil, Marie avait dû recevoir une éducation assez similaire à la sienne : il faut travailler pour s'en sortir, respecter les valeurs de la nation et prier le bon Dieu. Garbis Aramian avait inculqué ces valeurs à tous ses enfants et s'était senti gonflé de fierté quand Gorune avait réussi son entrée à HEC, comme le couronnement de sa carrière de tailleur retoucheur. Dans le petit appartement, au rez-de-chaussée de cet immeuble crasseux de la Croix-Rousse, il s'était juré de voir la vie d'en haut. Il regardait les familles riches amener leurs enfants au tennis du parc de la Tête d'or. Les belles voitures et les mamans élégantes et parfumées, les tenues de sport dernier cri, les garçons qui affectaient des poses de voyou en tenant leur raquette flambant neuve, tout lui faisait envie. Il savait qu'il faudrait travailler dur mais qu'il en ferait partie. Aujourd'hui c'était devenu son monde. Il vivait dans un milieu de privilégiés, ne se refusait rien, et avait gardé un immense respect pour les petites gens. Il était fier de ses origines et parlait avec admiration de son père et de sa maman. Ils avaient décliné la proposition de leur fils : changer d'appartement, venir à Paris, profiter un peu de son argent. Gorune avait fini par obtenir de faire repeindre leur univers de soixante-dix mètres carrés, de le réaménager, sa mère avait même accepté une cuisine ultra-moderne et une salle de bains de palace qui semblaient presque incongrues dans cet environnement. Il regarda cette grande femme un peu raide qui lui tendait la main. Il eut la certitude en un instant que Marie s'évertuait à dissimuler son origine. Les yeux rougis, la douleur, la souffrance contenue se mêlaient à un port aristocratique théâtralisé. Gorune trouva qu'elle en faisait un peu trop.

— Vous êtes M. Arabian ? Bienvenue à Frettière.

Ce furent ses premiers mots, elle les avait détachés, d'une voix très profonde, avec un léger vibrato. Cette femme avait un charme incontestable. Elle lui sembla crispée, derrière le masque de la veuve.

— Aramian, Gorune Aramian, corrigea-t-il en lui serrant la main.

Elle lui présenta Soustelle, silencieux avec son regard vif caché derrière ses sourcils blancs et broussailleux. Gorune eut l'intuition immédiate que cet homme était dangereux. Son aspect physique était paradoxal : massif, des épaules de démenageur, une poigne de

rugbyman, cependant le professeur était raffiné à l'extrême, à la limite du précieux. Soustelle lui écrabouilla les phalanges sans le quitter des yeux.

— Entrons, voulez-vous partager une tasse de thé ?

Bien entendu, madame la comtesse du Blanc-Mesnil, pensa-t-il en réprimant un sourire. Ils pénétrèrent dans le hall, c'était somptueux. La tradition du lieu, ses strates d'histoire, côtoyait quelques objets modernes. L'éclairage avait été particulièrement soigné, la lumière était douce et irradiait l'espace sans jamais s'imposer. Une tasse à la main, Marie lui raconta avec dignité la succession des faits. Gorune pensait à l'autre succession, celle de la fortune Andrieu Frettière qui lui tombait dessus. Il y a veuvage plus difficile. Il s'en voulut de cette pensée triviale. Soustelle prenait grand soin de son cake. Il le dégustait avec délicatesse. Aucune miette incongrue ne venait altérer la propreté de sa veste en lin. Il gardait un œil sur le visiteur. Avec son regard mobile, il lui faisait penser à un saurien, à un varan de Komodo. Gorune attendit un peu pour s'aventurer sur le terrain qui le tarabustait depuis que Soulier lui avait confié le dossier.

— Pardonnez-moi mais je peux imaginer que vous avez été totalement prise au dépourvu. C'est la brutalité de ce drame imprévisible qui vous a conduite à organiser les obsèques en urgence, je suppose.

Le varan en resta le cake coincé dans la gorge. On entendit le son de sa voix, assez claire, presque juvénile pour la première fois.

— Quelle urgence ? Dans la situation de Marie, compte tenu de ce qu'elle vit, nous avons fait les choses à faire, tout simplement. L'urgence, c'est de pouvoir supporter chaque seconde, monsieur Arimian.

— Ara !

— Plaît-il ?

— Ara-mian ! Mais peu importe...

La conversation continua sur un ton mondain et banal, sans plus. Gorune avait sa réponse et ça lui suffisait. La rapidité des obsèques était bel et bien un sujet. Soustelle servait de garde du corps à Marie et il était monté instantanément au créneau pour expliquer la rapidité avec laquelle Paul Andrieu avait rejoint le caveau familial. Il avait eu l'intelligence de ne pas se réfugier derrière la douleur et le chagrin de Marie. Il s'était contenté de banaliser, pas de se justifier, ce qui était adroit. Mais Gorune était convaincu que cet empressement cachait quelque chose. Il demanda poliment s'il y avait un dossier Fidélis au

château, car il souhaitait comparer les dernières pièces, mais cela pouvait aussi attendre le lendemain. Soustelle argumenta pour que Gorune ne remette pas les pieds à Frettière, arguant que les pièces se trouvaient sûrement chez Innotech, avenue Hoche. Gorune se dit qu'il n'honorait pas sa réputation d'enquêteur vedette de la compagnie, et qu'il avait été assez maladroit dans sa requête. Pas préparé, amateur ! pensa-t-il. Il fallait trouver un moyen de revenir, de respirer le parfum du lieu et de percer ses secrets, s'il y en avait. Au fond, à part l'antipathie que lui inspirait Soustelle, rien ne pouvait vraiment amener à imaginer une escroquerie. Il se demanda si l'appât du gain n'était pas en train de lui jouer des tours. Sa commission lui faisait-elle perdre sa lucidité ? Il avait envie de hausser les épaules. Il lui fallait peut-être prendre la Jaguar, rentrer à Paris et laisser cette pauvre femme à son chagrin. Mais un je-ne-sais-quoi le retenait, une impression, un doute sans fondement. Il prit congé et dit à Marie qu'avec son autorisation il reviendrait le lendemain pour jeter un coup d'œil sur le dossier Fidélis si elle le trouvait. Elle balbutia en hochant la tête sous le regard noir du professeur.

Paul avait suivi la conversation depuis le palier du premier étage. Il avait été tenté de descendre et de tout raconter à ce grand échalas de l'assurance. Il lui trouvait un air bien sympathique. Mais aurait-il compris l'in vraisemblable imbroglio ? Il regarda la vieille Jaguar s'éloigner dans l'allée et retourna à son ordinateur. Un iMac d'Apple tout neuf, et une session Paul Andrieu protégée par un mot de passe qu'il était seul à connaître, avant. Il était certain que derrière cet écran inaccessible se trouvaient quelques réponses à l'enchevêtrement d'informations lui parvenant sous forme de fragments distillés par l'étrangère qui se prétendait sa femme et de son protecteur au look de gnome en cachemire. Il ressortit l'agenda rangé dans le tiroir du grand bureau. Il tournait et retournait les pages, à la recherche d'un indice. Il se disait que si le propriétaire de l'ordinateur était lui-même, il aurait dissimulé le mot de passe dans un objet à proximité, comme cet agenda. Il y avait un répertoire inséré dans la couverture, il l'avait déjà parcouru dix fois, sans succès. Il regarda l'ordinateur et se demanda ce qu'il ferait aujourd'hui pour dissimuler le mot de passe. Il inventerait une identité et la placerait parmi les noms réels de son répertoire. Oui, mais quel nom ? Il entreprit de fouiller la liste, il examina les A comme Apple ou Andrieu, puis les I comme iMac, les M. Rien ne ressemblait à un mot de passe. Il regardait l'ordinateur avec sa pomme mordue. Ah oui, P comme pomme. Il regarda la liste des P. Bingo ! Il y avait un Marc Pomme, qui lui sembla convenir. Avec une adresse et un téléphone. L'adresse était étrange 341 Hoche. Il entra les trois chiffres et les cinq lettres. L'ordinateur refusa l'accès. Paul faillit le briser d'un coup de poing. Il réfléchit et tenta le même

mot de passe mais avec des lettres majuscules. Il fit un bond et ressentit la joie d'un explorateur mettant la main sur un trésor enfoui depuis des siècles quand la session s'ouvrit. L'écran d'accueil était une photo de Marie et lui, enlacés devant un hôtel, aux sports d'hiver, emmitouflés dans des cols de fourrure. On distinguait une piste derrière eux, en plein soleil. Il glissa le curseur de la souris jusqu'à la barre placée au bas de l'écran. La boîte contenant les mails indiquait trente deux envois non lus. Il cliqua sur l'enveloppe symbolisant la messagerie et attendit qu'elle s'ouvrit. Il parcourut la trentaine de messages. Rien que de très banal, sauf les cinq derniers parvenus après sa disparition. Une seule adresse correspondait à l'émetteur, à l'émettrice plutôt. Le dernier datait de quelques heures, il l'ouvrit.

Pourquoi ce silence, c'est trop dur, je t'aime, réponds-moi, je t'en supplie. J'ai tout préparé, je t'attends, tu ne peux pas me laisser dans le noir, c'est inhumain, que se passe-t-il ? Si tu ne me réponds pas je débarque à Frettière et tant pis pour elle ! S.

Hagai ne trouvait pas ça drôle. Derrière son bureau au centre de Tel-Aviv il lisait et relisait les circonstances de la mort de Paul Andrieu. Innotech avait acheté 49 % de sa start-up, au prix fort avec la possibilité d'acquérir les 51 % restant à une valeur à établir par une banque désignée lors de la transaction. Paul Andrieu avait voulu faire une plus-value immédiate en revendant ses titres et l'option d'achat à une mystérieuse société australienne. Mais au passage il avait garanti le droit d'exploitation de la technologie mise au point par les équipes d'Hagai. D'abord parce que le brevet appartenait à Hagai personnellement, ensuite parce que l'État israélien avait un droit de préemption. En bref, Andrieu avait vendu ce qui ne lui appartenait pas tout à fait. Hagai en avait vu d'autres. Il avait prévenu les autorités israéliennes qui avaient mis à sa disposition quelques vieux copains de l'époque où il servait au Liban. Le Mossad avait donc pris contact avec Paul. Les documents n'étaient pas clairs, les avocats considérant qu'il n'y avait pas, formellement, de fondement juridique pour casser la vente. Tout au plus pouvait-on utiliser le contrat comme sujet à divergence d'interprétation. Devant un tribunal, la procédure pourrait durer des années. Hagai décida de prendre contact avec la veuve d'Andrieu, il disposait d'une arme dont il avait fait le serment de ne pas se servir. Mais Paul avait déclaré la guerre, tant pis pour lui, et en l'occurrence tant pis pour sa veuve. Il avait percé depuis longtemps les défenses informatiques d'Innotech et il savait tout des relations avec les cousins, les états de fortune, le rapport de force. Ils avaient joué avec lui, ils allaient apprendre qu'il n'était pas maladroit non plus. Il avait gardé un excellent souvenir de sa visite à Paris lorsqu'il cherchait des investisseurs. Le contrat avec Innotech était déjà signé lorsqu'on lui avait présenté Claude Rozen. C'était un banquier expérimenté, un homme d'affaires redoutable. Les deux hommes s'étaient séduits mutuellement. Entre le vieux financier roublard et le jeune entrepreneur innovant une amitié réelle s'était très vite nouée. Rozen avait ciblé les cousins Frettière depuis longtemps. L'heure était venue de rappeler à tout ce petit monde qu'on ne pouvait pas rouler Hagai sans en payer le prix.

Hugo avait sa réponse. La Jaguar appartenait à un mec au nom ridicule. Ça, c'est un blaze arménien, avait dit Vincent. Hugo pensa que ça n'avait pas dû être rigolo tous les jours de s'appeler Gorune. Arménien ou patagon, le gus bossait pour Fidélis, une grosse boîte d'assurances. Il y avait même une succursale à Gif, et une autre à Rambouillet. Et alors ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire de ça ? Il tournait et retournait le petit bout de papier dans sa main. Il y avait le numéro du siège de la compagnie à La Défense. Il regarda le téléphone familial. Il hésitait. Qu'est-ce qu'il allait raconter au mec au nom ridicule ? Qu'il avait vu un fantôme sortir du cimetière. Bon et puis après ? Hugo avait une idée très approximative de ce que ça pouvait lui rapporter. La valse des millions de la fortune Frettière lui était étrangère. Il avait bien vu dans les magazines que ces gens-là n'avaient pas vraiment l'air en difficulté. Il retourna devant l'ordinateur. Il tapa « Fidélis-Andrieu » sur Google et attendit. La machine docile lui renvoya une trentaine de réponses. Parmi les commentaires banals sur la mort de l'homme d'affaires il y avait un article beaucoup plus intéressant. C'était un papier de *La Tribune* relatant la création d'Innotech, un fonds d'investissement détenu par Andrieu. Hugo ne comprenait pas grand-chose aux termes techniques du montage financier. Mais le lien avec Fidélis était limpide : cinquante millions d'euros sur la tête du fondateur. Le fantôme valait donc cinquante briques. Si tous les macchabées du cimetière de Gif se négociaient à ce prix-là, la production de zombies allait faire des émules. Hugo relut trois fois l'article pour bien comprendre. Il n'avait aucun doute sur l'intérêt que l'Arménien en Jaguar pouvait porter à l'affaire. Hugo retenait que la mort d'Andrieu coûtait un énorme paquet de tunes à la compagnie. Si le gus au nom importable était venu traîner sa carcasse jusque sur la tombe, ce n'était certainement pas pour faire une prière. Bon alors pourquoi ? Il avait un doute ? Hugo pouvait l'aider, oui mais qu'est-ce que ça lui rapporterait ? Il y avait bien une autre solution : appeler la famille Andrieu et leur dire qu'il avait vu le fils de famille marcher sur ses deux guiboies. Et que s'ils voulaient qu'il la boucle il leur faudrait raquer un brin. Mais là ça devenait du chantage, sans aucune certitude que ça percute chez les aristos. Vincent allait lui voler dans les plumes, le prendre pour un

dingue. Il fallait revenir sur terre et poser tranquillement le problème. Un mort vivant repéré à la porte du cimetière se tire avec une gonzesse en limousine, un Arménien sapé et véhiculé comme un milord débarque une semaine après et inspecte le cimetière avec des méthodes d'agent secret. Fidélis devait bien avoir quelques doutes pour que ce type vienne inspecter les gravillons du cimetière. Soudain, il se décida.

— Fidélis, je vous écoute.

Il eut une hésitation, il était encore possible de raccrocher. Mais Hugo Machadier n'était pas un lâche. Ça allait le bluffer, Vincent, quand il récupérerait sa prime. Au fait, il n'avait même pas pensé à ce qu'il allait réclamer. Sa tête moulinait pendant qu'il répondait d'une voix un peu tremblante.

— Je voudrais parler à M. Aramian.

— Ne quittez pas, je vous transfère.

Cinquante millions d'euros, en comptant un pour cent, il se dit qu'il allait réclamer cinq cent mille. Plus que le prix de la maison des parents. Il s'en souvenait bien, ils l'avaient fait estimer quelques mois auparavant. Il avait trouvé la proposition de l'agence sur la boîte mail de son père. Il la piratait allégrement, ce qui lui permettait de parer les coups quand le collègue envoyait quelques appréciations désagréables ou informait des heures de colle qu'il collectionnait. La maison valait trois cent cinquante mille euros. Il se voyait déjà à la tête de sa fortune, il échafaudait des plans pour l'utiliser pendant qu'il attendait au bout du fil.

— Secrétariat de M. Aramian.

— Heu, bonjour madame, je veux parler à M. Aramian.

— Oui, de quoi s'agit-il ?

— Ben voilà, j'ai des choses à lui dire sur la mort de M. Andrieu, et je sais ce qu'il cherche à savoir.

— J'ignore ce dont vous parlez, jeune homme, pouvez-vous me donner votre nom et votre téléphone ? Je les transmettrai à M. Aramian. Il n'est pas au bureau aujourd'hui.

Hugo faisait fonctionner les rouages de son cerveau à très haute vitesse. Il devait paraître crédible, il se lança, à l'estomac.

— Ouais, il doit être au château de Frettière, vous lui direz que j'ai vu un gars qui n'aurait pas dû être là au cimetière de Gif, il comprendra.

C'est une main chargée de reproches qui lui arracha le combiné des mains. Romain, son père, était rentré du bureau plus tôt que d'habitude. Il avait prévenu son patron et avait pris rendez-vous avec un architecte. Il voulait construire une chambre supplémentaire. Fabienne avait accepté le principe d'un autre enfant, le médecin avait dit que les traitements avaient progressé et qu'elle pourrait donner un frère ou une sœur à Hugo. Romain avait écouté toute la conversation. Non content d'avoir un cancre en guise de rejeton, il découvrait que son gamin déraillait sévèrement.

— Tu peux m'expliquer ?

Hugo regarda son père, muré dans le silence des ados. Il voyait sa fortune s'évanouir. Il s'était fait piéger, comme un môme de cinq ans. Malgré son caractère de solitaire obstiné, Hugo ne savait pas résister à son père. Romain était bon bougre mais au moins aussi têtu que son fils. Il l'emmena jusqu'au salon. Sur le bureau, la session d'ordinateur était encore ouverte, sur le compte parental. Hugo comprit vite que ça allait chauffer. La gifle le cueillit au moment où il allait tenter une explication. Il crut qu'il allait avaler sa mâchoire. Un sanglot lui remonta du fond des tripes.

— Bon ! On va tout recommencer depuis le début. Tu vas tout me raconter ou c'est la pension au fin fond de la montagne ou l'apprentissage à Poissy. Si tu veux jouer les caïds, ça sera pas ici, c'est quoi ce merdier ! Tu vas sur Internet sur mon ordi avec mes mots de passe, tu te fous de la gueule de qui, Hugo ? Tu crois que c'est avec le bulletin brillant que tu nous as rapporté que tu vas devenir un homme, que tu sauras te démerder dans la vie ?

Romain était hors de lui, il vit la joue de son fils portant la marque rouge de ses doigts. Il eut un peu honte. Il s'approcha de l'ordinateur, regarda l'historique des requêtes, effaré. Il y avait des pages et des pages sur Paul Andrieu, son château de Frettière, Innotech, un fonds de placement lui appartenant, mais aussi sur Fidélis, sur un certain Gorune Aramian. Une enquête de police. Il se tourna vers son fils dont les yeux retenaient les larmes tant bien que mal tout en fusillant son père. Hugo était aussi mortifié qu'il avait mal à la joue. La vision de l'enfant malheureux calma Romain. Il s'approcha, son fils eut un geste de recul. C'était un bon père au fond, il savait que de ne pas avoir pu amener un autre enfant dans la famille avait sans doute fait d'Hugo ce gosse un peu rebelle, un peu renfermé. Heureusement il y avait Vincent, son ami, bon élève et toujours d'accord pour aller jouer au foot, ou venir à la maison écouter les morceaux de death metal ou de rap qui vrillaient les tympanes de tout le quartier. Et puis ça allait venir, Fabienne pouvait de nouveau être enceinte. Hugo ne serait plus

seul, même si l'écart d'âge ne faciliterait pas le contact.

— Bon, ça va Hugo, tu m'as poussé à bout, désolé pour la baffe. Mais il faut que tu me racontes cette histoire, c'est quoi ça, ces recherches sur le net, Andrieu, Innotech, Fidélis, Aramian, c'est quoi ce fatras, à quoi tu joues ?

Hugo s'assit, son père lui passa un bras au-dessus des épaules et il raconta son histoire.

— Mais tu as confondu, c'était un mec qui devait lui ressembler, c'est tout.

Hugo parlait doucement, il lui expliqua comment Andrieu était monté dans une Lexus, la même qu'on voyait en photo quand sa femme était venue à l'enterrement, et puis Aramian, penché sur la tombe. Il était certain qu'il y avait un truc pas clair.

— Tu vas me jurer de laisser tomber cette histoire, tu as mieux à faire. Ce soir je ne dirai rien à ta mère, ce n'est pas le moment de la bousculer, elle commence un nouveau traitement. Cette fois ça devrait marcher, tu vas avoir un petit frère, ou une petite sœur, je t'en prie, oublie ça et travaille tes maths.

— Je vais avoir un frère ?

Visiblement cette annonce enchantait Hugo. Il était prêt à lâcher sa fortune pour ce cadeau du ciel. Romain fut touché par cette réaction, enjouée, presque euphorique. Il embrassa son fils sur les marques rouges qui commençaient à s'estomper sur sa joue. Hugo jura qu'il ne s'occuperait plus de cette affaire et qu'il allait faire des efforts au lycée. Romain changea tous ses mots de passe.

La mouche essaya de s'échapper, elle avait déjà perdu une aile, mais les grosses mains qui tenaient la pince étaient d'une adresse et d'une précision exceptionnelles. Les yeux toujours vifs de Soustelle ne quittaient pas l'insecte, ils repéraient les attaches. Avec une minutie professionnelle, le chirurgien s'acharnait, un léger sourire témoignait du plaisir qu'il éprouvait en se livrant à ce petit jeu sadique. Calé dans le siège de la 306 de location il surveillait l'entrée de l'immeuble. Elle savait, donc. Paul lui avait pourtant juré qu'il avait rompu. Paul avait menti. La petite était ravissante, plus que ça, même, divine. Elle apprenait les arts graphiques à l'école Penninghen. Fille d'un couple d'enseignants de Montpellier, elle était « montée » à Paris avec la volonté de devenir créatrice de mode. Elle ne manquait pas de talent. Soustelle savait tout d'elle, enfin tout ce que Paul lui avait raconté. Un coup de foudre d'une telle violence que plus rien n'avait compté pour lui pendant des mois. Il avait fallu que s'annonce la tempête sur Innotech pour que Paul conçoive le plan. Mais il fallait d'abord se séparer de cette maîtresse qui n'avait rien à faire dans cette mécanique de précision. Soustelle savait accéder à la boîte mail de Paul depuis toujours, il lui en avait confié le mot de passe. Depuis l'accident et le faux témoignage ils avaient un pacte que les deux hommes avaient toujours respecté. Tout se dire, tout partager. Il avait aidé le jeune homme, l'avait accompagné au début de sa carrière. Paul n'était pas le meilleur avocat de la place, mais en jouant de son nom et de ses relations, Soustelle lui avait permis de pénétrer le monde feutré des grands cabinets d'affaires. Il était devenu partenaire de Dessirien-Rabatel-Lambert, ce qu'on pouvait faire de mieux sur la place de Paris. Grâce au mail de Sylvia, Soustelle avait compris que Paul n'avait pas l'intention d'appliquer le plan à la lettre. Il avait fouillé et refouillé les mails, les dossiers, mais il n'avait rien trouvé qui éclaire ses intentions. Qu'avait-il inventé ? Il voulait bien sûr échapper à Marie. Le couple était déjà au bord du divorce quand Paul avait rencontré l'étudiante. La mouche rendit l'âme, privée de ses ailes, rejetée sur le trottoir et écrasée par le pied d'un passant. Soustelle ne se supportait plus depuis longtemps. Il s'était mis en mode survie de luxe, sa raison d'être était de veiller sur Paul. Son sac de culpabilité était hermétiquement fermé et ne s'ouvrait que pendant son sommeil.

Alors les cris du gamin écrasé le réveillaient, il reprenait un somnifère ou un calmant et se laissait à nouveau sombrer dans le trou où se vautraient les monstres de la honte. On le croyait cynique, quelle erreur. Lui seul savait quelle lâcheté le tenait vivant. La peur de tout avouer, la peur de mettre fin à cette vie ignoble, la peur de voir son statut de mandarin des Hôpitaux de Paris bousillé par un malheureux accident de la circulation. Ils étaient tous allés trop loin. Sans mémoire, Paul devenait un boulet. Soustelle l'aimait comme un ami, un frère et un fils. Mais le Paul sorti du caveau familial n'était plus le même. Alors le vieux professeur avait potassé discrètement, cherchant tout ce qui avait été publié sur les effets secondaires de la tétrodoxtine. Il n'avait pas anticipé cette conséquence, elle n'était décrite dans aucun des bouquins ou des articles qu'il avait lus. La silhouette apparut, un grand carton sous le bras, tenant un cartable. Il la trouva belle, sublime. Il ne l'avait vue que deux fois, avec Paul, dont un déjeuner qu'il avait accepté à contrecœur au début de leur histoire. Soustelle était légitimiste. Il avait été témoin du mariage avec Marie, qu'il aimait beaucoup. Le déjeuner lui avait été insupportable. Paul minaudait comme s'il avait quatorze ans. Ils se faisaient goûter leurs plats en tenant un petit morceau entre les dents et en s'embrassant au passage, enfantillage ridicule. Paul, prudemment, avait choisi un restaurant en dehors de leurs habitudes pour ne croiser aucune de leurs relations. Mais Soustelle avait dû admettre que Sylvia était très attirante. Sa démarche, légère et chaloupée l'amena jusqu'à la porte de l'immeuble. Elle habitait Boulogne. Le bâtiment comptait trois étages, et sept locataires. Soustelle mit des lunettes noires, un large chapeau de golf et sortit de la voiture. Il avait choisi ce véhicule pour sa banalité. Dans cette petite rue où résidait une population de cadres moyens, la Peugeot passait inaperçue. Il avait emporté sa mallette pour les urgences. Il ne s'en était pas servi depuis des années. Parvenu devant l'immeuble, il regarda la liste des noms figurant sur la rangée de sonnettes. Il appuya son gros index sur Frémiet. Quelques secondes plus tard il entendit la voix de Sylvia.

— Oui ?

— Pardonnez-moi de débarquer à l'improviste, c'est Nicolas Soustelle, je voulais vous parler de Paul.

— Quoi ? Nicolas ? Ah bon, oui, oui, je suis sous la douche, je vous ouvre dans deux minutes, montez, c'est au deuxième.

La porte d'entrée s'ouvrit, Soustelle entra sous la porte cochère et parvint en quelques secondes devant l'appartement de Sylvia. Il imagina Paul, pénétrant des dizaines de fois dans ce petit immeuble un peu vétuste à la rencontre de son grand amour tout neuf. Il attendit

quelques instants avant de sonner. Il n'avait croisé personne dans l'escalier, il se sentait un peu ridicule avec ses lunettes et son chapeau. Il entendit le bruit d'un verrou que l'on ouvre puis le visage de Sylvia apparut dans l'entrebâillement. Il pénétra dans le nid de l'étudiante, un peu caricatural avec son mobilier asiatisant, ses posters au mur et les références à l'avant-garde disséminées un peu partout : revues et livres, photos de créateurs, vidéos alternatives. La jeune fille affichait quelques prétentions intellectuelles dans son domaine de prédilection. Un groupe inaudible aux oreilles de Soustelle déversait un sirop syncopé depuis des enceintes oblongues aux formes de fusée interplanétaire. Sylvia était vêtue d'un peignoir gris pâle, elle avait à peine essuyé ses longs cheveux bruns qui retombaient en tresses naturelles de chaque côté de ses ravissantes épaules. Soustelle mesura la situation en un éclair, décida de la manœuvre, avec sang-froid, comme on prépare n'importe quelle opération.

— Je sais que vous attendiez Paul, mais il y a eu un petit problème, dit Soustelle, de sa voix snob, toujours douce, qui enveloppait son interlocuteur dans un cocon de confiance. Il y mêlait aussi une pointe de distance, comme une manifestation d'humour naturel.

— Quel problème, il est vraiment mort ?

Le désarroi de Sylvia suintait au-delà des mots, du timbre. Tout en elle exprimait la peur.

— Non, non, je vous rassure, reprit Soustelle, mais il s'est produit une conséquence imprévue, il a perdu la mémoire, le temps de son inconscience a sans doute détruit une partie de son cerveau, le manque d'irrigation de l'encéphale, même pendant une courte période peut avoir des effets catastrophiques. Je n'ai trouvé aucune référence à un cas analogue, mais il faut accepter les faits : Paul ne se souvient de rien, il ne sait pas qui il est et encore moins qui nous sommes.

Sylvia le regardait, incrédule. Il vit les yeux de la gamine s'embrumer. Elle essayait de parler, mais seule la bouche parvint à s'ouvrir un peu sans qu'aucun son n'en sorte. Soustelle reprit.

— Paul ne m'avait pas tout dit, qu'avait-il prévu au juste avec vous ?

Mlle Frémiet était intelligente mais pas très méfiante. Elle lui raconta toute l'histoire. Paul avait décidé de changer de vie, Innotech devait lui servir de paravent pour une escroquerie à l'assurance. Il avait fait signer à Marie des papiers de cession, en blanc. Elle hériterait de tout, lui conservant juste de quoi repartir de zéro. Il avait décidé de changer d'identité, de recommencer sa vie, ailleurs. Il lui avait expliqué la manipulation, mais elle n'y connaissait rien, et elle

s'était empressée de l'oublier.

— Oui, c'est bien ce que j'avais compris, mentit Soustelle. À qui en avait-il parlé à part vous ?

— Mais à personne, vous pensez bien que tout ça, c'était pas facile-facile à mettre au point, alors on n'en avait pas dit un mot à qui que ce soit, il m'avait juré que même vous, vous ne saviez rien.

Sylvia se confiait, sans réserve.

— Si, si, il me l'a dit juste avant l'injection, au cas où il arriverait quelque chose, pour que je puisse vous prévenir, voyez, il a bien fait.

Après quelques instants de silence, Soustelle reprit l'offensive.

— Vous n'en avez vraiment parlé à personne ?

— Mais non, je vous le jure, déjà que j'avais pas le droit de raconter que nous avions une histoire, vous pensez bien qu'une chose pareille, il était pas question d'en dire un mot.

Soustelle se leva doucement, il tenait dans sa main une petite ampoule, il en avait déjà brisé une extrémité, il s'approcha de Sylvia, comme pour lui prendre les mains, cassa l'autre extrémité. Le liquide se déversa dans le morceau de coton qu'il avait dissimulé au creux de sa paume. Il s'approcha de Sylvia en souriant, la saisit avec une agilité surprenante chez ce gros homme, l'immobilisa en lui mettant la main sur la bouche, elle cherchait de l'air et respira d'un coup le coton qu'il tenait sous son nez, elle se débattit encore une vingtaine de secondes avant de se laisser aller. Il fallait un peu de temps pour faire disparaître toute trace de l'anesthésiant dans le sang et les poumons de Sylvia. Il assit la jeune fille sur un fauteuil, sortit les rouleaux de ruban adhésifs de la mallette et entreprit de la ligoter. Il n'avait que quelques minutes avant qu'elle ne reprenne conscience. Il sortit les somnifères de sa mallette, un produit que l'on pouvait obtenir en pharmacie, avec une ordonnance. Sylvia déglutissait les comprimés un à un. Cela ne posait aucun problème à Soustelle, il les introduisait avec des gestes précis, sans affolement. Il tressauta lorsque le téléphone sonna, puis le silence revint. Il continuait à faire glisser les petits bouts de mort dans la gorge de la jeune femme. Il avait dépassé la dose létale. Il bâillonna sa victime et attendit qu'elle revînt à la conscience. Elle ouvrit les yeux, terrorisée, il lui sourit gentiment alors qu'elle essayait de crier, en vain.

— Il ne va rien t'arriver, lui dit-il.

Sa culpabilité lui faisait redouter d'affronter le regard de la pauvre fille qui allait mourir à cause d'une histoire un peu trop compliquée pour elle.

— Je veux juste que tu m'écoutes et que tu te rendes compte dans quel pétrin tu t'es mise, après tu feras ce que tu voudras. Mais commençons par le début.

Il lui parla, longtemps, elle ne sentait pas la mort l'envahir. Elle l'écoutait, peu à peu nimbée dans un coton qui ne faisait pas mal. Elle ne ressentait plus grand-chose, juste cette nausée qui lui donnait une furieuse envie de vomir. Elle l'écouta, elle se souvenait de son père qui lui racontait des histoires, quand elle était petite. Elle entendait la douce voix de Soustelle qui se mêlait aux vieilles images de sa chambre, à Montpellier. Elle s'endormit.

Soustelle resta encore une heure devant le corps de Sylvia. Elle respirait de façon de plus en plus saccadée, quelques spasmes lui parcouraient le visage. Puis ce fut le calme, le néant. Il la détacha, la porta sur le lit, disposa un verre, une bouteille d'eau et les boîtes vides sur la table de nuit. Il fouilla l'appartement, trouva de multiples témoignages de son histoire d'amour avec Paul. Il prit soin de les laisser en évidence. La révélation de cette idylle allait déplaire à Marie, mais le suicide devait avoir une cause réelle et sérieuse. Il disposa sur le lit la dernière lettre de son amant, il n'y faisait aucune allusion à la machination. Pour un enquêteur il n'y aurait pas de doute sur l'intensité de la relation passionnelle. Tout y était, depuis la naïveté des mots décrivant la pureté des sentiments jusqu'à la crudité extrême des détails de leurs ébats. Soustelle rangea soigneusement sa mallette, vérifia qu'il ne restait nulle trace de l'ampoule ni du coton. Même en cas improbable d'autopsie, l'anesthésiant serait indécélable. Il avait pris soin de ne rien toucher directement. Il n'avait pas laissé la moindre empreinte. Il avait pensé à sonner en recouvrant son doigt d'un mouchoir. Il eut un ultime regard pour le corps splendide, dont en professionnel, il savait qu'il était déjà entré en décomposition et que quelques jours suffiraient à en ôter la moindre humanité, haussa les épaules et sortit. Il ne croisa personne jusqu'à sa voiture. Un problème de moins, pensa-t-il. Il devait réapparaître à l'hôpital, il avait prétexté la rédaction d'un article pour raréfier sa présence dans son service. Et puis il faudrait retourner à Frettière au plus vite. Avant que Paul ne devienne trop incontrôlable.

Soulier fit irruption dans le bureau de Gorune alors qu'il regardait une vidéo détaillant le swing de Tiger Woods.

— Dis-moi Goram, avant que tu t'inscrives sur le circuit pro, tu pourrais me dire si t'as avancé sur l'affaire Innotech ?

Gorune le regarda en souriant.

— Vous voyez, je pense que la différence se fait dans la tenue des poignets, à la descente il traverse avec des poignets tenus légèrement vers l'avant, comme pour anticiper l'impact. Mais je suis meilleur que lui avec les femmes, encore que...

— Ok, fais le clown, t'as avancé oui ou non ? Il va falloir qu'on déclenche le paiement.

— Comment ? Ce n'est pas encore réglé ? Mais comment Mlle Carvalho va-t-elle payer son jardinier ? Sérieusement j'ai rien. Juste l'intuition que c'est une drôle de baraque et que le toubib, vous savez, le dénommé Soustelle a déjà l'intention d'occuper les lieux. Il faut avouer que la veuve est riche et séduisante.

— Tu sais pas la dernière ? Andrieu avait une maîtresse, une étudiante, vingt-trois ans, une bombe. Elle a dû être inconsolable, elle s'est suicidée en absorbant une dose mortelle de somnifère.

— Sa femme était au courant ?

Gorune s'était redressé d'un coup, ça ne collait pas avec la visite au château. Elle lui avait joué la grande scène d'Andromaque. Si elle se savait trompée, à quoi bon en faire autant ?

— Difficile à dire, il semblerait qu'il ait réussi à tenir sa liaison secrète, mais il y a longtemps que je ne cherche plus à comprendre les relations de couple, surtout chez les grands bourgeois, c'est ton boulot ça !

Soulier le regarda, fit un mouvement de la main lui signifiant qu'il devait se bouger et sortit sans un mot. Gorune ne pouvait pas s'expliquer pourquoi il avait un doute sur la réalité de cette histoire. Pas vraiment un doute, en fait, plutôt un malaise. Une sorte de décalage entre les faits et leur apparence. Il cherchait sans succès à

identifier un élément objectif, rationnel, pour nourrir cet inconfort. Il n'avait rien d'autre qu'une impression, comme une pièce de puzzle qu'on croit la bonne et qui a du mal à trouver sa place jusqu'à ce qu'on en trouve une autre, la vraie, qui entre sans effort. Elle ressemble comme une sœur jumelle à celle qu'on essayait d'introduire, en se disant qu'elle avait peut-être été mal découpée. Était-il devant un puzzle et les pièces étaient-elles à leur place ? Il n'avait pas avancé d'un millimètre. Et il se pourrait bien qu'il n'y ait rien à chercher, que tout soit conforme à la vérité officielle. La crise cardiaque confirmée par le médecin de Salbris excluait le crime perpétré par Marie pour toucher l'assurance. De plus cela ne changerait pas fondamentalement sa vie. Gorune détestait perdre son temps. Son train de vie, dont sa cotisation au prestigieux golf de Saint-Cloud, dépendait de sa capacité à élucider de vrais mystères, pas cet imbroglio familial sans véritable intérêt. Excepté la somme en jeu, et donc sa commission, l'affaire Innotech l'ennuyait. Ces soi-disant membres de l'élite sociale puaient la soumission aux conventions affligeantes de leur milieu. Pas de panache, juste l'observance rigoureuse d'une tradition usée jusqu'à la trame. Il avait du mal à imaginer cette famille corsetée dans ses certitudes concevant un plan machiavélique pour piquer cinquante millions à Fidélis. Il relisait le dossier, à la recherche d'une contradiction, d'un élément pouvant le mettre sur une voie, un petit rien révélateur. Son téléphone sonna, il le trouva au fond de sa poche.

— C'est moi !

Il n'avait pas vu Nadia depuis deux jours, il l'avait beaucoup négligée ces dernières semaines, mais l'affaire Innotech l'avait rendu totalement absent.

— Mon amour.

— Ton amour ? Mais quel amour mon petit Gorune ? Je te rappelle ton leitmotiv préféré : pas d'amour, que des preuves d'amour. Elles sont où tes preuves ? Pour un enquêteur la moisson est faible. Tu ne rentres pas, tu ne me préviens pas, tu vas à Salbris, je l'appends par ta secrétaire, désagréable au demeurant, et *by the way* c'était mon anniversaire hier. À ce stade il vaut mieux se dire que l'enquête n'aboutira jamais et que nous sommes face au crime parfait. Une belle histoire assassinée par l'égoïsme de M. Aramian. Plus de Nadia, plus de Gorune, juste Goram, la vedette de Fidélis qui fait le malin pendant que sa fiancée fête ses trente-deux ans au milieu de ses vrais amis, parmi lesquels elle finira bien par trouver un nouveau Jules.

Gorune détestait la culpabilité, il contre-attaqua immédiatement.

— Wouah ! Tout ça sans respirer ! Tu t'entraînes pour un record en

apnée ou tu postules au concours d'entrée de la Comédie-Française ? Bon, mille pardons mon amour, mille millions de pardons, mon cadeau est dans la voiture, je t'invite pour un dîner super-romantique et je m'aplatis à tes pieds, comme un cafard prêt à ce que tu lui explodes la tronche.

Il avait menti pour le cadeau, mais il lui restait quelques heures pour faire preuve d'imagination, de goût et de générosité.

— Où, et à quelle heure ? lui répondit-elle sur un ton sec mais déjà un peu plus conciliant.

Il avait l'habitude des sorties de Nadia. Elle avait le sang bouillant, en permanence, et le couple avait instauré ses échanges sur un mode explosif constant.

— Neuf heures au Costes, ça te va ?

— T'as rien de plus cosy que le Costes ? Le temps que tu dises un mot à la moitié de la salle, mon gâteau aura tourné.

— Je réserve chez Mme Picot, on sera au calme.

— Va pour Le Voltaire, neuf heures, si tu arrives en retard je te fais bouffer la carapace du tourteau.

Gorune se replongea dans les fiches du dossier Innotech. Il se dit qu'il aimait Nadia, et que ce cauchemar d'agressivité ordinaire et quotidienne le rendait infiniment heureux. Aucun de ses amis n'aurait contredit cette évidence : le couple qu'il formait avec cette grenade dégoupillée faisait l'admiration générale et beaucoup d'envieux. Il avait du mal à se concentrer sur les millions d'Innotech. Il referma le dossier et décida de passer chez Sylvia Frémiet. Soulier lui avait juste laissé une feuille avec le nom et l'adresse de la malheureuse. Même folle de lui, il fallait qu'elle fût sacrément romantique ou perturbée pour se suicider, à vingt-trois ans. Il y avait une photo épinglée à la feuille. Une grande fille, mince, la peau mate, méditerranéenne, des jambes de top model, un visage original, un peu anguleux, avec beaucoup d'allure. Il descendit au parking et choisit le cabriolet Mustang qu'il avait acquis pour faire plaisir à Nadia. Elle adorait rouler les cheveux aux vents, « Retour aux sixties », disait-elle. Elle recouvrait ses cheveux d'un grand foulard de soie, comme on le voyait faire aux actrices italiennes dans les films néo-réalistes. Elle mettait des lunettes noires et se prenait pour Anna Magnani ou Monica Vitti. Pour l'instant il roulait vers Boulogne, son esprit vagabondait mais chaque détail le ramenait à cette affaire, à ce caillou dans la chaussure, ce truc qui lui soufflait que tout n'était pas aussi limpide et lisse que le bassin du château des Andrieu. Il souffrait encore de son association avec Oleg, cet escroc de Kiev, lui avait raflé son fric et sa

réputation. Il se souvint du jour où Oleg lui avait parlé de son projet de placement simultané sur plusieurs places avec les fonds du même portefeuille, une sorte de mutualisation pour multiplier les gains, jusqu'au jour où la banque s'en était aperçue. Il faut dire qu'au fil des mois, il avait eu assez confiance dans ce nouvel associé pour lui laisser l'accès à ses données confidentielles. Envolé Oleg, envolés les millions, et il n'avait dû qu'à la peur du scandale le silence de ses employeurs. Son portrait avait circulé de Londres à Hong Kong en passant par New York et Francfort. Wanted, persona non grata, le paria de la finance. Le souvenir de cet épisode lui revint : il avait ressenti le même malaise, quand Oleg lui avait proposé un énorme coup, deux jours avant sa disparition. Trop jeune, trop confiant, Gorune lui avait confié le nouveau mot de passe pour les transactions sur les monnaies. Ils étaient quinze à l'utiliser. Seize avec Oleg le pirate. L'Ukrainien avait prétexté une urgence, tout semblait si réel. Et pourtant une petite lumière avait clignoté dans le cerveau de Gorune, un signal d'alarme, sans raison particulière. Aujourd'hui un flash identique le taraudait. Tout était en ordre dans l'affaire Innotech, sauf qu'il n'arrivait pas à y croire tout à fait. Il se méfiait des intuitions à peu près autant que des excès de confiance. Il s'en voulait de son incapacité à identifier la moindre raison pouvant nourrir ses doutes. Au fond c'était peut-être la perspective de ramasser deux millions et demi qui le poussait à vouloir croire à une escroquerie. Chasseur de primes, beau métier, pensa-t-il. Il se souvint de la série *Au nom de la loi*, le premier grand rôle de Steve McQueen. Sa mère ne ratait pas un épisode au beau temps de l'ORTF. C'était avant sa naissance. Son père avait fini par être jaloux du cow-boy avec son fusil à canon scié. C'était devenu une blague familiale. Il se vit entrer chez Marie Andrieu, à cheval, un cigarillo au coin des lèvres, la Winchester Mare's Leg accrochée à la selle.

— Dis-moi poupée, il y a un truc qui colle pas dans ton affaire. Pourquoi tu l'as enterré comme un voleur Paul le gringo, parce qu'il s'envoyait en l'air avec la petite Frémiet ?

Seulement Gorune Aramian n'était pas Josh Randall. Il revint à son casse-tête. Le soleil se reflétait sur la tôle du capot, le vieux V8 ronronnait avec parfois une légère toux due à l'âge. Il aurait volontiers obliqué vers Saint-Cloud, le golf, une fin d'après-midi de rêve sous les arbres, marcher sur les fairways entretenus comme la barbe d'un lord. Il parvint devant l'immeuble de Sylvia. Il monta jusqu'à l'appartement. La porte était ouverte, deux garçons et une fille s'activaient. Visiblement ils s'appropriaient à déménager le nid de la maîtresse de Paul Andrieu. Il frappa doucement, il se demanda comment se présenter. Il n'avait rien à faire là. Il ne savait pas qui étaient ces

déménageurs. La situation lui parut incongrue mais il se dit qu'il n'avait rien à perdre à essayer d'en savoir un peu plus sur cette fille.

— Pardon, Mlle Frémiet n'est pas là ?

— Non, fut l'unique réponse du grand gaillard qui faisait office de déménageur en chef.

— Et vous savez à quelle heure elle revient ?

— Elle reviendra pas.

Bon, la conversation n'était pas un modèle d'urbanité, mais il avait décidé de jouer les ignorants de la mort de Sylvia.

— Ah bon ? Je suis photographe et j'ai ses épreuves au studio, elle a fait de très beaux clichés, une série sur les pièces d'eau de Paris, c'est plutôt intéressant, je voulais lui en parler.

Il avait inventé ça à la va-vite, pour engager la conversation. Ce fut au tour de la fille de prendre la parole.

— Sylvia s'est suicidée, nous sommes des amis, on vide l'appart, alors vous comprenez, pour vos photos, c'est un peu tard...

Il fallait tirer tout de suite sur le fil, pour en savoir un peu plus. Il prétendit avoir eu une conversation avec elle quelques jours auparavant, elle était en pleine forme, il n'aurait jamais imaginé qu'elle puisse se suicider. Les trois déménageurs le regardaient. Le plus jeune n'avait encore rien dit, il semblait avoir les yeux rougis, enflés d'avoir beaucoup pleuré. Il s'assit, sortit un paquet de cigarettes et se mit à parler en tirant sur sa Marlboro. Il ne comprenait pas, lui non plus, elle était si heureuse. Elle avait eu une sale histoire avec un mec marié, elle ne pouvait pas en parler. Il débitait ça d'une voix lasse, presque extenué de s'être trop posé de questions. Sylvia, c'était la joie de vivre. Elle les avait prévenus, elle voulait faire un voyage. Bref, rien qui puisse laisser penser à ce drame. S'ils avaient su, ils l'auraient soutenue, aidée. Et puis ce mec, elle en était amoureuse, sans plus, elle disait qu'il était barge et qu'il la menait en bateau mais qu'elle s'en moquait. Elle le trouvait marrant, juste pour se donner des émotions fortes, mais sa vraie passion c'était la mode, elle passait sa vie chez les grands couturiers. Elle avait même décroché un entretien chez Dior pour rencontrer un des patrons du studio. Ça c'était sa vraie vie. C'était absurde de se flinguer alors que hier encore elle ne parlait que de son rendez-vous avenue Montaigne. La petite ampoule grésilla au fond de la tête de Gorune. Tout était toujours plausible, mais chaque détail de l'histoire semblait comporter sa part de doute, son envers obscur. Il interrogea la fille. Elle se prénomma Sophie, elle avait dépassé la quarantaine, elle dénotait au milieu de ces garçons

tous juste parvenus à l'âge adulte. Elle n'était pas jolie, au sens strictement plastique, pas très grande, avec peut-être quelques kilos de trop, mais il émanait d'elle une douceur et un charme particuliers, presque envoûtants. Elle avait les cheveux auburn, les yeux gris, et une sorte d'infinie douceur dans la voix. Et comme un paradoxe, tout en elle témoignait d'une grande détermination et de la certitude du bien-fondé de sa présence sur terre. Elle assumait parfaitement un statut de grande sœur. Il essaya discrètement de savoir ce qu'elle connaissait des relations de Sylvia avec Paul Andrieu. Peine perdue. Si elle savait quelque chose, elle se tairait, protection bien compréhensible de l'intimité de son amie, même et peut-être surtout post mortem. Elle eut juste un regard vers la chambre et ponctua d'un haussement d'épaules un « je ne peux pas y croire », qui en disait très long sur le caractère inattendu du suicide de Sylvia. Gorune les laissa à leur triste inventaire. Il aurait volontiers fouillé un peu, mais il n'avait aucune légitimité pour le demander. Il sortit. Son téléphone sonna à l'instant où il introduisait la clef dans la portière de la Mustang. C'était Nadia.

— Je te jure que c'est vrai, je dois partir à Bruxelles, le patron veut que je sois là pour le dîner de clôture, un truc de mondanité, mais il lui faut un commando de charme, tu vois quelqu'un à part moi ?

— Ça va, ça va, pas besoin d'excuse, j'ai suffisamment été absent ces derniers jours, je ne peux que décommander Mme Picot et attendre ton retour, on fait ça demain ?

Gorune avait pris son ton le plus affligé.

— Dis-moi, c'est quoi mon cadeau ?

Elle se le demandait depuis leur précédente conversation.

— Tu le sauras demain, répondit-il en souriant, assez heureux de disposer de vingt-quatre heures supplémentaires pour dénicher un trésor.

— Allez, un beau geste pour me faciliter le voyage, dis-moi ce que c'est...

— Pas question, la surprise doit rester intacte et puis ça me laisse le temps de changer d'avis.

Il nimbait son non-cadeau d'un nuage de mystère, par jeu.

Ils se séparèrent sur la perspective de leur dîner en amoureux. Le mur de questions se dressa de nouveau devant lui. Il détestait chercher sans savoir même s'il existait la moindre raison de le faire. Il se préparait à démarrer quand on frappa contre la vitre. C'était le grand gaillard, le déménageur en chef. Gorune fut surpris, et ouvrit la

portière, le gaillard s'excusa, il ne voulait pas parler devant les autres. Il expliqua qu'il avait toujours été amoureux de Sylvia. Mais Sophie l'ignorait, il ne voulait pas en parler devant elle. Il demanda s'il pouvait récupérer les photos, en souvenir d'elle. Gorune s'en voulut d'avoir inventé cette fable. Il tenait un intime de Sylvia, peut-être connaissait-il sa liaison avec Andrieu ? Il l'invita à monter dans la Mustang. Ce qu'il accepta. Il s'appelait Serge, et il avait eu une histoire d'amour avec cette perle rare, cette apparition, cette merveille. Elle l'avait quitté pour ce mec marié, un snobinard bourré de tunes qui lui faisait croire des contes à dormir debout. Il lui avait juré qu'il voulait quitter ce monde avec elle, partir s'installer en Australie et refaire une existence toute neuve. Serge avait beau lui répéter que tout ça c'était des conneries, elle y avait cru, dur comme fer. Gorune se hasarda à lui demander ce qu'il savait de cet amant. Il se contenta de hausser les épaules, puis il expliqua que Sylvia n'avait jamais accepté de dire quoi que ce soit sur lui. Mais soudain, il y a une dizaine de jours, elle avait dit au revoir à ses copains, l'avait invité à dîner pour lui annoncer qu'elle allait disparaître pour aller au bout du monde avec l'homme de sa vie. Ce soir-là elle lui avait confié la plupart de ses croquis, de ses dessins, ses photos, ses vidéos, toute sa création. Bien que très jeune, Sylvia avait déjà accumulé une production impressionnante. Et puis, avant-hier, elle l'avait appelé pour lui demander un truc bizarre, elle voulait aller au cimetière de Gif-sur-Yvette pour ouvrir un cercueil. Un truc de maboul. Il avait cru tout d'abord à une expérience artistique dont elle avait le secret, puis elle avait éclaté en sanglots. Et lui Serge, il avait tout organisé, il ne savait pas quoi, ni qui, ni pourquoi, mais il ne lui aurait jamais rien refusé. Mais elle n'avait pas eu le temps d'exécuter le projet. Et maintenant c'est elle qui terminait au cimetière. Il voulait récupérer les photos, un point c'est tout, juste en mémoire de cette fille qui était, c'est sûr, la femme de sa vie. Et cette puissante carcasse se mit à pleurer doucement, comme un petit garçon, avec des soubresauts dans la poitrine. Gorune hésita, il préféra l'affronter et lui dire la vérité, enfin presque toute. Il se contenta de lui avouer son appartenance à Fidélis, il précisa que son enquête avait été demandée par la compagnie pour déterminer les causes du suicide, pour la famille Frémiet qui était assurée par la compagnie. Bref, il réussit à expliquer pourquoi il n'y avait pas de photos sans mentionner Paul Andrieu. Il s'en excusa. Serge eut un rictus, Gorune se demanda un instant s'il allait lui casser la figure. Il descendit de la voiture, le regarda droit dans les yeux, il avait l'air aussi méchant que sa souffrance le lui permettait.

— Elle s'est pas suicidée, c'est impossible, y'a un truc pas clair avec ce mec, moi j'en suis sûr, elle était bien trop créative pour se flinguer

comme une midinette, j'y crois pas.

Il referma la porte et s'éloigna à grandes enjambées coléreuses et tristes. Gorune resta prostré derrière son volant. Son enquête n'avait pas avancé d'un pouce et pourtant le paysage s'éclairait d'une manière nouvelle, inattendue. Cela lui rappela les films expressionnistes allemands, de Fritz Lang ou Murnau, quand la lumière tourne autour des personnages et donne un relief changeant et une expression différente au même visage, en une fraction de seconde. Sylvia avait donc un doute sur la réalité de la mort d'Andrieu, ou bien voulait-elle lui faire un dernier adieu, le prendre en photo, le peindre ? L'expédition macabre, même pour une imagination aussi tonique que la sienne, pouvait être motivée par la simple envie de vérifier. Oui, mais pourquoi ce besoin de s'assurer que son amant était bien mort ? La presse s'en était suffisamment fait l'écho pour que l'infarctus d'Andrieu ne fût plus un secret pour personne. Il fut convaincu par l'initiative de Sylvia : il fallait ouvrir ce cercueil, il y avait peut-être un élément de réponse à l'intérieur. Il reconnut une fois encore que ces questions n'en étaient pas vraiment et que tout reposait sur des atmosphères, des intuitions, ce fichu malaise qui ne le quittait jamais. Il se dit qu'il n'avait pas un profil de pilleur de tombes. Il lui fallait un complice pour ce sale job. Il n'en voyait qu'un.

Nadia collectionnait les photos, au fil des années elle était devenue experte. Gorune était passé chez son copain Fallous, rue de Seine. Il avait trouvé un grand tirage, somptueux, de Vincent Dixon. Un dialogue de personnages baroques sur fond d'urbanité imprécise. Le cliché, encadré, était posé sur la table, entre eux. Il ne voyait plus que l'envers de l'encadrement. De l'autre côté Nadia émettait quelques petits sons qui manifestaient sa joie et son admiration pour l'œuvre. Même si son pote avait accepté de lui céder l'épreuve à moitié prix, une sombre affaire que Gorune avait résolue lui valait un prix d'ami à vie, cela avait laissé un joli petit cratère dans son compte en banque. Il était généreux, surtout avec elle. Il prenait soin de la surprendre. Jusqu'à ce jour il n'avait jamais osé investir ce terrain-là. C'était son domaine réservé, elle connaissait trop la photo pour qu'il prît le moindre risque. Fallous lui avait juré que ce choix était excellent. La photo était belle, même pour un ignorant comme lui. Mme Picot s'affairait, servant ses entrecôtes à la moelle à la table voisine en poussant des soupirs de galeriste devant l'œuvre que Nadia ne voulait pas quitter du regard. Les serveurs vinrent aider à poser le cadre derrière le bar, à l'abri. Il faisait un bon mètre cinquante de large sur un mètre de haut. Gorune découvrit les yeux de Nadia, embués, prêts à pleurer.

— Mon amour, c'est sublime, où t'as trouvé ça ?

Elle semblait bouleversée.

— Chez Fallous, il ne voulait pas me la laisser, prétextant que Dixon ne voulait pas s'en séparer vraiment, des trucs d'artiste un peu hystéro, mais bon, j'ai d'abord trouvé ça très beau, je n'y comprends rien, mais je me suis dit que c'était émouvant et que ça te plairait. J'avais un peu peur de ta réaction. Je suis vraiment content de ne pas m'être trompé.

Elle se pencha en lui tendant ses lèvres, ils s'embrassèrent et dans ce baiser passa tout l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. La tempête ne tarderait pas à se lever à nouveau, ils étaient ainsi faits. En attendant ils se regardaient avec la même intensité que le premier jour de leur histoire. Trois ans auparavant, il s'acharnait sur une compagnie maritime qui avait eu la mauvaise idée de voir une

cargaison de machines-outils de précision couler en plein océan Indien. Fidélis devait rembourser l'acheteur ainsi que la compagnie maritime. Les machines portaient toutes un numéro de série imprescriptible pour que le constructeur puisse les entretenir. Quand un numéro censé tremper par trois mille mètres de fond était réapparu, Gorune avait mis quinze jours à démêler une escroquerie assez grossière. L'avocate de l'acheteur, qui avait découvert le pot aux roses, était Nadia. Il avait gagné un gros paquet de fric et une très jolie histoire d'amour qui était devenue progressivement le sens de sa vie. Le mot même lui avait fait horreur et pourtant aujourd'hui, avec cette grande photo posée entre eux, il y avait pensé : le mariage. Il s'empiffrait de foie gras, elle le regardait en souriant, il disait des bêtises qui la faisaient rire aux éclats. Il lui prit les mains et plaça son menton entre les paumes de sa bien-aimée. Il attendit le gâteau, surmonté d'une bougie que Mme Picot avait dû emprunter à la paroisse, on aurait dit un cierge, pour attaquer le sujet qui le taraudait depuis la veille. Il lui raconta l'affaire, jusque dans les moindres détails. Elle aimait qu'il le fit. Son métier d'avocate l'amenait souvent sur ces territoires étranges où se croisent le doute et la raison, les conjectures et les preuves. Elle l'écoutait, les yeux mi-clos, la bouche gourmande dégustant la tarte aux poires. Il en arriva à Serge, au cimetière, aux questions sur cette tombe qui l'attirait comme elle avait attiré Sylvia. Il avait tout préparé dans la journée, il lui fallait juste une assistance.

— Si tu acceptais de m'accompagner, j'ai tout le matos pour aller rendre un hommage du soir à Paul Andrieu.

Il l'avait regardée sans ciller, l'air convaincu et sincère. Elle le prit pour un fou.

— Écoute-moi, tu m'aurais proposé une virée en bateau mouche pour mon anniversaire, j'aurais trouvé ça vraiment ringue, mais que tu puisses imaginer que je vais jouer les Fantômette avec un pied de biche à deux heures du mat pour chatouiller les arpions d'un mec dont je me contrefous, c'est que t'es vraiment bon à enfermer.

Nadia aimait dire non, d'abord.

Ils arrivèrent sur place à deux heures du matin. Gorune avait tout prévu, soudoyé le gardien pour qu'il laisse le portail ouvert. Il avait emprunté une sorte de dépanneuse, ces Toyota qui servent à la fourrière. Il s'était muni de crochets, de lampes, de tout un attirail qui faisait sourire Fantômette. Nadia était passée chez elle enfiler un jean et des baskets. Elle avait un peu bu chez Mme Picot et le champagne lui donnait envie de pouffer sans arrêt. La situation lui paraissait ridicule et leur jeu d'adolescents l'amusait. Au moment où la

dépanneuse s'immobilisa devant la tombe des Andrieu, elle alluma l'autoradio, à fond. Il se précipita pour l'éteindre.

— Ah, si on peut même plus rigoler, ils ont peut-être envie de faire la fête tes macchabs.

Gorune s'affairait, il éclaira la tombe, installa de grosses ventouses électriques, souleva sans effort la dalle de béton. Un phare orientable surmontait le toit du Toyota. La lumière envahit la tombe. Il n'eut aucune difficulté à repérer le cercueil le plus récent. Il déplia une échelle métallique, sortit une trousse à outils et entreprit la descente au fond du caveau. Le cercueil était conçu en deux parties, il commença à dévisser la partie la plus haute, il remarqua de petits éclats de bois à proximité des vis, comme si le cercueil avait été refermé à la va-vite. La dernière vis retirée, un verrin permettait de soulever le couvercle sans le moindre effort. Le visage avait commencé à se décomposer. Le teint verdâtre était d'autant plus affreux que le phare l'illuminait sans égard, avec une crudité clinique. Paul Andrieu gisait là, bien calé dans son cercueil, au fond du caveau de famille. C'était logique, après tout, et pourtant Gorune n'en revenait pas. Il ne put s'empêcher de penser à Marie. Rien ne s'opposait à ce qu'elle devienne très riche, très très riche. Il prit quelques photos, réflexe professionnel. Il revissa le cercueil, rangea les outils, s'apprêtait à remonter quand son regard fut attiré par un objet insolite, au pied de la stèle. Il s'approcha, crut d'abord qu'il s'agissait d'un gros insecte. Il le poussa du bout du pied, puis ramassa cette drôle de touffe de poils : une moustache postiche. Il se contenta de la ranger dans sa trousse. Au point où il en était, il aurait découvert un sous-marin de poche qu'il n'en aurait pas été plus étonné que ça. Il remonta à la surface, rangea l'échelle. Ils mirent dix bonnes minutes avant de faire entrer la dalle dans sa loge. Il repensa à ces pièces de puzzle qui n'entraient pas dans ses raisonnements. La dalle aussi avait décidé de lui jouer un vilain tour. Elle finit par retrouver sa place. Nadia était silencieuse. Sportive, elle se concentrait pour que cette aventure cesse au plus vite. Elle était fatiguée et ce dégagement aux enfers ne l'amusait plus. Ils reprirent la route, en silence. Nadia le rompit.

— Alors monsieur le comte, la visite en Transylvanie vous aurait-elle déçu, vous me semblez bien songeur prince Gorula.

Il se tourna vers elle avec un rictus de vampire, il ne trouvait pas ça drôle au fond. Il avait une furieuse envie de réveiller Soulier, de lui dire de payer ce qu'il devait à la veuve, et qu'elle coule des jours heureux avec son très antipathique toubib. Quant à lui, il voulait une enquête, une vraie. Le jour se levait quand ils arrivèrent place des Petits-Pères. Gorune louait un duplex qui donnait sur l'horloge. Un

petit coin de province à Paris, délicieux. Ils prirent une douche ensemble. Ils firent l'amour, longuement, sous le jet tiède. Il parvenait enfin à s'extraire de cette obsédante affaire. Elle tint à accrocher la photo. Elle avait déjà choisi l'emplacement. Elle savait, toujours. Elle avait raison, en général. Gorune n'avait jamais entendu le nom de Vincent Dixon avant sa visite chez Fallous. Pourtant la photo occupait l'espace, comme s'il avait été réservé pour elle. L'univers de l'artiste était tout à la fois humoristique et déjanté. Il l'avait choisie parce qu'elle lui rappelait les délires de Jérôme Bosch. Une rue partagée entre la banalité et le fantastique, le sourire et le drame. Il contempla Nadia, elle étudiait l'emplacement idéal pour placer son cadeau. Elle s'approchait du mur, prenait des mesures, reculait, avançait, virevoltait. Elle finit par se décider, et le cliché rayonna de tout son génie. Les grandes jambes de Nadia soutenaient son corps splendide. Elle semblait très mince même si elle se plaignait souvent de son poids, surveillant au gramme près la quantité de chaque plat avant de s'empiffrer de chocolat. Il aimait sa personnalité réservée, discrète. Et derrière ce calme et cette retenue il y avait la Nadia décidée, inflexible, capable de tenir la position sur n'importe quel sujet, dès lors qu'elle avait une certitude. Cela les conduisait à des affrontements fréquents, sanglants, et à des réconciliations aussi spectaculaires. Leurs amis ne comptaient plus les dîners où l'un des deux quittait la table entre deux plats, jurant que l'autre ne le reverrait pas de sitôt. Il eut envie d'elle à nouveau. Il s'approcha doucement pendant qu'elle appréciait le Dixon qui, en quelques minutes, était devenu le centre de gravité de la pièce, il l'enlaça, repoussa la masse de cheveux noirs qui retombait sur ses épaules et embrassa délicatement la nuque qu'il avait découverte. Elle se retourna, le regarda intensément et ils tanguèrent jusqu'au lit, déjà emportés par le désir. Ce fut intense, les sensations décuplées par l'épuisement, il l'abreuvait de phrases crues ponctuées de « je t'aime ». Il flottait dans le bonheur quand le haut-parleur de la salle d'attente de l'aéroport l'agaça en répétant une sonnerie qu'il connaissait. Nadia dormait sur son épaule en attendant l'avion. Il ouvrit les yeux, il réalisa qu'il s'était endormi à côté de son amour. Il rêvait qu'il l'emmenait sous les tropiques quand la sonnerie du téléphone mobile avait fini par le réveiller. Il se leva, trébucha, récupéra son portable posé sur la trousse à outils qu'il avait emportée au cimetière. Il aperçut les poils de la fausse moustache. Les souvenirs de son expédition à Gif dégringolèrent d'un coup dans son cerveau. Il reprit contact avec le réel. Nadia se retourna en grognant, il décrocha et attendit d'être à la cuisine pour parler. À son oui interrogatif répondit la voix de Soulier, pas très aimable.

— C'est à toi que je dois la plainte de la municipalité de Gif-sur-

Yvette ?

— Pardon ?

— Ça va, fais pas l'innocent, le véhicule que tu as loué pour aller profaner les tombes a été payé avec ta carte Fidélis, tu aurais pu cacher l'immatriculation.

— Mais, de quoi...

— Ah ! tu m'exaspères, t'as été repéré par un vieux qui habite juste au-dessus et qui n'a rien trouvé de mieux que de raconter ton expédition punitive. Et qu'est-ce que je raconte, moi, que j'ai un collaborateur somnambule qui a l'obsession des cimetières ?

— Écoutez, je n'ai rien endommagé, et en dehors du témoignage du papy, il n'y a pas un indice, pas une déprédation, rien.

— Sauf que les flics ont déjà prévenu la veuve, que j'ai eue au téléphone, en train de hurler comme une truie et qui me demande des dommages et intérêts en plus de ce que j'aurais déjà dû payer à Innotech. Tu pourrais au moins me dire ce que tu foutais à deux heures du matin dans le caveau des Andrieu.

— J'avais des doutes sur la présence du cadavre dans sa boîte.

— Rien que ça ? Et alors t'es rassuré, les termites ont de quoi bouffer ?

— Oui, et justement ça ne me rassure pas, ce dossier devrait être bouclé et je sens une embrouille, un truc pas normal, je n'arrive pas à définir quoi.

— J'ai du neuf pour toi, tu savais que Soustelle avait eu une sale affaire sur le dos, il y a près de vingt ans ?

— Non, il n'y a rien dans le dossier.

— Eh bien, figure-toi que le chirurgien a été accusé d'avoir renversé un gamin de quinze ans avec sa voiture et s'être enfui. Il a fallu le témoignage de Paul Andrieu pour le tirer d'affaire, témoignage corroboré par le maître d'hôtel qui jura que les deux compères avaient dîné rue Las Cases, chez Andrieu. Soustelle déclara le vol de sa voiture à deux heures dix-sept au commissariat du 7^e arrondissement. Mais un motard avait vu le chauffeur sans pouvoir l'identifier. Il l'aurait insulté à un feu rouge. Le motard prétendit qu'il y avait une femme à côté de lui. Le maître d'hôtel est mort d'un cancer il y a cinq ans, le motard n'est jamais réapparu et la dame n'a jamais donné signe de vie. Ça crée des liens ce genre d'histoire, non ?

— Dis-donc, pour déterrer les cadavres t'es meilleur que moi on

dirait, et on sait pourquoi ce toubib qui avait passé la quarantaine s'est pris d'affection pour ce gamin de vingt-cinq ?

La machine se remettait à tourner dans la tête de Gorune, avec ses rouages mal huilés, avec cet obsédant malaise qui l'envahissait dès qu'il essayait de trouver une explication rationnelle.

— Soustelle est resté sept heures en salle d'opération pour sauver la mère de Paul Andrieu. Un accident de voiture. Françoise, née de Frettière, c'était elle la cousine des deux vieux avares. Ils revenaient de Sologne, elle et son mari, Fabrice, ils roulaient vite sur l'autoroute, de nuit. Il a percuté le rail, fait plusieurs tonnes, il doublait un poids lourd dont le chauffeur a pu raconter le drame. Une Mercedes toute neuve, l'incident mécanique a été écarté, s'est-il endormi ? En tout cas lui est mort sur le coup. On transporta sa femme à l'hôpital par hélico. La Salpêtrière fut mobilisée de la cave au grenier. Soustelle a tout essayé, elle est morte pendant que Paul restait prostré dans le couloir. Il a fallu l'hospitaliser, il devenait dingue. C'est Soustelle qui s'en est occupé. Il est devenu son mentor, son ami et son confesseur.

Soulier avait bien bossé, pensa Gorune, dénichant de l'info qu'il aurait dû trouver lui-même. Il aurait dû se poser plus tôt la question du lien entre les deux hommes.

— Merci chef, vous avez fait mon travail, mais plus rien ne s'oppose à ce qu'on paye la prime.

— Depuis dix ans que tu bosses pour moi, tu devrais savoir que les assurances ont de la ressource quand il s'agit de traîner pour payer. Il va falloir peigner tout ça au plus fin, histoire de ne pas commettre la moindre faute de procédure, tu comprends ? En attendant ça te laisse quelques jours pour en savoir plus, s'il y a quelque chose à savoir. Moi j'ai déjà les avocats d'Innotech sur le paletot, alors grouille.

— Et pour le cimetière, on fait comment ? demanda Gorune, vaguement inquiet.

— Je m'en débrouillerai, mais toi à mon avis, t'es grillé à Frettière.

Ça ne l'arrangeait pas du tout d'avoir été repéré par la veuve et son toubib. Il ramassa ses fringues éparpillées et se mit sous une douche froide. Avec trois heures de sommeil son cortex faisait de la glue. Il devait reprendre l'initiative, et si la veuve avait hurlé, il n'y avait qu'à la calmer, c'est ce qu'il décida de faire. Il devait retourner à Frettière, même si l'accueil allait être un peu froid. Il jouerait les innocents. Il s'habilla. Nadia dormait encore. Il lui écrivit un petit mot. Il avait passé une soirée puis une nuit inoubliables. Il chercha à l'exprimer de manière forte, définitive. Il essaya plusieurs formules qui lui parurent toutes plus ampoulées les unes que les autres. Il opta pour un

classique : *Nadia, je dois partir, j'ai passé une soirée de rêve, je t'aime.*
Gorune. Il trouva ça banal, il fut tenté de parler mariage, se ravisa et descendit rejoindre sa voiture.

Franck Barnaud regardait le journal, l'air hébété. Il relut pour la troisième fois le récit de la mort de Paul Andrieu. Il se demanda si la crise cardiaque était la conséquence de leur dernière entrevue. Il avait convoqué le milliardaire à Drancy, dans le garage d'un de ses potes à qui il fournissait les cartes grises des voitures détruites dans sa casse et qui retrouvaient une nouvelle raison d'être en transformant les voitures volées en véhicules honorablement fichés à la préfecture. Andrieu était arrivé à l'heure. La conversation avait été violente. Franck lui avait montré la lettre signée par Valérie. Paul était devenu pâle, avait dû s'asseoir. Franck avait cru à une comédie mal jouée. Il avait sorti un Glock 22 pour terroriser sa proie. Paul lisait et relisait la lettre, le sol semblait mouvant sous ses chaussures de luxe. Il tenta de reprendre son souffle.

— Mais nous avons un accord avec Mlle Ternon, des documents ont été signés, des fonds ont été versés, elle ne va pas s'en tirer comme ça. Elle aussi va avoir affaire avec la justice.

— Ta gueule ducon ! Valérie, qu'elle aille en taule ou aux îles Aléoutiennes j'en ai rien à foutre. Quant à toi, beau brun, t'as de quoi me rincer suffisamment pour que ma vie devienne un rêve, c'est la redistribution des biens vers les nécessiteux, c'est très moral en fait, tu vas gagner une chance d'aller au paradis... Tu sais bien l'histoire du chameau et du chat qui se bousculent à l'entrée d'une aiguille.

Et Franck avait éclaté de rire.

Seulement le paradis, Andrieu y était allé plus vite que prévu. Franck réfléchissait. Certes le voyou n'était pas un génie mais il possédait un sens de l'improvisation indéniable. Il gambageait à la meilleure façon de tirer profit de la lettre. Valérie avait disparu. Il l'avait déposée chez elle après avoir obtenu sa signature et depuis, plus rien. Il était passé chez elle, la concierge lui avait raconté qu'elle était partie pour un mois ou deux, « enfin c'est ce qu'elle a dit ». Franck s'en moquait, la lettre lui suffisait. Il avait mis l'original à l'abri, au coffre. Il hésita, puis sa décision prise il chercha les coordonnées de Soustelle. Le toubib avait de l'amitié pour Andrieu, il faudrait désormais faire preuve de générosité.

Paul Andrieu avait aménagé un des murs de sa chambre en un vaste espace de documentation. Il reconstruisait son existence sur un immense pêle-mêle où s'entassaient les photos, les lettres, des feuilles sorties de son imprimante, des annotations, des flèches avec des dates. Une photo de lui, vêtu en cavalier, était barrée d'un trait de feutre rouge. Plus loin une série de mails, tous signés S., était surmontée d'un point d'interrogation. Une partie dédiée à Innotech regroupait des bordereaux de banque, des courriers de sociétés diverses, des business plans. Marie occupait le centre du fatras : une photo en portrait entourée d'autres clichés les montrant ensemble, sous toutes les latitudes. Paul se demanda si, d'une certaine façon, toutes les vies ne ressemblaient pas à cet imbroglio. Dès lors qu'une rupture sèche venait troubler le déroulement ordinaire du temps, chaque individu se trouvait confronté à cette même étrange rencontre avec lui-même. On aurait pu croire qu'une bombe à fragmentation était passée sur quarante-trois ans de la vie d'un homme, et cet homme c'était lui. Certains détails, certaines images résonnaient en lui. Il se concentrait pour trouver une logique à cet amas. Il considérait que le destin de ce personnage n'avait que très peu d'intérêt. Il n'aimait ni sa façon d'écrire, hautaine et méprisante, ni ses amis qui semblaient tous snobs et artificiels, ni sa femme guindée et sûre d'elle-même, ni ses activités d'homme d'affaires avide, rien. Voilà, il n'aimait rien chez ce bonhomme, et pourtant c'était lui, il n'y avait aucun doute. Il aurait pu souffrir de ne plus être lui-même, de devoir se chercher. En fait il se sentait libéré d'une peau dont il ne voulait plus. Il ne parvenait pas à entrer dans la psychologie de ce Paul Andrieu disséminé sur le mur. Seule sa relation avec la mystérieuse S. l'attirait. Ce qu'il lui avait écrit paraissait sincère et passionné. Leurs échanges témoignaient d'une complicité indiscutable. Leur amour transparaissait à travers leur correspondance visiblement secrète, un lien plutôt qu'une liaison, fort, adolescent, joyeux. Il avait répondu à son dernier envoi, en restant prudent. Il l'informait que tout allait bien sauf une légère panne de souvenirs et qu'il serait heureux si elle pouvait lui en dire plus sur eux. Il avait signé d'un K qui était sa signature pour toute leur correspondance. K comme Karl, pensa-t-il. Il utilisait une boîte mail anonyme derrière une adresse difficile à pister sans moyens

informatiques un peu sophistiqués. S'était donc la maîtresse de Paul, et cette part d'ombre lui apparaissait comme la seule lumière de son existence précédente. Il avait envie de connaître cette fille. Mais elle observait la même prudence, une boîte sans référence précise, aucune indication factuelle sur une adresse ou un élément tangible de son environnement. Il avait fouillé son ordinateur jusque dans les moindres octets, en vain. Seul un dossier avait été dissimulé parmi les photos de son enfance : une série de clichés et de vidéos réalisées avec un téléphone les montraient heureux, ébouriffés dans un bungalow au bord de la mer, sous un ciel bleu et un soleil au zénith. S lui plaisait. On distinguait quelques silhouettes de jeunes Noirs sur la plage. Il entendit sa propre voix sur le petit film, il lui demandait de se déplacer, de marcher. Elle riait, il s'approchait, la dernière image fixait son visage en gros plan, elle tirait la langue comme une enfant. Il regarda le film plusieurs fois, il n'avait aucun souvenir de tout ça sauf d'un élément précis, son rire. Il le passait et le repassait, et cette voix éclairait un petit quelque chose dans son cerveau, comme ces ampoules que l'on voit clignoter dans les films, parce que le groupe électrogène est fatigué ou qu'une panne de secteur se prépare. Il avait étudié tous les documents Innotech. Il fut surpris par sa capacité d'analyse de toutes les données économiques. Chaque pièce, bien qu'inconnue pour lui, ne posait aucune difficulté de compréhension. Il constata que Paul Andrieu avait pris de sérieux risques. Les investissements du fonds reposaient sur d'énormes espoirs de plus-values mais sans aucune sécurité. L'engagement le plus important concernait une start-up israélienne spécialisée dans la biomécanique, la robotique, les automates pour l'industrie. Tout lui semblait limpide, tant sur le sujet financier que sur celui plus complexe des technologies mises en œuvre. Il se surprit à reprendre les calculs de l'une des bases de données. Dans son travail de reconstitution il avait découvert ses diplômes en droit, le certificat d'aptitude à la profession d'avocat ainsi qu'une formation de management à l'Insead et un master d'ingénierie de l'innovation technologique à l'École polytechnique. Pas si mal pour un fils à papa. De multiples alertes rendaient les participations d'Innotech très dangereuses, il se demandait comment il avait pu s'engouffrer dans un tel piège. La seule explication était l'appât du gain, mais en passant tous les échanges au crible de son expertise, il se forgea la conviction que les sommes injectées dans ce projet pourraient bien être perdues. Il s'en moquait en fait, il considérait cela d'un œil extérieur, comme si les transferts, les contrats, les signatures, les calendriers de versements concernaient un autre. Et c'était la réalité. Paul Andrieu mort, Innotech relevait à présent de la seule responsabilité de sa propriétaire. Marie savait-elle que Paul avait bâti un château de sable ? En fouillant encore il tomba sur les cessions de

parts entre Paul et sa femme, elle était déjà propriétaire de plus de soixante pour cent de la société avant la « mort » de son mari. Il hésitait sur la conduite à tenir vis à vis d'elle. Il décida de garder le silence. Un détail le chiffonnait, pourquoi les cousins Frettière avaient-ils accepté de couvrir Innotech ? Avaient-ils préféré donner son indépendance à Paul plutôt que de l'avoir dans les pattes sur leur gros business ? C'était probablement l'explication. Ce qui signifiait que Paul avait dû trouver un levier pour les obliger à investir dans Innotech. Au pire, le fonds perdait l'argent des cousins mais conserverait les sommes versées par Fidélis. Était-ce le plan de Paul ? Avait-il la certitude d'avoir perdu le fric de la famille ? Dans ce cas, qu'avait-il décidé ? Il y avait un aspect du plan qui ne marchait pas, ses échanges avec S montraient un homme voulant changer son destin et vivre une nouvelle histoire d'amour, et simultanément il transférait sa fortune à Marie. Il imaginait mal l'homme qu'il découvrirait peu à peu se résoudre à vivre comme un étudiant dans une chambre de bonne avec un hamburger pour deux. Il continua à chercher. Il lui fallait trouver S. Il avait répondu à son mail, l'avait relancée, mais rien, elle ne se manifestait plus. Son message indiquait clairement qu'elle connaissait la combine, alors pourquoi ce silence ? Il contempla le mur, comme un kaléidoscope où l'on aurait mélangé les morceaux de sa vie, il en sourit. On frappa à la porte.

— Je peux ? demanda Soustelle en asseyant sa carcasse courte et puissante dans le fauteuil qui se trouvait à côté du lit, un gros club en cuir brun, très confortable.

Paul le regarda, il n'arrivait pas à imaginer que ce fût là son meilleur ami. Cet homme lui inspirait une sorte de peur inexplicable. Il le regarda sans dire un mot, l'air absent. Soustelle avait une barre de rides qui lui traversait le front. Il affichait un air soucieux, un peu sévère, les coins de la bouche tombants.

— Il faut qu'on parle, ça devient risqué si on ne réagit pas.

Soustelle avait un ton assez froid, un peu las, presque désagréable. Paul avait adopté la même tactique que lors de leurs précédents échanges, ne pas répondre, attendre que le chirurgien se découvre. Il avait la certitude que le toubib, impliqué jusqu'au cou dans la machination, était terrorisé par la perspective de la révélation de l'affaire et le scandale qu'elle produirait. En cherchant sur Internet, Paul avait reconstitué la carrière de la sommité de la chirurgie. Aucune allusion à la malheureuse histoire de l'accident, cet épisode avait disparu de l'existence du professeur. Cela n'avait donc pas altéré le cursus du mandarin qui avait gravi tous les échelons de la respectabilité, bardé de décorations républicaines. Un vrai produit de

l'excellence médicale française ne pouvait se laisser abîmer par une minable et crapuleuse escroquerie à l'assurance. Soustelle fronça les sourcils, leva son visage, l'air buté. Paul lui trouva une ressemblance avec un empereur romain : Vitellius. Il constata une fois encore que sa mémoire était facétieuse, qu'il retrouvait sans difficulté toute la généalogie de la Rome antique et qu'il restait incapable de se remémorer un voyage en amoureux au bord d'une eau paradisiaque. Il réfléchissait à la manière de retrouver un sens à son chemin quand le chirurgien attaqua, brutal.

— Tu t'imagines que je vais supporter longtemps ton inconséquence ? dit-il d'une voix sourde, aux inflexions impitoyables.

Paul fut parcouru par une onde de véritable peur, pour la première fois. Il eut la certitude que cet homme n'avait aucune limite. Et la colère monta de nouveau en lui, elle l'envahit, s'insinuant jusqu'au bout de ses phalanges, comme si tout son sang le poussait à attaquer ce gros médecin suffisant.

— Mais l'inconséquence, monsieur, commence par l'acte médical absurde pratiqué par un ponte, non ?

Paul l'avait regardé droit dans les yeux, la bouche crispée par l'envie de mordre.

— Holà, je t'arrête, tu me fais doucement marrer, bonhomme, ça n'est pas ma faute si le génial financier s'est foutu dans la merde et qu'il se retrouve prisonnier d'un truc plus gros que lui, menacé, avec la certitude qu'il va se faire descendre d'un moment à l'autre. À genoux tu m'as supplié, crétin. À genoux ! En me faisant jurer que j'allais te sauver la vie. Moi, je n'y connais rien à tes salades, tu voulais disparaître, t'as disparu, maintenant t'arrêtes de tout foutre en l'air, tu fais ce qu'on a dit, tu changes de tête, tu changes de nom, ta veuve rend les actions sans moufter, les cousins en sont pour leur fric et vous avez de quoi vivre jusqu'à la fin de vos jours avec l'assurance, c'est simple, et tonton Nicolas ferme sa gueule en mémoire des services rendus.

Soustelle avait débité tout ça de sa voix sombre et métallique, on le sentait habitué à donner des ordres. Il devait utiliser le même ton pour exiger une pince ou un scalpel. Paul réfléchit, parvint à la conclusion qu'il serait plus judicieux de l'utiliser, le chirurgien semblait être le mieux informé.

— Marie connaît toute l'histoire ?

— Rien sur les dangers d'Innotech et de la relation sulfureuse avec des financiers israéliens ou russes ou je ne sais d'où auxquels tu t'es associé, et auxquels elle est associée aujourd'hui. De toute manière

depuis un an tu ne racontais plus rien à personne. Marie sait juste que tu voulais échapper aux cousins et que tu as monté cette usine à gaz pour gagner ton indépendance.

Paul décida de se jeter à l'eau, il voulait en savoir plus sur S.

— J'ai reçu un mail d'une certaine S qui s'inquiétait de mon silence. Vous savez qui c'est ?

Il vit Soustelle se raidir un peu puis retrouver une sérénité apparente, mais Paul l'avait déstabilisé, c'était patent.

— Tu as eu une assistante, Soizic. Elle t'a quitté l'an dernier pour rejoindre un grand groupe. Une vieille fille amoureuse de toi. Elle t'a toujours couvé. Tu ne lui as pas répondu j'espère...

Il essaya de comprendre pourquoi Soustelle lui mentait. Il aurait simplement avoué son ignorance sur l'existence de S, c'eût été crédible. Mais l'explication, visiblement inventée pour la circonstance, était maladroite, presque infantile et ne pouvait qu'éveiller sa méfiance. Et la question sur une éventuelle réponse témoignait du malaise ressenti par le bonhomme calé au fond du fauteuil et dont le front était devenu humide. Paul préféra s'abriter derrière un mensonge.

— Non, il va de soi que je ne me montre pas tant que je ne sais pas où tout ça me mène, mais elle risque de se manifester à nouveau.

Soustelle haussa les épaules avant de lui assurer qu'elle allait se lasser. Il revint à l'essentiel.

— J'ai tes papiers, tu pars au Brésil après-demain. Tu es accueilli par Joao, tu ressors avec un nouveau visage, dans trois mois tu peux rentrer en France, avec ta tête toute neuve et ton identité vierge. Tu épouses Marie et la vie est belle.

Paul se répéta qu'il avait élaboré un autre plan avec sa jeune maîtresse, cela expliquait son message. Il n'avait aucune envie de changer de tête, aucune envie d'épouser Marie, il se savait dans un espace étrange, inexistant. Officiellement il gisait trois mètres sous terre à Gif-sur-Yvette. Il devait se résoudre à être le jouet de sa propre imagination. Le scénario mettait Soustelle en danger. En fait, il était celui qui avait le plus à perdre. Cela expliquait sa nervosité, son empressement et ses réactions agressives, parfois. Paul s'en méfiait instinctivement. Il s'installa en face du grand collage, le résumé de son existence en fragments incohérents punaisés sur un mur. Il voulait en savoir plus sur le chirurgien. Leur passé commun devait être truffé de petits secrets, y compris celui, fondateur, du faux témoignage. Il lança la conversation sur le sujet, tout en surveillant l'homme enfoncé dans

le fauteuil. À l'évocation de l'accident Paul crut déceler de la souffrance. Nicolas Soustelle portait ce fardeau, c'était évident. Paul insista pour se faire raconter toute l'histoire. Il eut droit à une nouvelle version, approximative : c'était la femme qui conduisait, ils sortaient d'une partouze, il avait trop bu, il lui avait laissé le volant, elle roulait trop vite et avait perdu le contrôle de la voiture. Il avait voulu la protéger avec la déclaration de vol, Paul l'avait fait sans la moindre réticence. Tout en écoutant le toubib, il essaya de se projeter dix-huit ans auparavant. Il lui demanda si à l'époque il lui avait parlé de la fille au volant. Soustelle fit un mouvement d'acquiescement. En fait, c'était la fille d'un vague copain qu'il connaissait à peine. Elle était très olé olé, mais rigolote. Il ne l'avait plus revue. Aux dernières nouvelles, elle vivait au bout du monde. Paul s'en moquait, il voulait simplement comprendre la relation qui l'unissait à un personnage dont il se sentait aussi étranger aujourd'hui. Il le regarda, le scruta plutôt, pour trouver les raisons d'une telle proximité. Soustelle lui inspirait de la méfiance, et en tout cas aucune sympathie. Comme il l'avait constaté avec Marie, plus il prenait possession de lui-même et plus les relations affectives supposées être celles de l'ancien Andrieu lui apparaissaient sans intérêt, presque incongrues. Il reposa son regard sur le collage, à la recherche d'une cohérence introuvable. Son seul espoir reposait sur S. Elle faisait le pont entre cette vie d'avant et sa réalité d'aujourd'hui. Il lui semblait déceler de la sincérité dans cette histoire d'amour, comme une fraîcheur absente de tout le reste du fatras qui s'amoncelait sur le mur. Il fallait pousser Soustelle à tout raconter, même si Paul avait la certitude qu'il arrangeait la vérité avec une sauce toute personnelle. Il le questionna sur Innotech. L'investissement en Israël sur une position risquée n'était pas un enjeu direct pour le chirurgien. Il lui répéta ce qu'Andrieu avait bien voulu lui dire. Une start-up très dynamique avec des ingénieurs exceptionnels à l'origine. Mais un besoin de trésorerie supérieur aux prévisions les avait poussés à commettre des imprudences. Paul s'était lancé dans un plan de sauvetage ultra-compiqué. Soustelle avait fait semblant de comprendre les explications. La seule certitude qu'il en avait retirée c'est que Paul se croyait en danger et avait décidé d'utiliser la solution radicale de sa disparition pour se mettre à l'abri et forcer les cousins à lui laisser sa part de fortune. Cela faisait une pièce de plus à mettre sur le mur en puzzle. Paul était fatigué, pour la première fois il eut envie de tout envoyer promener, de retrouver S et de partir sous les tropiques refaire sa vie. Il se serait bien vu tenir une baraque à pizzas sur une plage africaine, attendant le touriste sous un soleil permanent. Il tissait et retissait l'étoffe de son existence passée avec tous les fils de la pelote qu'il avait réunis. Décidément Paul Andrieu était un étranger. Renaître dans sa peau n'était pas chose

facile pour le nouveau Paul. Aujourd'hui il rêvait de simplicité, d'authenticité, de sincérité, des mots à l'opposé de son lui d'avant fait d'opportunisme, de cynisme, de mépris et d'avidité. Une passerelle l'avait néanmoins intrigué. Sorti de son cercueil, il avait demandé à Marie de l'appeler Karl, sans aucune raison tangible. Et il avait retrouvé un K dans sa correspondance avec S. C'était peut-être une coïncidence, mais il s'accrochait à ce petit détail pour espérer avoir été, dans cette vie reconstituée, moins imbuvable que la reconstitution semblait le démontrer. Il y avait un immense piano dans le grand salon. Il avait envie de jouer. Il n'avait pas de doute sur sa capacité à le faire. Il laissa Soustelle, échoué dans son fauteuil, descendit l'escalier et pénétra dans le salon. Marie téléphonait, elle lui sourit, il eut un petit rictus qui se voulait aimable. Il s'assit devant le clavier du superbe Fazioli. C'était un F308, somptueux instrument. Il contempla le clavier, ses touches bien ordonnées, ses matériaux luxueux, la bête dormait et n'attendait que ses doigts pour se réveiller. Elle le fit, tout en rondeur, les notes étaient souples, il interprétait *'round midnight*, il imitait Bill Evans dans *Conversation with myself*. Il jouait très bien. Il se laissa porter. C'était presque un récital improvisé qu'il donna devant une Marie stupéfaite et un Soustelle médusé. Marie l'entendait pour la première fois. Il enchaîna Dave Brubeck, Thelonius Monk puis son chouchou : Bill Evans. Il abandonna les classiques et se livra à l'improvisation. Il y avait des références à Phil Glass, *Opening*, un air qu'il aimait passionnément et qu'il réinterprétait à sa manière, plus jazz. Une tempête de notes et de talent s'était levée sous les lambris de Frettière et pour les deux spectateurs, ce concert renforçait le sentiment d'avoir un étranger dans la maison. Paul surfait sur le clavier, en liberté, comme un champion se laisse porter par une vague longtemps attendue. Marie et Soustelle s'étaient assis, et se regardaient, incrédules. Soustelle l'avait entendu une fois ou deux jouer devant des amis, quelques morceaux de piano-bar, interprétés à la sauvette. Il resta près d'une heure à explorer sa mémoire musicale intacte. Il se hasarda même à une étude de Chopin qu'il parvint à finir, un peu laborieusement. Il pestait au fond de lui car l'instrument n'avait pas été accordé depuis longtemps et certaines notes approximatives heurtaient ses oreilles. Il se lança enfin sur une chanson des White Stripes, *A martyr for my love for you*. La chanson racontait l'histoire d'un homme qui fuit une adolescente dont il est amoureux pour éviter de lui faire du mal. Paul se souvenait parfaitement des paroles qu'il chantait dans sa tête pendant que le piano faisait couler la mélodie. Marie poussa un soupir, se leva, l'air excédé, et quitta le salon. Cette chanson avait certainement un passé pour le couple. Cela l'amusa et il se mit à en chanter les paroles, d'une voix assez juste et posée, tandis qu'elle franchissait la porte : *She was*

sixteen and six feet tall. Soustelle avait fermé les yeux, résigné, un petit rictus au coin de la bouche. Paul laissa retomber ses bras de chaque côté du tabouret, et se délassa les doigts. Il resta un très long moment devant cette merveille d'épicéa, d'acier, de cuivre et de bronze. La matière qui recouvrait les touches imitait l'ivoire à la perfection.

— J'aimerais bien voir cette Soizic, dit-il après un long moment de silence.

Il était partagé entre l'envie de provoquer Soustelle et le sentiment que S avait la clef de son propre mystère et que cette inconnue détenait la seule part de lui-même qui l'intéressait. En fait il se disait qu'elle aussi pouvait avoir seize ans et mesurer un mètre quatre-vingts. Soustelle ouvrit les yeux et Paul lui trouva une ressemblance avec un tyrannosaure. Le chirurgien le fixait de son regard professionnel, comme s'il s'agissait d'un simple abcès à opérer d'urgence. La situation comportait une part de danger. Même en ignorant l'essentiel des paramètres, Paul prenait conscience du risque qu'il prenait en ne bougeant pas. Il fallait reprendre l'initiative. Il savait qu'il n'irait pas beaucoup plus loin avec son collage. Le mur de la chambre avait dit l'essentiel de ce qu'il pouvait. Rassembler de la documentation supplémentaire risquait de le perdre dans les détails. Pour en savoir plus, il lui fallait rencontrer les acteurs de sa vie cachée, à commencer par S. Il remonta dans sa chambre et ouvrit une session sur l'ordinateur. Il devait trouver son adresse, des coordonnées permettant d'entrer en contact avec elle. Il avait sûrement laissé une trace quelque part. Le disque dur lui sembla un territoire infini. Il fouilla, des heures, penché sur l'écran, en vain. Il retourna les archives photo, les documents, chercha d'éventuels dossiers cachés, explora les applications, les logiciels, les dossiers système. Il finit par revenir vers Innotech. De nombreux dossiers étaient archivés, sans aucun lien avec sa vie personnelle.

Le passé est le passé, il est temps de protéger l'avenir.

Soustelle était entré dans la chambre, en silence, et observait alternativement l'écran et Paul, interloqué. Comment avait-il pu entrer dans une session protégée par un mot de passe dont il était censé ne pas se souvenir ? Paul ne dérogea pas à sa manière de traiter le toubib, en gardant un mutisme prudent. Il se contenta de le regarder et de lui indiquer la porte d'un mouvement de tête. Soustelle eut une crispation de la mâchoire, les muscles saillirent sur ses joues, il laissa tomber dans un sifflement menaçant :

— Ça va mal finir, Paul, ça va mal finir.

Les pages se succédaient sur l'écran de l'ordinateur. Des pages de

comptabilité, des chiffres, des engagements, des rapports, des bilans. Une rubrique concernait les frais de la société, il jeta un coup d'œil, à tout hasard. Une ligne attira sa curiosité, parmi une série de déplacements en Israël figurait un voyage en Tanzanie à Zanzibar. Les prix du Baraza Resort laissaient prévoir un petit paradis. M. et Mme Andrieu avaient séjourné une semaine en ne se refusant rien. Paul se demanda si Mme Andrieu ressemblait à Marie ou à la jeune fille dont il avait retrouvé les images. Il y avait également la facture des billets d'avion. Le nom de la passagère avait été effacé. Mais il connaissait la date et le numéro du vol. Il se dit que S. se rapprochait. Il nota les informations sur un papier, avec le sentiment d'une première victoire. Il avait faim. Il décida de descendre à la cuisine, prit soin d'éteindre son ordinateur en modifiant le mot de passe de sa session. Il se dit que le Paul Andrieu d'avant l'avait probablement confié à Marie ou à Soustelle, peut-être aux deux. Cette passerelle ténue avec son monde d'avant, son jardin secret, lui donnait envie de siffloter. Il avait repris l'initiative. Il lui fallait retrouver cette fille au plus vite, comprendre les réelles motivations du projet fou dont il était le prisonnier aujourd'hui. Il se sentait vaguement coupable vis-à-vis de Marie, tout en ne parvenant pas à se considérer responsable de cet adultère passé. Il ne voulait pas croiser les autres résidents du château. Il se glissa le plus silencieusement possible dans le grand escalier. Il avait besoin de rester seul, avec ses découvertes, faire le point, rassembler ce qui lui semblait avoir un peu de sens et commencer sa propre reconstruction. Il était sorti du cimetière comme un boxeur KO, puis peu à peu il atterrissait dans sa nouvelle peau, il reprenait possession de lui-même. Il passa devant la porte d'une petite bibliothèque. Il entendit chuchoter, il crut reconnaître la voix de Soustelle. Il s'approcha, le professeur téléphonait. Il communiquait des informations médicales à son correspondant.

— Non, le chlorure de potassium suffira, l'animal souffre trop, pour un cheval de cette taille cinq cents grammes devraient suffire. Sors-moi ça discrètement, je passerai prendre le flacon demain ou après-demain, merci, je te revaudrai ça... T'inquiète, je te renouvelle ton ordonnance, je te la laisse au bureau, encore que tu devrais diminuer les doses, tu vas te tuer. Enfin c'est ta vie, hein ? Merci, allez, à bientôt.

Le chlorure de potassium n'évoquait rien à la mémoire de Paul, ce dont il était certain c'est qu'aucun cheval malade n'était abrité à Frettière. Il resta quelques minutes à la cuisine, le temps de dévorer un sandwich après l'avoir bourré de charcuterie et d'énormes cornichons. Repu, il remonta jusqu'à sa chambre. L'ordinateur s'alluma en émettant sa longue note de musique électronique. Il passa

quelques minutes à rechercher des informations sur le chlorure de potassium. Il comprit que Soustelle avait décidé de lui faire subir un traitement de cheval, définitif.

Suzanne alluma l'ordinateur. Le léger sifflement du disque dur l'exaspérait. Ces mécaniques bien dociles auxquelles il n'était pas possible de faire le moindre reproche heurtaient la vieille secrétaire habituée à houspiller son monde. Elle entendit une voix dans le bureau d'Aramian, sa voix justement. Que pouvait-il faire à cette heure-là au bureau ? Suzanne arrivait tous les matins par le RER de sept heures trente au plus tard, à huit heures moins dix tapantes elle entrait dans la tour Fidélis. Son patron n'était jamais là avant neuf heures. Que pouvait-il bien fabriquer aux aurores ? Suzanne frappa à la porte.

— Entrez Suzanne, vous n'avez pas besoin de frapper.

La désinvolture de son patron l'agaçait et la fascinait. Elle pénétra dans le grand bureau qui ouvrait sur le soleil déjà largement levé et qui éclairait Gorune, par terre, entouré de papiers, de photos, de dossiers, de magazines. Un capharnaüm dont l'œil exercé de Suzanne ne mit qu'une fraction de seconde à comprendre qu'il s'agissait du dossier Andrieu. Aramian n'était pas rasé, paraissait exténué, las, à bout.

— Ça me dépasse, voyez-vous, ça me dépasse. Il y a là un truc qui ne colle pas et je ne comprends pas quoi. Depuis dix ans je n'ai jamais rien connu de semblable. C'est simple en général, il y a embrouille et ça se voit ou c'est clean et ça se voit tout pareil. Là c'est flou, c'est bizarre, il n'y a rien mais il y a quand même. Chaque fait ne prête pas à commentaire mais la perspective de tous les éléments donne un je-ne-sais-quoi de pas normal, pas cohérent, pas en ligne.

— Bonjour monsieur, se contenta de répondre Suzanne, voulez-vous que je vous prépare un café ?

— Ah oui, il sera le bienvenu celui-là. Rien de neuf ici ?

Pendant que la secrétaire parfaite préparait une tasse fumante, elle lui fit part du coup de fil d'un gosse qui avait demandé à parler à M. Aramian.

— Ça ressemblait à un canular. Le gamin voulait vous parler. Il m'a dit que vous seriez intéressé par ce qu'il avait à raconter. C'était

incohérent, il m'a dit qu'il avait vu quelqu'un au cimetière de Gif-sur-Yvette qui n'aurait pas dû y être.

— Quoi ! hurla Gorune, vous pouvez me répéter précisément ce qu'il a dit ?

Suzanne se concentra et tenta de répéter mot pour mot ce qu'elle avait entendu.

— Quand je lui ai dit que vous n'étiez pas là, il m'a dit que c'était normal parce que vous étiez au château de Frettière et qu'il avait vu quelqu'un au cimetière de Gif qui n'aurait pas dû y être, c'est à peu près ses mots.

Gorune sentait l'adrénaline se déverser par hectolitres dans ses artères, il tenait un truc, un témoignage de même. Il se demanda si ce n'était pas un canular ou un affabulateur. Mais le détail de sa présence à Frettière le faisait tiquer.

— Vous avez pris son numéro ?

— C'est-à-dire qu'il a brutalement raccroché, je n'ai pas eu le temps, s'excusa la vieille assistante un peu penaude.

Il bondit dans le bureau de Soulier au dernier étage de la tour. Vaste comme un trou de golf, d'un goût strictement impersonnel, le lieu de travail du patron sentait bon la fin de carrière cossue. La vue sur Paris était fantastique. Les voitures ressemblaient à des miniatures et Neuilly à une maquette. L'Arc de Triomphe les regardait bien en face campé sur ses deux jambes. Au mur quelques photos de chantiers, de navires, de centres commerciaux, des plateformes pétrolières. Soulier ne faisait pas dans l'art ou la poésie. Il affirmait haut et fort que Fidélis savait tout assurer, parfois même n'importe quoi. La preuve.

— Ta douche est en panne ?

Soulier accueillit un Gorune un peu hirsute et pas rasé.

— Avec une bonne multirisques habitation, tu devrais arranger ça très vite, le service compétent est au cinquième, Suzanne t'indiquera.

— Ça va ! J'ai passé la nuit à me gratter l'occiput. C'est à devenir fou ce machin, et puis soudain, ce matin, Suzanne me raconte qu'un gamin a voulu me parler, qu'il me savait à Frettière et qu'il a vu un type qui n'aurait pas dû être là sortir du cimetière de Gif. Ça en bouche un coin, non ?

Soulier ne plaisantait plus, il avait sa tête de squal. La mâchoire en avant, il était tendu vers sa proie.

— C'est peut-être un canular, un gamin qui t'a vu au cimetière et

qui te fait marcher. Il fumait sa clope quand t'es allé faire le mimile en pleine nuit, il t'a repéré, et il te fait marcher.

Soulier avait dit cela pour ne pas trop espérer de cet appel, mais au fond de lui son intuition lui disait l'inverse.

— T'as le numéro du même ?

— C'est le hic ! Cette gourde de Suzanne ne l'a pas noté. Elle se souvient vaguement de l'heure, on pourrait vérifier au standard.

— T'as une idée du nombre de coups de fils qu'on reçoit à la minute dans ce bâtiment ? Par ailleurs il n'y a pas d'enregistrement des postes auxquels les appels sont redirigés. Une concession aux syndicats, un truc sur le respect de la vie privée. Bref, ton numéro doit se balader au milieu de quelques milliers d'autres, trouve autre chose.

Gorune était frustré. Si près d'un témoignage enfin intéressant, il se sentait impuissant.

— Je vais trouver, dit-il pour s'en convaincre lui-même.

— T'as intérêt Goram ! cria Soulier alors que Gorune courait vers les ascenseurs.

Il entra comme un cyclone dans le bureau de son assistante. Il la tarauda pendant cinq minutes. Il voulait qu'elle lui donne l'heure exacte de l'appel. Suzanne avait quelques défauts mais une grande qualité : elle avait une horloge dans la tête. Elle se remémora toute la matinée du coup de téléphone. Elle griffonnait des notes sur une feuille, regardait sa montre, puis l'ordinateur, et puis de nouveau l'agenda. Gorune se demanda si elle n'en faisait pas un peu beaucoup. Il se tut, attendant que la pythie ait fini de consulter les entrailles de sa mémoire.

— Entre dix heures vingt et dix heures trente-cinq, affirma l'assistante transformée en oracle spatio-temporelle.

— Vous êtes sûre ?

— Certaine !

Et ce *certaine* ne souffrait pas la discussion. Il eut envie de l'embrasser. Il se ravisa, constatant que si lui n'était pas rasé de la veille, pour Suzanne ça devait remonter à bien plus longtemps. Il entra dans son bureau, classa soigneusement le fatras du dossier Fidélis. Il ouvrit le coffre-fort, rangea la liasse de papiers et sortit un petit répertoire où il notait les numéros de téléphone et les adresses « sensibles », tout ce qui ne pouvait pas être noté dans la mémoire ordinaire de son téléphone. Il se souvenait du prénom de l'homme dont il avait besoin. Le carnet noir lui livra ce qu'il attendait : les

coordonnées de Dragan.

Le soleil entrait dans la salle de bains par les immenses fenêtres que Paul avait ouvertes en grand. Il respirait ce printemps en emplissant ses poumons de tous les parfums mêlés du parc. On entendait les oiseaux, les rafales d'un vent de plaine agitaient les feuilles, produisant la musique inimitable d'une nature en plein renouveau. Un bouvreuil s'était posé sur le rebord de la fenêtre. Paul resta immobile pour observer l'oiseau. Il fourrait son bec dans la masse de ses plumes et de son duvet. Il sautait sur ses pattes en tordant son cou à droite et à gauche en petits mouvements brusques et saccadés. Paul se demanda quelle mémoire pouvait contenir cette toute petite tête agitée. Il avait envie, lui aussi, de pouvoir s'envoler en abandonnant le sac de souvenirs qu'on voulait lui faire porter, un sac rempli pour une large part de choses bizarres, de faits un peu encombrants, d'initiatives contestables. Lui, le Paul d'aujourd'hui, ne se sentait pas solidaire de ces rayonnages malsains. Depuis son retour à Frettière, il essayait de remonter le fil du temps, mais aussi de comprendre ce que pouvait représenter la perte de mémoire. Il avait trouvé sur Internet des cas semblables au sien. Il s'était intéressé à Kim Youn-Ha, un romancier coréen qui n'avait aucun souvenir antérieur à une intoxication au monoxyde d'azote quand il avait dix ans. Aucun ne posait le problème qu'il vivait : refuser d'être ce qu'il avait été. Sauf à en savoir davantage sur le passé réel de Paul. Par définition les jardins secrets ne sont pas partagés. Mais avec son incapacité à retourner dans sa tête d'avant l'injection du poison, il avait perdu les clefs de ce territoire privé. De surcroît il n'avait aucune information sur son contenu, excepté le petit fil qui le menait à S. Leur relation amoureuse semblait sincère et poétique. Il avait fait un peu de gymnastique, il était à présent rasé, frais, pomponné, prêt à affronter la journée avec une sérénité nouvelle. Il s'habilla d'un jean et d'une chemise blanche, enfila une paire de chaussures légères et retourna devant l'ordinateur. À ce stade il n'avait pas d'autre moyen pour retrouver la trace de S. Il ouvrit la boîte mail. Parmi les différentes propositions de sites de banques, de magasins, de services variés, deux messages lui étaient directement adressés. Le premier provenait d'un cabinet d'avocats suisse défendant les intérêts d'une société russe. Il comprit qu'Innotech avait nui aux intérêts de cette société et s'ensuivait une longue liste de

griefs tous plus graves les uns que les autres selon le stagiaire qui avait dû préparer la rédaction. Aucune allusion à sa disparition. En fait il s'en moquait, ce n'était plus son problème. Il mesurait vaguement que d'avoir un interlocuteur menaçant ne serait pas agréable pour Marie. Le plus simple consistait sans doute à revendre les actions sans plus-value. Il s'en voulut presque de penser en termes de business alors qu'il devait concentrer son énergie à l'acquisition de sa liberté. L'autre message était signé de Sophie Le Chatelier. Il n'avait jamais vu passer ce nom. Il se dit que S avait choisi de se découvrir. La lecture du message le détrompa. À vrai dire il eut l'impression de recevoir une décharge électrique.

Monsieur,

Vous ne me connaissez pas, j'ai récupéré votre adresse mail dans les affaires de Sylvia. Je sais qu'elle vous aimait. Je sais qu'elle voulait vous accompagner au bout du monde. Tout est étrange dans votre histoire. Vous êtes mort, elle s'est suicidée. Pourtant elle ne croyait pas à votre disparition, et je ne crois pas à son suicide. Si vous lisez ce mail, c'est qu'elle avait raison et que Serge ne se trompe pas en prétendant que sa mort n'a pas de sens. Sinon, nous resterons avec nos doutes, et moi avec mon chagrin. Je comprends que vous l'ayez aimée, elle était géniale et sa mort a créé un vide dans mon âme que je ne parviendrai jamais à combler. Sophie.

Paul resta prostré devant l'écran pendant plusieurs minutes. Il avait en quelques lignes la révélation de tout un pan secret de sa vie antérieure. Cette histoire d'amour et ce projet de départ au bout du monde constituaient l'embryon d'une autre personnalité. Cela le rassurait, il y avait eu un Paul Andrieu fréquentable, donc. Il réfléchit. La mort de Sylvia l'intriguait. Elle était S, évidemment. Et il l'avait sans doute mise dans la confidence de sa fausse mort. Il retournait toutes ces informations dans sa tête. Le projet de départ correspondait à l'après disparition. Il avait bien monté un scénario parallèle à la version officielle, celle qu'il avait racontée à Soustelle et Marie. Alors pourquoi Sylvia avait-elle mis fin à ses jours ? Il partageait l'incrédulité de Sophie. Soustelle avait sciemment menti avec cette histoire d'assistante. Il avait immédiatement justifié le mail de S en inventant à la hâte une secrétaire amoureuse. Soustelle serait-il allé jusqu'à raconter à Sylvia qu'il était vraiment mort ? L'aurait-il poussée au suicide ? La conversation surprise au bas de l'escalier, la dose de cheval de chlorure de potassium, sans être une preuve absolue, l'incita à imaginer le pire. Le mail de S était antérieur au changement de mot de passe de son ordinateur. Le professeur avait très bien pu récupérer le mail, éliminer Sylvia en maquillant son assassinat en suicide. Paul s'en voulait de charger cet homme dont le seul crime avéré avait été

de l'aider à disparaître de la circulation, au risque de sa réputation. Mais leur relation comportait aussi un épisode pas très reluisant. Cela prouvait justement que Soustelle était prêt à tout pour protéger sa réputation. Il fallait faire preuve de prudence. Il constituait un danger pour le professeur. Il décida de répondre à Sophie. Mais il fallait la mettre au courant, au moins en partie, en espérant qu'elle n'irait pas courir chez les flics. À ce stade elle était son seul recours.

Mademoiselle,

Je suis bien celui que vous imaginez, un incident m'a fait perdre la mémoire au cours des événements récents, mais je partage votre point de vue sur ce qui est arrivé à votre amie. J'ai reconstitué quelques éléments de l'histoire et je serais heureux de les partager avec vous. Est-il possible de nous rencontrer ?

Il ne signa pas le message, hésita quelques secondes avant d'appuyer sur envoi. La touche s'enfonça dans le clavier et Paul pensa que sa vie venait de basculer dans ce voyage numérique qui le menait par un réseau de fils de cuivre jusqu'à une correspondante dont il ignorait à peu près tout. L'idée qu'elle fût une inconnue lui plaisait. Elle ne savait pas grand-chose de lui avant. Il comprit qu'il était heureux de pouvoir rebâtir sans le poids du passé. Avec elle, il n'y avait rien à oublier. À ce stade il considérait cela comme un luxe. Il regardait l'ordinateur comme si la réponse allait fuser dans la seconde, comme si cette Sophie allait apparaître au centre de l'écran et qu'ils pourraient engager la conversation. Il attendit en vain pendant près d'une heure. Il se demanda s'il y avait un autre accès à ses mails, et si Soustelle avait pu avoir vu leur échange. C'était impossible, il avait modifié tous les codes. Non, la jeune fille pouvait très bien ne pas avoir lu le message. Elle le trouverait plus tard, il devait se calmer et attendre. La patience devenait une qualité dont il ne savait plus faire preuve. Depuis ce débarquement dans une vie inconnue, il ne faisait que ça : attendre et subir. Là, il tenait enfin le fil qui le ramenait vers la surface de sa propre existence. Il avait envie de tirer de toutes ses forces et remonter vers la lumière comme ces plongeurs qui battent des records de profondeur en apnée. Une voiture s'engagea dans l'allée, il entendit les roues sur le gravier. Il regarda par la fenêtre, Soustelle et Marie sortirent de la Mercedes. Le toubib ouvrit le coffre, elle l'aida à sortir des cageots, des sacs, ils avaient pourvu au ravitaillement du château. Marie avait éloigné le personnel, cela lui rappelait le temps où elle était la fille aînée des Carvalho. Elle en avait gardé l'horreur des travaux ménagers. Paul fixa son regard sur Soustelle. Il ne parvenait pas à faire de lui un assassin. Ses bons gros sourcils sur cette trogne bougonne, ses gestes précis de médecin talentueux, sa gentillesse de chaque instant à l'égard de Marie ne le

prédisposaient pas à en faire le meurtrier d'une maîtresse innocente. Il se souvint de la phrase d'un sociologue des médias, Pierre-Albert Thonon : *Qu'y a-t-il de plus vrai que la vérité ? L'apparence, bien sûr, l'apparence.* Paul descendit à la cuisine. En passant devant le piano, il eut envie de jouer un peu. Ses mains retrouvaient les automatismes et sa mémoire lui livrait sans faille le souvenir des chansons de Nino Ferrer. Il aimait ce jazzman de variétés. Il retrouvait *Métronomie*. Puis il se rendit discrètement jusqu'à la cuisine. Soustelle avait haussé la voix. Il répétait à Marie que cela ne pouvait plus durer et qu'il fallait agir. En entrant, Paul vit immédiatement le visage fermé de Marie. Elle avait dû apprendre simultanément l'existence et la mort de Sylvia. Il s'agissait du Paul d'avant. Elle devait avoir envie de hurler, de l'insulter, mais il était étranger à cette histoire. Elle se contenta de le toiser avec une mine de mater dolorosa avant de sortir de ce pas où l'on appuie sur les talons pour bien faire comprendre qu'on s'en va.

— Bon, il est temps que tu fasses tes valises, tu pars au Brésil après-demain.

Soustelle avait dit cela assez vite, d'un ton péremptoire. Sa patience était épuisée. Il lui expliqua la procédure, sa fausse identité, tout était prêt.

Paul voulait gagner du temps. Avec ce qu'il soupçonnait il préféra donner des gages de bonne volonté.

— À quelle heure est le vol ?

En posant cette question il vit le visage de Soustelle se détendre, les sourcils remontèrent d'un cran au-dessus des yeux redonnant un peu de sérénité à la physionomie du professeur. Il fit signe à Paul de le suivre. Ils se retrouvèrent dans la petite bibliothèque. Là, Soustelle sortit les documents, le billet, le faux passeport, un collier de barbe postiche réalisé par des professionnels du cinéma, une paire de lunettes en écaille, dont l'un des verres était légèrement abîmé donnant l'impression d'avoir été portées depuis toujours. Paul les essaya. Le vieux bonhomme sourit et se hasarda même à la plaisanterie. La bonne humeur avait regagné Frettière, au moins chez son prestigieux invité. Pour la nouvelle propriétaire, les choses étaient bien différentes. Pendant que les deux hommes préparaient le départ de Paul, Marie s'était réfugiée dans sa chambre. Les événements se précipitaient. Elle avait découvert que son mari avait bâti un scénario sans doute bien différent de ce qu'il lui avait raconté. Marie ne laissait pas les émotions occuper une place démesurée dans sa vie. En l'occurrence il lui semblait avoir perdu son mari pour la seconde fois. La perte de mémoire de Paul avait été un choc. Paradoxe, cela avait révélé des faits qui auraient dû rester secrets. Cela l'avait convaincue

de poursuivre sa vie autrement, en solitaire. Elle ignorait le niveau de connaissance ou de complicité de Soustelle dans le projet secret de Paul. Elle n'en connaissait d'ailleurs pas le détail. Elle pouvait compter sur une certitude : elle était la propriétaire officielle de la fortune de Paul. Au fond, cela lui suffisait amplement. Quant à reprendre l'existence avec son vrai faux mari, on en reparlerait le moment venu. Nicolas Soustelle semblait l'avoir convaincu d'aller à Rio. Il en reviendrait transformé et il serait alors temps de décider ce qu'elle ferait de M. Édouard Ferreti. Marie reprit les documents, elle avait épluché les comptes, les bordereaux, les contrats, les bilans, les échanges de courriers, de mails. En quelques jours elle avait pris possession de la fortune de son mari. Elle avait tout de suite compris la folie qui l'avait saisi. En regardant de près les investissements d'Innotech elle était arrivée à la conclusion qu'il fallait en sortir, et vite. La menace sur l'affaire israélienne lui avait paru assez sérieuse pour mobiliser les avocats de Paul. Ils lui avaient confié des notes recommandant la prudence, des analyses pour le dissuader de se lancer dans une fuite en avant qui pouvait se révéler tragique. Le plus grave concernait le soupçon de vol de brevet qui pesait sur toute l'opération. Paul avait fourgué une technologie sensible à une société australienne. Étrange... S'était-il convaincu que le gain espéré méritait cette impasse ? Elle ne le savait pas. Aujourd'hui, c'était une fille Carvalho, éduquée dans le respect de l'argent. Elle se sentait à l'aise dans les chiffres d'Innotech. Elle avait déjà passé les ordres : sortir sans trop de casse. Au pire elle perdrait quelques centaines de milliers d'euros. Il ne lui resterait plus qu'à encaisser l'assurance et vivre tranquillement de ses rentes. Quant aux cousins Frettière ils allaient apprendre avec elle les règles de guerre qu'on impose au Blanc-Mesnil. Finies les réunions de famille souriantes où l'on respecte des conventions centenaires, finis les sourires de circonstance. Les cousins allaient vivre l'enfer. Elle appela le cabinet, fixa un nouveau prix plancher et redescendit au salon. Paul sembla gêné. Elle comprit son embarras. Leurs relations étaient d'une étrangeté inédite : il ne se souvenait pas d'elle, elle ne l'aimait plus depuis longtemps, visiblement lui non plus puisqu'il projetait de partir avec une autre. Et derrière ce jeu de masques, il fallait affronter une situation à haut risque. Elle s'était demandé quel sort il lui avait réservé dans son plan secret. Voulait-il garder l'argent ou juste lui garantir son avenir pour acheter sa propre liberté ? Paul avait son paquetage dans les mains. Un billet pour Rio, la réservation d'hôtel, les postiches, deux passeports et une carte de crédit au nom d'Édouard Ferreti, de l'argent liquide en dollars, toutes les indications sur la clinique où il serait opéré. Les deux passeports portaient deux photos différentes. Sur le second, le visage avait été fabriqué artificiellement, mais par une

équipe très professionnelle. Sur la taille d'une photo d'identité, le subterfuge n'était pas décelable. Pourtant c'était la création numérique du futur visage de Paul Andrieu. Une tête assez classique, sans intérêt particulier. Paul se refusait absolument à cette perspective. Il jouait le jeu pour gagner du temps, trouver une échappatoire devenait urgent. Marie s'assit dans un large fauteuil, sortit une cigarette du paquet posé sur la table et aspira de grandes volutes de fumée, la tête en arrière, l'air indifférent et un peu distant. Comme dans un cauchemar où l'on ne comprend pas pourquoi un proche que l'on croyait connaître change brutalement d'attitude, l'absolue complicité apparente de ces trois êtres s'était volatilisée, laissant place à trois égoïsmes confrontés à leur solitude. Chacun d'eux dépendait des deux autres mais rêvait de s'affranchir de cette tutelle. Leurs mondes s'étaient séparés. Le principal responsable de ce bouleversement en était aussi le plus étranger. Paul regardait Nicolas Soustelle, convaincu du danger potentiel qu'il représentait, Nicolas avait franchi les barrières morales depuis longtemps, il considérait la situation comme un acte chirurgical délicat, se demandant quelle serait la prochaine ablation. Quant à Marie, elle pensait avoir les clefs du système, il lui suffisait de faire délicatement sortir les deux hommes de son existence avant de s'enfermer à double tour. Liés par une apparence de sentiments quelques jours auparavant, ils n'étaient plus que trois individus gouvernés par leur intérêt et leur instinct de survie.

— Je pars à Rio après-demain, mentit Paul.

Marie hocha la tête, soudain détendue. Soustelle s'inclina et salua comme l'auteur d'une pièce à la fin de la première.

— Encore quelques semaines et tout va reprendre comme avant, dit Marie.

Ils souriaient tous les trois, on aurait pu se croire revenu quelques années auparavant. En fait, chacun faisait sa petite comptabilité intérieure, mesurait les enjeux et préparait l'avenir, certain qu'il se ferait sans les deux autres.

Paul n'arrivait pas à dormir. Il se refusait à prendre les somnifères que lui avait légués le Paul Andrieu d'avant. Il occupait seul la grande chambre du premier étage, là où s'était abrité le bonheur de son couple, pendant cinq ans. Marie avait déserté pour prendre ses quartiers dans l'appartement qui avait été celui de ses parents, au bout du couloir. Il comptait un salon et un petit bureau-bibliothèque aménagé dans la tourelle d'angle avec un escalier qui permettait de descendre dans le parc sans passer par la porte d'entrée. Paul voyait souvent Marie se promener dans les allées aux premières heures du jour. Il pensa que la situation devait être pénible pour elle, mais il ne parvenait pas à la moindre compassion. Quant à lui, ses relations tumultueuses avec le sommeil ne dataient pas des événements récents. Toute son existence avait été marquée par ces périodes d'insomnies. Il s'y était habitué, à l'aide d'une consommation régulière de substances prescrites par Soustelle. Il avait fini par servir de cobaye pour tester les nouveaux médicaments du marché. Mais le nouveau Paul se refusait à utiliser le moindre comprimé contenu dans l'une des multiples boîtes enfermées dans l'armoire de la salle de bains. Frettière était calme. Il avait ouvert la fenêtre. Les bruits de la nuit lui parvenaient, rassurants. Une légère brise agitait les branches, provoquant le chuintement des feuilles, il semblait à Paul que les arbres se parlaient ainsi. On entendait parfois un cri d'oiseau, hibou ou chouette, il ne savait pas les distinguer. Un chien aboya au loin. Paul était attentif à cette nature joyeuse, il commençait à aimer Frettière. Il se sentait chez lui alors qu'il ne l'était plus, mais chez cette étrangère du bout du couloir, cette femme qui avait été son épouse, sa compagne. Comment en était-il arrivé à ne plus l'aimer ? Comment vivaient-ils, avant ? Comme tous les couples, le leur avait dû se construire avec sa part d'ombre, ses douleurs, ses souffrances. Puis le mensonge s'était installé. Quand ? Pourquoi ? Il ne connaîtrait jamais Sylvia. Il avait voulu changer de vie pour une femme dont il n'avait qu'une simple trace vidéo et aucun souvenir. Cela le troublait d'autant plus que sa disparition laisserait à jamais dans l'obscurité une partie de ce puzzle qu'il reconstruisait pièce par pièce. Il avait cessé de se brutaliser pour retrouver la mémoire. Seule Sylvia lui donnait l'envie de se cogner la tête sur la porte hermétique qui lui barrait le

chemin vers le passé. Les nuages passaient devant la lune, créant une alternance d'obscurité et de clarté laiteuse. Il apercevait le grand pêle-mêle sur le mur où s'entassaient les vestiges de son histoire, puis le noir profond envahissait de nouveau la chambre, comme il avait envahi son cerveau. Il aurait voulu que dans le ciel de ses souvenirs les nuages se dissipent sur ce passé enfui. Il eut envie de revoir Sylvia. Il se leva, et ralluma l'ordinateur. L'écran produisit un petit clignement bleu puis la machine émit son chuintement de disque dur au travail. Il retrouva le film de leur escapade africaine. Elle semblait joyeuse. Il la trouva jolie, avec ses grandes jambes de gamine déjà femme. Il pensa qu'elle aurait plu à Serge Gainsbourg. Elle avait un je-ne-sais-quoi de Jane Birkin. À vrai dire, le Paul Andrieu d'aujourd'hui la trouvait très belle, certes, mais sans attrait. Décidément, il se demanda s'il était vraiment Paul Andrieu. Toute l'existence, les centres d'intérêt, les amis et même les amours de ce monsieur lui semblaient étrangers à ses inclinations d'aujourd'hui. Sans doute Sylvia devait-elle avoir des qualités de charme, d'intelligence, de gentillesse. Mais que pouvait-il en savoir aujourd'hui ? Il se dit que la juger sur un film de quelques minutes était absurde. Mais il ne pouvait s'empêcher de la trouver trop grande, trop maigre, un peu adolescente. L'ordinateur indiquait deux heures dix-sept. Il retourna vers sa boîte mail. Un nouveau message était arrivé.

Monsieur,

Votre message m'a surprise et inquiétée. J'ai besoin de savoir qui vous êtes vraiment. J'avais envoyé ce mail comme une bouteille à la mer et vous surgissez tel un mort vivant. Je suis prête à vous rencontrer mais vous comprendrez aussi que je me méfie. Avez-vous un numéro de téléphone sur lequel je puisse vous appeler ? Je crois lire entre les lignes que vous pensez qu'il est peut-être arrivé malheur à Sylvia. Dois-je prévenir la police ? Faites-moi signe et nous aviserons. Sophie

Il trouva que la fille faisait preuve de bon sens même si on sentait sa peur. Il convint que la situation avait de quoi déstabiliser une femme confrontée à un scénario aussi invraisemblable et qui avait mené à la mort de sa meilleure amie.

Sophie,

Cette histoire peut sembler inimaginable. Pour des raisons complexes je la découvre comme vous. Je suis amnésique. J'ai voulu disparaître, sans doute avec S. Il a fallu interpréter une disparition crédible. Cela s'est fait grâce à l'injection d'un produit toxique. Cela a détruit ma mémoire. J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à reconnecter les fils, pour expliquer la disparition de S. De grâce

appelez-moi, je dois sortir de la prison dans laquelle je me suis fourré tout seul. Ne prévenez surtout pas les flics à ce stade, j'ai besoin de tout comprendre avant. Je vous dirai ce que je sais.

Il sortit le téléphone portable qui était rangé dans le bureau et qu'il avait trouvé dès son retour à Frettière. Il l'avait éteint le jour de sa « mort », mais l'abonnement fonctionnait encore. Il trouva le numéro dans son répertoire, sagement classé à Paul Andrieu, remit l'appareil sous tension, et envoya les coordonnées à Sophie. Il n'avait plus qu'à attendre, ce qu'il détestait par-dessus tout. Il sursauta quand l'appareil émit une sonnerie de sous-marin d'attaque. Il crut avoir réveillé tous les habitants du château et même ceux du parc. Il décrocha très vite.

— Bonsoir, je suis Paul Andrieu.

Il avait dit cela, sans prudence, certain qu'il ne pouvait s'agir que d'un appel de Sophie.

— Bonsoir, je suis Sophie Le Chatelier.

Elle avait une voix douce, assez chaude, un peu grave. Il pensa qu'elle devait fumer. Le timbre n'évoquait pas une gamine, une voix de femme, posée, avec quelques inflexions inquiètes. Elle lui raconta son histoire, à lui, ce qu'elle en savait à travers Sylvia, puis elle lui raconta Sylvia. Il écoutait, attentif et fasciné de pouvoir toucher cette part encore inconnue de lui-même. Il aimait la manière dont elle s'exprimait. Pour la première fois depuis son réveil au cimetière il n'était plus sur la défensive. Il lui fit un compte-rendu complet de ce qu'il savait. Il avait rallumé la grande lampe de sa chambre, il regardait le pêle-mêle et lui décrivit en détail. Il rajouta ses doutes sur Soustelle. Puis la conversation dériva, ils se découvrirent une même passion pour Bill Evans et le jazz. Elle connaissait Nino Ferrer, s'intéressait à la musique contemporaine. Elle adorait Phil Glass, elle lui parla d'*Einstein on the Beach*. Réunis par Sylvia, ils se découvraient une complicité naturelle.

— Sophie, venez me chercher, je suis en danger ici. En fait, j'ai embarqué Soustelle et Marie dans un jeu auquel je ne veux plus jouer, je suis déjà officiellement mort. Si Soustelle est aussi déterminé que je le crois, il va falloir qu'il me supprime. Et Marie me défendra mollement avec ce qu'elle a appris.

Sophie croyait à son histoire. Et pour cause, elle en savait plus que lui. Il ignorait que Sylvia lui avait parfois fait écouter ses messages téléphoniques, lire ses lettres, ses mails. Et elle reconnaissait sa voix, c'était bien lui. Cette situation rocambolesque l'excitait. Et puis elle voulait savoir ce qui était vraiment arrivé à sa meilleure amie. Si un salaud l'avait rayée de la surface de la terre, il fallait qu'il paye. Ils se

quittèrent à plus de cinq heures du matin. Elle était professeur de lettres dans un collège de Meudon. Des quatrièmes et troisièmes, tous odieux avec leur nonchalance méprisante, mais des bons gars au fond et des filles sympathiques. Elle le faisait brutalement atterrir dans la vraie vie avec des gens ordinaires, des écoles avec des élèves, des villes normales avec des préoccupations banales et il trouvait ça formidable. Il n'en pouvait plus d'entendre parler des millions d'Innotech, des cousins Frettière, de son opération brésilienne et des combines à l'assurance. Il était ravi qu'on lui parle de salles de classes. Le collègue Rabelais à Meudon ! Il lui sembla avoir enfin rendez-vous avec le monde réel. Il baignait dans une atmosphère artificielle depuis la sortie du cimetière de Gif. Là il se sentait de retour chez les vivants. Il s'écroula dans son lit et s'endormit aussitôt, apaisé.

Soustelle pensait que le cauchemar continuait. Il se souvint de la phrase du président Chirac : *Décidément, les emmerdes, ça vole en escadrille*. Il attendait dans une voiture de location, face à un garage crasseux, au fin fond de Drancy. Franck Barnaud avait réussi à se procurer son numéro de portable. La voix de l'homme était vulgaire. Une gouaille de petite frappe et un vocabulaire limité avaient convaincu le professeur qu'il s'agissait d'un véritable voyou. Il lui faudrait compter avec ce nouvel intrus. Il avait d'abord pris le type de haut, comme si tout ça n'avait aucune prise sur lui. Mais au bout de la ligne, Franck avait sorti son arme de choc : la lettre. Soustelle avait écouté sans manifester la moindre émotion. Une fois encore Paul le mettait en situation difficile, et comme toujours Soustelle calculait, analysait, pesait tous les paramètres. Chaque problème était traité comme un acte chirurgical, avec sang-froid et professionnalisme. Le rendez-vous était fixé à onze heures. Un homme, vêtu d'un costume à carreaux d'un mauvais goût tapageur, pénétra dans le garage un quart d'heure avant. Il devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, et bien qu'un peu trop gros il lui parut très musclé. Le professeur attendit l'heure exacte pour sortir de sa voiture, traverser la rue et pénétrer dans le petit hangar qui sentait la crasse et le cambouis. Un ouvrier s'affairait sur une BMW d'un autre âge. Barnaud discutait avec le maître des lieux, un petit gars en blouse bleue qui tétait une cigarette éteinte.

— Je cherche M. Franck Barnaud.

— Toi, on peut dire que t'as du fion, tu l'as trouvé du premier coup, tu devrais jouer au Loto, c'est ton jour de chance.

Soustelle sourit tant cet humour de série B lui parut pathétique.

— Ça te fait marrer, tête de nœud ? Tu ferais mieux de m'écouter si tu veux pas que je balance tout aux keufs.

Soustelle ne pouvait s'empêcher de trouver ridicule ce malfrat d'opérette. Il avait le front bas, une sorte de hure de sanglier, l'haleine du fumeur et le blanc des yeux tout jaune en disait long sur l'état de son foie. Sa chemise largement ouverte sur le torse, élimée au col et aux manches, laissait entrevoir un tatouage multicolore dont la

signification échappait à Soustelle, faute d'une vue d'ensemble. En fait Franck s'était fait tatouer le portrait de Geronimo sur le ventre, les plumes remontant presque jusqu'au cou. Il vouait une grande admiration au chef indien, sans très bien savoir pourquoi. Pour un bandit à la petite semaine, l'indomptable cavalier des grands espaces devait représenter la forme la plus aboutie de liberté rebelle. Il avait tendu la copie de la lettre au toubib, qui la lisait sans manifester la moindre émotion.

— Intéressant, mais à ma connaissance il me semble néanmoins qu'il existait un accord avec Mlle Ternon.

— Le nez en moins c'est ce que tu vas avoir si tu fais pas ce que je dis.

Franck ne faisait pas dans la subtilité. Il sortit son Glock pour bien montrer qui était le chef.

— Si vous voulez de l'argent, sortir une arme ne me paraît pas approprié.

— Putain, tu vas arrêter de faire le caïd, toi, tu commences à me courir !

La crosse du pistolet heurta la mâchoire, arrachant un cri de douleur au vieux professeur qui tituba quelques secondes. Soustelle s'assit pendant que Franck lui transmettait ses instructions.

— Mais je ne peux pas, c'est beaucoup trop d'argent, la fortune appartient à sa femme désormais, je suis incapable de réunir une telle somme.

— Oh que si, mon bonhomme, oh que si ! Imagine ce qui arriverait si je m'amusais à porter la bafouille chez les flics, ça ferait un peu désordre, non ? Je te laisse dix jours, après on se retrouve au commissariat, OK ?

Soustelle se leva, la mâchoire en feu, et retourna à sa voiture.

Barnaud le héla.

— Dis-moi ! On t'a vu arriver avec ta caisse de loc, la prochaine fois tu peux venir avec la tienne, je connais tout de toi, jusqu'à la marque de tes calbuts. Allez, bonne journée ! Et n'oublie pas tes devoirs.

Soustelle était KO, au sens propre avec l'hématome qui commençait à déformer son menton, mais aussi à l'intérieur. Cette fois c'en était trop. Il avait réussi à se débarrasser de Sylvia mais avec ce type-là c'était différent. Il y avait bien la solution du chlorure de potassium. Il en avait assez pour éliminer tout un stock de gêneurs. À commencer par ce fichu enquêteur de chez Fidélis. Quant au maître chanteur en

costume de mafioso au rabais une simple seringue suffirait sans que cela change le destin de l'humanité. Encore faudrait-il trouver une occasion, et visiblement l'oiseau n'était pas un amateur. Soustelle se repassa les termes de la lettre. Ça lui tombait dessus. Décidément il lui faudrait réparer les conneries de Paul, encore et encore. Il était fatigué, une douleur lui barrait la poitrine. Il savait qu'il devait faire attention, se ménager un peu. Il était seul devant cette adversité. Malgré son cynisme il gardait la volonté de protéger l'essentiel. Il était le seul à pouvoir le faire, alors il continuerait, ne serait-ce que pour se sauver lui-même.

Gorune regardait le listing des appels téléphoniques. Le jour de l'appel du gamin, Fidélis avait reçu des dizaines d'appels au cours du créneau indiqué par Suzanne. Dans ce listing qu'il s'était procuré en soudoyant le patron de la sécurité, il y avait peut-être la clef de l'affaire Andrieu. Il n'avait guère le choix. À ce stade, seul le recours aux bonnes vieilles méthodes pouvait l'aider à obtenir ce qu'il cherchait. Le listing le narguait. Il aurait aimé voir clignoter le numéro du gosse au coup de fil mystérieux. Il n'avait pas rappelé, son mutisme intriguait Gorune. S'il avait eu l'intention de faire le malin, il aurait insisté, cherché à le joindre. Rien. Ce même était incompréhensible. Il cherchait quoi, du fric, à se faire briller, ou simplement à jouer ? Il existait peut-être une solution, Dragan. Il n'avait pas répondu. Gorune avait essayé de le contacter par mail, sur le numéro de portable qu'il avait gardé. Le mail n'était plus en service, et l'abonnement téléphonique avait été résilié. Gorune se décida à aller voir s'il habitait toujours à la même adresse. Il passa devant Suzanne, lui fit un clin d'œil, familiarité qu'elle réprouvait, bien entendu. Elle se concentra sur l'écran d'ordinateur pour se donner une contenance. Gorune croisa Soulier.

— Tu avances ? Tu l'as retrouvé le moutard anonyme ?

— Qu'est-ce que voulez que j'obtienne avec vos règles à la noix ? J'ai réussi à me procurer, en toute illégalité, le listing des appels téléphoniques correspondant au créneau supposé du coup de fil du même. Il y a des dizaines de numéros. Et avec ça je fais quoi ?

— T'as un air de conspirateur, tu me donnes le sentiment d'avoir une vague idée, pas vrai ?

Gorune fit une moue dubitative et percuta une ravissante directrice de clientèle qui sortait de l'ascenseur. Il ramassa les papiers qui s'étaient répandus sur la moquette. Il les lui tendit en s'excusant.

— Il faudrait inventer une assurance contre la maladresse ! dit la jeune femme d'un air pincé.

— Bon ben ça c'est fait, dit Soulier en riant.

Gorune ne la connaissait pas. Quant à lui, sa fonction précise était

un mystère pour les collaborateurs de Fidélis. Ils le voyaient toujours se trimballer avec son sac de golf, ou disparaître pendant des jours. Le mutisme de Suzanne ne contribuait pas à lui forger l'image de l'assureur modèle. Les portes de l'ascenseur se refermèrent sur le visage hilare de Soulier.

Dans le parking, la Mark VII dépassait de l'alignement des berlines sages des employés de la compagnie. Sa grande carcasse vintage dominait ses voisines et son immense capot narguait le nez tronqué du monospace garé à côté d'elle. Le moteur eut son hoquet de vieille Jaguar réveillée pendant la sieste. Elle s'ébroua et Gorune quitta la Défense. Il rejoignit la porte Maillot, remonta l'avenue de la Grande-Armée et s'enfonça dans Paris. Parvenu à la Bastille, il prit la rue de la Roquette. Conduire ce monstre des années cinquante dans ce dédale s'apparentait au pilotage d'un supertanker sur le canal du Midi. Il manœuvra dans la rue Keller, se gara sur une place réservée aux livraisons. Il aurait sans doute une contravention et s'en moquait. Il s'enfonça à pied passage Bullourde. Il reconnut l'entrée crasseuse. Un chat au poil fatigué montait la garde, la moustache aux aguets. Des sacs de ciment avaient été déposés et abandonnés. Éventrés, ils laissaient leur poussière blanchâtre envahir le corridor. Parvenu au pied de l'escalier, Gorune inspecta les boîtes aux lettres, à la recherche d'un indice sur la présence de Dragan. Il le trouva, rien n'avait changé depuis sa dernière visite. Le bout de carton collé sous la fente indiquait le troisième étage. Les marches avaient été cirées récemment, le bois propre et brillant contrastait avec la lèpre des murs. La porte de Dragan était recouverte de signes cabalistiques, mêlant la culture celte, la tradition croate et les références techno. Une sorte d'accumulation dont l'intention artistique indiscutable n'était pas absolument aboutie. Il appuya sur la sonnette. Un rugissement étrange se manifesta de l'autre côté : c'était un mélange de hard rock, de prières et de verre brisé. Gorune hésita à provoquer une seconde fois le déferlement sonore. En général Dragan écoutait de la musique à fond grâce à un casque de studio professionnel. Ce qui lui restait comme tympanes était soumis à un flot de *heavy* ou de *death metal*, Gorune n'aurait pas su préciser. Pour Dragan, Marilyn Manson n'était qu'un aimable crooner fade. Il aimait le lourd, le très lourd. Un des effets secondaires de son addiction aux haut-parleurs monumentaux, avec une surdité naissante, était son incapacité à entendre la sonnerie de la porte, a fortiori celle du téléphone. Il avait trouvé la solution avec un gyrophare installé au-dessus du bureau et qui se mettait en marche lorsqu'un visiteur se manifestait. Mais l'ampoule avait rendu l'âme, et Dragan s'en souciait peu. L'originalité de la sonnette, si l'on pouvait appeler ainsi ce dispositif unique, reposait sur le caractère aléatoire du résultat toujours surprenant émis

par les gigantesques enceintes acoustiques. Dragan avait imaginé cette invention : une base de données de sons tous plus farfelus les uns que les autres, qui se mélangeaient sans aucune logique produisant un tintamarre du plus bel effet. Gorune entendit Dragan bouger. Il était là, il en était certain. Il appuya de nouveau sur le bouton de laiton, aussitôt les murs tremblèrent sous les rafales d'une attaque de Mig 23 soutenues par les dernières mesures de *Helter Skelter* des Beatles le tout agrémenté d'un discours de Fidel Castro samplé. Très chic, pensa Gorune. La porte s'ouvrit sur une barbe surmontée d'un regard de fou gentil et encadrée par l'énorme casque audio au réglage si puissant que Gorune faillit se boucher les oreilles. Ancien de l'armée croate des temps héroïques de l'indépendance, excellent joueur de basket, Dragan avait été un véritable athlète. Devenu un as de la bidouille électronique il ne faisait plus une minute de sport. Il avait remplacé l'entraînement par une consommation abusive de Granola, provoquant un « très léger » surpoids. Avec son mètre quatre-vingt-quinze, Dragan aurait affiché cent vingt kilos sur une balance, s'il avait eu le moindre intérêt pour cet objet qu'il considérait comme parfaitement inutile. Gorune entra dans la grotte techno de l'ours qui le laissa passer avec un sourire bienveillant. Il était assez difficile de définir l'endroit. Cohabitaient une bonne dizaine d'écrans avec un empilage de matériels électroniques, d'antennes, de claviers, de modems, de brouilleurs, d'objets clignotants. Dragan jouait les Ali Baba numérique. Mais avec la crasse et la poussière cela évoquait un poste de contrôle de station spatiale installé dans une poubelle. Les mégots s'entassaient dans toutes sortes de récipients qui n'avaient pas été conçus pour servir de cendriers. L'endroit sentait le tabac froid malgré la fenêtre ouverte. Une odeur dont on n'imaginait pas qu'il fût possible de se débarrasser. Elle avait imprégné les murs, le parquet, jusqu'au plastique des ordinateurs. Quant au maître des lieux, il avait le teint jaunâtre d'un filtre de cigarette écrasée. Le vocabulaire n'avait rien prévu pour décrire l'état de ce capharnaüm. Seul le défilement de données chiffrées sur tous les écrans donnait une impression d'ordre, de propreté. Ce mélange de studio pour étudiant en crise d'identité, de cellule carcérale et de centre de pilotage ultramoderne avait néanmoins un côté poétique, déjanté mais poétique. Dragan était occupé, préoccupé même. Il se réinstalla dans le fauteuil à roulettes qui fit ce qu'il pouvait pour résister à la masse qui s'abattit entre les accoudoirs. L'immense carcasse tapait des chiffres, des caractères sur un clavier obéissant. Les doigts du géant se déplaçaient à une vitesse stupéfiante. Gorune l'avait déjà vu faire, mais le spectacle le fascina une fois encore. Le Croate semblait livrer une bataille virtuelle. Il s'arrêtait, regardait l'écran, puis un signe lui faisait reprendre son ballet de phalanges. Soudain, il fit rouler le fauteuil vers l'extrémité de

l'immense bureau constitué de planches posées sur cinq tréteaux. Il prit un objet muni de broches qu'il enfonça dans une grosse boîte grise. L'écran principal se figea ; Dragan le regardait, vaguement inquiet. L'attente dura une dizaine de secondes puis une avalanche de chiffres, de signes cabalistiques commença à déferler. Le Croate eut un sourire assez inquiétant qui découvrit la mâchoire puissante de l'ancien militaire et ex-champion, mais qui aujourd'hui n'était plus que le réceptacle de dents attaquées par la nicotine, avec la même couleur jaune de filtre usagé. Il retira le gros casque, qu'il posa délicatement sur le bureau. Il s'était calmé, regarda Gorune bien en face, se leva et vint serrer son visiteur dans ses bras surpuissants. Une marque d'amitié qui faillit lui briser toutes les côtes.

— Si toi viendre, c'est que Dragan travail, ami assureur.

Le Croate ne parlait pas réellement le français. Il était à même de se faire comprendre, mais cela n'allait pas beaucoup plus loin. Il passait ses journées en compagnie de ses écrans, de tous ces fils enchevêtrés et de ses paquets de Granola et de Marlboro. Difficile de faire de gros progrès dans ces conditions. Gorune voulut être aimable en posant une question d'intérêt général.

— Les affaires vont bien ? Sur quoi tu es en ce moment ?

Il vit le colosse se raidir, comme s'il était encore à Vukovar. Il le dévisageait, les yeux sombres le scrutaient comme pour percer tous les secrets du cerveau de Gorune.

— Commande bien payée, toi avoir problème avec ça ? finit par grommeler Dragan.

— Mais je ne sais rien de ce que tu fais, et je m'en contrefous d'ailleurs. J'espère juste que c'est assez bien payé pour que tu puisses t'offrir une femme de ménage. En fait j'ai juste besoin d'un petit coup de main. Il n'y a que toi que je connaisse qui sache faire ça.

Le bon géant se détendit, se cala confortablement dans son souffredouleur de fauteuil et attendit.

— Tu bricoles toujours sur les téléphones ?

— Pas assez argent, moi faire plus difficile aujourd'hui.

— OK, mais si je te donne un listing, tu saurais faire une petite enquête ?

— Enquête ? Ça veut dire quoi ? Retrouver propriétaire ?

Gorune commença son explication, se limitant au strict nécessaire. Dragan eut une exigence financière très supérieure à ses tarifs habituels. Gorune pensa que son ami avait changé de registre. Il dut

s'avouer que c'était mérité. Rien ne résistait au génie du Croate. Il réussissait à percer à peu près tous les blindages électroniques et informatiques. Et s'il n'en était pas capable, il l'annonçait immédiatement. Il était devenu le fournisseur attitré d'une clientèle plus ou moins recommandable, un éventail qui allait de l'entrepreneur en mal de renseignements sur ses concurrents jusqu'au malfrat qui gagnait beaucoup de temps grâce à sa science du décryptage des lieux les mieux gardés, les banques entre autres.

— Mais qu'est-ce que tu fous de ton fric ? Tu l'entasses ou tu paumes tout au poker ?

Dragan le regarda, haussa les épaules. Puis il se retourna brutalement, l'air mauvais. Il se leva, il dominait Gorune. Il eut envie de parler.

— En Krajina, père mort, et deux frères aussi, moi dernier homme de la famille. Ma mère, deux sœurs, plus femme de mon frère et deux enfants sans rien. Alors moi essayer travail Zagreb. Mais pas possible. Alors venir en France, papiers réguliers grâce à toi, et maintenant informatique pour clients, très bien payé, alors famille contente en Croatie, toi comprendre ?

Gorune l'avait rencontré huit ans auparavant. Il était encore clandestin et avait réussi à percer un mystère incompréhensible de détournement d'œuvres d'art. En contrepartie, il avait obtenu sa régularisation. Gorune pouvait lui demander d'arrêter un TGV à mains nues, il essaierait. En attendant la liasse de billets changea de propriétaire. Il en manquait.

— Je te donnerai le complément quand tu m'auras trouvé ce que je cherche.

Dragan se rassit, remit ses écouteurs et commença à taper sur son clavier, avec la rapidité d'un virtuose interprétant une étude de Liszt. Il ne fallait rien dire, juste le laisser traquer le réseau, se faufiler dans les interstices numériques, faire sauter les verrous avec de petits codes de son invention. Il entrait dans ce monde avec une aisance incompréhensible aux yeux d'un profane pour qui l'informatique se limitait à une boîte mail. Il faisait défiler des colonnes de chiffres, puis des signes cabalistiques apparaissaient. L'écran devenait soudain noir, puis se recomposait de données, d'informations, de listes. Cela ressemblait à un voyage artificiel. Gorune pensa à *Matrix*, ou à *Avatar*. L'ère du réseau avait changé le monde. Il se moqua d'avoir une pensée d'une telle banalité. Mais le vivre comme ça, en direct, l'amenait à des réflexions à la fois triviales et transcendantes sur le sens de la vie et l'existence de Dieu. Dragan était passé de l'autre côté, accompagné de

son vacarme *heavy metal*, il fouillait dans des recoins virtuels, à la recherche d'un petit morceau de vérité qui pourrait aider Gorune à éclairer ce vaste champ de points d'interrogation, de vérités en trompe-l'œil et de cadavres trop pratiques. Il avait maintenant la conviction que le hasard ne pouvait avoir produit autant d'événements étranges en aussi peu de temps. Il avait pourtant bien vu le cadavre de Paul Andrieu au fond de son cercueil. Les photos qu'il avait prises n'avaient rien donné. « Ouais, ça pourrait bien être lui », avait conclu avec une moue dédaigneuse le légiste attaché à la compagnie. Mais qui d'autre aurait pu être là, au fond de son cercueil. Il avait juste vu un mort, « mort de chez mort » aurait dit Nadia. Il fut sorti de sa rêverie par le crépitement de l'imprimante, Dragan se retourna, un large sourire découvrant ses chicots.

— Toi payer première partie, moi livrer première partie, mais toi pouvoir aller chercher suite parce que suite moi arriver bientôt.

Paul ouvrit le grand placard situé au fond du dressing. Il y avait là une panoplie complète pour voyageur de première classe : une malle Vuitton, plusieurs valises Goyard, d'autres bagages de luxe. Il choisit un grand sac Hermès, le plus discret de tous. Il détestait cette manie de l'ostentation. Il se trouvait une fois de plus en face d'une image odieuse de lui-même, un Paul Andrieu imbuvable affirmant une richesse tapageuse exprimée par le truchement de logos onéreux qui faisaient payer cher le droit de montrer qu'on les avait payés cher. Il lui fallait aller vite, Soustelle était parti depuis le matin. Marie ne l'avait pas quitté de la journée, tournant autour de lui, l'abreuvant de considérations sans grand intérêt. Il se demanda si le chirurgien ne l'avait pas chargée de sa surveillance. Craignaient-ils qu'il disparaisse ? Se doutaient-ils de sa conversation avec Sophie ? Il sentait l'étau se refermer sur sa vie nouvelle. Il était replacé de force dans l'ornière qu'il avait lui-même tracée. Pourtant découvrir l'échappatoire qu'il avait imaginée le réconciliait avec l'ancien Paul, malgré l'affectation dont il faisait preuve, malgré toutes ses manifestations de cynisme hautain. Le rendez-vous était fixé, tard dans la nuit. Il se méfiait du sommeil léger du chirurgien. Sophie serait à deux heures du matin devant la grille de Frettière. Paul avait récupéré le code du portail, savait neutraliser l'alarme. Il remplit le sac avec soin, emportant le nécessaire pour tenir un long moment. N'ayant plus d'existence, il ne possédait ni carte de crédit ni aucun autre moyen de paiement. Il eut quelque difficulté à fermer son bagage, tant il l'avait bourré pour être en mesure d'affronter sa nouvelle vie. Il ignorait quel délai lui serait nécessaire pour se reconstruire. Reconstruire quoi, d'ailleurs ? La raison aurait dû l'inciter à rester là, à se conformer au plan, à partir comme prévu se laisser faire un nouveau visage, fabriquer sa nouvelle identité. Une force le poussait à se soustraire à ce projet. Il refusait d'entrer dans ce qui lui apparaissait comme une prison. Bien qu'ayant perdu son narcissisme d'avant, il ne voulait surtout pas changer de tête. Non pas qu'il en fût spécialement fier, mais c'était la sienne, et ça le resterait, un point c'est tout. Il avait également récupéré le code permettant l'accès au coffre. Marie le lui avait confié spontanément. Il descendit le grand escalier du château vide, il traversa rapidement l'enfilade de

couloirs menant au bureau, à l'extrémité du rez-de-chaussée. Le bureau du général. Marie lui avait raconté cet épisode de l'histoire familiale. C'était son arrière-grand-père, héros de la guerre 14, qui l'avait aménagé. Mort sur le front de la Somme en 17, la famille n'avait pas osé toucher à quoi que ce soit du bureau de la fierté familiale la plus récente. Il déplaça l'armoire qui dissimulait l'accès au coffre, elle pivota sur ses gonds invisibles. La porte blindée sentait bon le début du siècle dernier. Elle possédait le parfum nostalgique des objets de la technologie de l'époque. C'était le temps de la tour Eiffel, lorsque les ingénieurs travaillaient le métal comme on travaille le bois, en l'enrichissant de décorations de toutes sortes, en lui insufflant de l'âme. La porte s'ouvrit dans un chuintement discret.

— Tu cherches quelque chose ?

Paul sursauta en entendant la voix de Soustelle. Il ne l'avait ni vu ni entendu entrer. Il eut une pensée pour son sac de voyage, il l'avait juste glissé sous le lit. Il resta muet pendant quelques secondes. Il lui fallait trouver une explication d'urgence.

— Tu sais, je suis à la recherche du moindre détail qui me ramènerait un peu à moi-même, je me demandais si je n'avais pas classé des documents dans le coffre.

Il se tourna vers les rayonnages où s'entassaient des kilos de paperasse. Il commença à se saisir d'un dossier, regarda distraitemment la couverture sur laquelle était inscrit Chasses, au feutre bleu. Soustelle s'était assis sur le fauteuil du général.

— Tu pars demain, tout est arrangé, il faudra juste être un peu prudent à la douane, mais j'ai fait le nécessaire. Normalement tu passes comme un suppositoire. Tu as enfin décidé de me tutoyer, c'est bien.

Paul avait repéré le fric, il ne pourrait emporter qu'une petite somme avec Soustelle assis à côté. Il remplit ses poches le plus possible. Un dossier était consacré à l'histoire familiale. Il le vida, ne laissant que quelques feuilles dépasser et le bourra comme il put de quelques liasses. Il prit le dossier, le glissa sous son bras, se retourna vers le professeur en souriant, le plus naturel possible.

— Je vais me cultiver sur la vie de famille, à défaut de m'en souvenir, je vais l'apprendre.

Il repoussa l'armoire qui reprit sa place sans un bruit. Il fit un petit salut militaire enjoué et sortit. Il entendit le pas du professeur, derrière lui. La sueur coulait le long de sa nuque et descendait dans son dos. Il avait peur, et encore plus à l'idée que cela se remarque, il se contrôla, persuadé que Soustelle pouvait lui injecter son poison à

tout moment. Il se contraignit à marcher doucement. En passant devant l'immense piano, il lui trouva un air de ressemblance avec son cercueil. Il s'arrêta, s'assit sur le tabouret, posa le dossier sur ses genoux et commença à jouer. Soustelle lui avait fait part de son aversion pour la musique contemporaine. Paul attaqua donc le sublime *Passacaille* d'Éric Tanguy. Il aimait cette œuvre au-delà de tout. Il s'interdisait de la jouer compte tenu de sa difficulté. Il remercia le génial Tanguy qui accepta de se faire massacrer pour faire fuir le toubib. Il resta seul à dialoguer avec le clavier pendant quelques minutes et grimpa dans sa chambre en évitant de se faire harponner par la méfiance de Soustelle. Il eut le temps de s'enfermer. Le pas du chirurgien fit grincer le parquet. Il frappa à la porte.

— Oui ?

Paul avait pris une voix décontractée, presque alerte.

— Je peux entrer ?

Décidément le gentil professeur l'avait à l'œil.

— Écoute, je voudrais bien me reposer et me plonger dans le dossier familial, avant d'être définitivement un autre.

Il garda le même ton décontracté.

— Oui, mais j'ai des choses à te dire, ouvre-moi.

Paul commençait à ressentir une peur viscérale, elle lui triturerait le ventre, il avait le front et les mains moites. Il mima une sorte de bâillement et grommela un :

— Plus tard, on parlera plus tard.

Soustelle n'insista pas. Paul l'entendit s'éloigner. Il se demanda s'il y avait un moyen de l'observer de l'extérieur. Prudemment, il se leva et alla s'enfermer dans le dressing. Il trouva un petit sac, comme une grosse trousse de toilette. Il fit les comptes. Il avait réussi à prendre trois mille euros. Pas de quoi aller bien loin, juste de quoi tenir. Jusqu'à quand ? Ce dont il était certain à présent c'est que sa vie était en danger à proximité de ce bon professeur aux allures patenôtres et qui le surveillait comme s'il était devenu une bombe à retardement à désamorcer d'une bonne injection de chlorure de potassium. Il resta assis par terre quelques minutes, le regard perdu. L'imbroglio devenait chaque jour plus complexe. De la machination orchestrée par ses soins, il était devenu la première victime. L'espoir venait à présent d'une inconnue. Et encore ne savait-il rien d'elle. Tout juste ce curriculum vitae qu'elle avait bien voulu lui confier au téléphone. Il avait du mal à ordonner ses idées, à sélectionner les priorités. Le sémillant châtelain quadragénaire et héritier par sa mère d'une longue

lignée aristocratique n'en menait plus très large à présent. Il était passé en mode commando, ne fixant plus ses objectifs au-delà des quelques heures à venir. Il se leva, retourna chercher le sac, réussit à enfourer la trousse contenant l'argent entre deux pulls. Il chercha une cache pour protéger le paquetage de son évason. Il finit par le glisser derrière une rangée de costumes alignés sur une longue tringle. Il repoussa la porte coulissante. Il pensa que la cachette tiendrait jusqu'à sa fuite. Il n'y avait plus que quelques heures à attendre. Il entendit Marie revenir au château, il l'observa depuis la fenêtre. Le jour déclinait mais il n'avait pas allumé les lampes de chevet, ni le grand lampadaire. Elle ne pouvait l'apercevoir. Elle fit le tour de la voiture, ouvrit la portière du côté passager, et ramassa une pile de dossiers. Elle referma la portière avec son pied et monta rapidement le grand escalier. Il entendit sa voix, criant presque. Elle appelait Soustelle. Le parquet grinça derrière la porte de la chambre, le chirurgien était là, il l'attendait, il avait certainement décidé de le supprimer, ou simplement l'espionnait-il. Il entrouvrit la porte. Marie parlait, assez doucement. La voix de Soustelle était distincte, il lui assurait que Paul dormait, ils entrèrent au salon. Paul se glissa jusqu'à l'escalier, il voulait entendre leur conversation.

— Tu ne te rends pas compte, il m'a laissé avec un dossier inextricable. Les cousins Frettière ont été mis au courant, ils veulent voir les comptes. Pour faire diversion et les calmer je leur ai envoyé l'avocat en exigeant ma part d'héritage. Ils s'en moquent, ils pensent que je n'irai pas jusqu'au bout. Ils ne connaissent pas les Carvalho, ça se voit. Ils vont vivre un enfer. Du moment qu'il pouvait monter à cheval Paul acceptait tout. Il s'est foutu dans la merde avec Innotech, mais je vais transformer sa boutique en machine de guerre. Les deux vieux grigous finiront par payer, ça je te l'assure.

Paul sourit. Le vernis avait craqué et l'appât du gain avait transformé la douce bourgeoise aux bonnes manières apprises par cœur, en voyou du Blanc-Mesnil. Il trouva ça plutôt sympathique. Au moins les choses étaient claires.

— Sa pouf s'est flinguée, j'espère qu'il ne l'avait pas trop mise au courant de ses petits secrets. Tant qu'on retrouve des lettres d'amour ça me va. Un vrai môme ! Il n'avait qu'à demander le divorce, je lui en aurais laissé un peu. Mais si j'ai bien compris le scénario il voulait fuir avec elle, repartir de rien, un homme neuf. Quelle blague ! Il serait resté le même ado meurtri, pour toujours. J'espère juste qu'il n'a pas fait de conneries secrètes qui pourraient me sauter au visage.

— Ne t'inquiète pas, j'ai tout vérifié, il n'y a aucun indice, ni sur sa mort ni sur ses affaires, rien de rien. Il y avait juste ce mail sur un

départ pour Sydney, une réservation à Cairns sous un faux nom, quelques babioles du genre, mais j'ai tout fait disparaître.

— Bon, il est décidé ? Il va se faire tirer un portrait tout neuf à Rio ?

— Je me demande ce qu'il pense vraiment. C'est fou de le voir comme ça, c'est le même et en même temps il n'a plus rien à voir avec l'homme que j'ai connu. C'est très étrange. En attendant il m'a assuré qu'il prenait le vol de demain, comme prévu.

— Moi, c'est pas gagné que je refasse ma vie avec son successeur. Il se pourrait bien que M. Édouard Ferreti doive se contenter d'être mon chauffeur.

Elle éclata de rire. Paul pensa que l'histoire virait au cauchemar.

— Tu oublies une chose, c'est son empreinte ADN. Il l'a laissée lors de la greffe de moelle osseuse de son père et même moi je suis incapable de trafiquer les fichiers. Si on ouvre le cercueil, ou s'il va se dénoncer, il plonge et nous avec. Il faut s'en tenir au plan, tu l'épouses et tu verras bien comment les choses se passeront ensuite. Tu ne l'aimes vraiment plus ?

— C'était déjà fini avant, il me trompait et j'en étais quasi certaine. Je le trouvais mou et veule, lâche avec les cousins, bref un naufrage. Alors là tu imagines, tout me tombe dessus à la fois. Il me laisse veuve, cocue, à la tête d'une boîte gérée comme l'as de pique et prête à exploser. Il y a des moments où je le préférerais vraiment six pieds sous terre.

— Marie, je t'en prie ! Ça peut s'arranger.

— Je ne vois vraiment pas très bien comment, il était prêt à tout plaquer, explique-moi comment on peut arranger ça. Tu pourrais finir le boulot et le renvoyer à Gif.

— Marie ! Ça suffit !

Nicolas Soustelle semblait vraiment indigné par le cynisme de Marie. La conversation parut irréaliste à Paul. Comme s'il assistait à une scène de film. Sauf que c'était sa vie que les deux personnages marchandaient dans le grand salon de Son château, devant Son piano et sous l'œil immobile de Ses ancêtres. Il s'imagina bondir dans la pièce tel Robin des Bois en les apostrophant d'un : « Ah ! mes gaillards, je vous y prends, c'est pas joli joli ce petit manège ! » Il rangea vite ce projet théâtral. Le salon restait silencieux, il remonta les marches une à une, en prenant soin de ne faire aucun bruit.

— En attendant je meurs de faim, je vais grignoter quelque chose.

Marie sortit du salon d'un pas rapide, il s'accroupit dans l'escalier,

reprit le chemin de la chambre et s'enferma. Il fallait réfléchir, vite, efficacement. Jusqu'à la preuve du contraire Soustelle semblait vouloir le protéger. Il se demanda à qui le professeur réservait le chlorure de potassium. En attendant la nuit il fallait qu'il joue le jeu, et que Marie continue de suivre le plan fixé en ayant l'impression qu'elle dominait la situation. Il ébouriffa ses cheveux, les remit en place maladroitement, retira ses chaussures et ressortit de la chambre. Il la ferma à clef et s'engagea dans l'escalier. Soustelle montait. Il bâilla en le croisant, jouant à celui qui vient de se réveiller. L'œil du toubib le scrutait. Il se dirigea vers la cuisine et trouva Marie assise en train d'étaler des rillettes sur une tranche de pain de mie.

— On ne trouve plus de personnel, ma bonne dame, c'est pas qu'il n'y ait pas de travail, c'est qu'il n'y a rien que des fainéants.

Il avait adopté un ton moqueur et joyeux pour aborder sa veuve.

— Très drôle, heureusement que tu pars demain, ça va me permettre de rappeler tout le monde.

Elle enchaîna.

— Dis-moi, tu as monté une boîte, Innotech. Tu n'aurais pas gardé des papiers dans la chambre ? J'ai besoin de récupérer les preuves d'une acquisition. Il y a quelques problèmes administratifs à régler.

— Non, je n'ai rien.

Il avait répondu laconiquement espérant une relance. Elle ne vint pas. Soustelle fit son entrée, selon son habitude, en silence comme s'il se déplaçait sur un coussin d'air. Ils partagèrent les rillettes, un saucisson et du jambon de Parme. Ils n'échangèrent que quelques mots. Paul était le plus loquace, affichant une insouciance enjouée. Il parla du Brésil, du fait qu'il était heureux de changer de peau, au propre comme au figuré. Marie fut la première à quitter la cuisine. Elle était fatiguée et elle devait encore travailler sur quelques dossiers. Elle sortit en leur adressant un petit signe de la main, sans se retourner. Soustelle avait envie de parler. Paul le sentait, il voyait les mains de son vis-à-vis s'agiter anormalement. Il se trémoussa quelques instants et puis il n'y tint plus.

— T'as vraiment pas intérêt à déconner, c'est devenu trop grave. Je ne te fais aucune confiance. T'es plus le même, t'entends, t'es un autre. Alors moi je veux bien avoir risqué ma carrière, ma réputation et plus encore pour un ami, mais pour un étranger c'est une autre affaire. Ou tu reviens avec moi, ou tu continues ta course en solitaire. Dans les deux cas t'as pas le choix, tu deviens Édouard Ferreti et tu te tiens à carreau, vu ? Marie s'inquiète, le souk que t'as laissé dans Innotech, c'est elle qui se le tape, et au cas où tu ne l'aurais pas compris, c'est

pas une tendre, crois-moi.

Paul se contenta de lever la tête doucement, planta son regard dans les yeux plissés du vieux médecin, qui ne cilla pas. Paul se composa un visage serein, détendu. En fait cette soudaine agression le rassurait. Cela signifiait que Soustelle essayait de le protéger. Il parvint à rendre son sourire à peu près naturel.

— Que tu t'inquiètes est parfaitement compréhensible. Je te rappelle juste que je viens d'atterrir dans une histoire qui a beau être la mienne, elle ne m'en paraît pas moins complètement étrangère. J'ai tout à fait compris que je n'avais pas le choix. Que je m'étais imposé ce sens unique dès lors que j'avais imaginé cette histoire rocambolesque. J'y vais, sans l'ombre d'un doute j'y vais, mais tu peux comprendre qu'ayant à peine pris possession de ma tête il faille que j'en change puisse me sembler un peu étrange.

Il avait pris un ton las et résigné. Soustelle se détendit. Paul avait regagné un tout petit bout de sa confiance. Il avait juste besoin que le professeur aille se coucher, dorme et le laisse s'échapper.

— Depuis la rue Las Cases, je n'ai pas vécu de moments aussi pénibles, j'ai cru que tu avais totalement perdu les pédales. Heureusement tu es en train de revenir. Tu ressembles un peu plus au Paul Andrieu que j'ai connu. Tu verras, tout finira par se tasser. Tu reprendras ta vie avec Marie, ça va aller.

Pour la première fois, Soustelle lui parut fatigué, comme au bout du rouleau. La rue Las Cases, la mort de ce gamin écrasé par le pont de la médecine. Le secret qui les unissait autrefois les séparait aujourd'hui. Paul trouvait pitoyable ce soi-disant grand bonhomme à la carrière immaculée. Il le soupçonnait d'avoir commis quelques autres saloperies pour garder son pedigree intact. Paul ne se sentait pas l'âme du justicier, il voulait juste fuir ce marécage puant. Il voulait précisément oublier ce qu'il avait oublié, ne pas découvrir la fange de son passé. Il vivait ce paradoxe avec de plus en plus de difficulté, presque de la douleur. Il était entièrement dédié à cette fuite, à cette évasion. Il continua la conversation, insistant sur les détails pratiques de son séjour au Brésil. Soustelle avait repris son ton un peu hautain, avec cette pointe d'humour distant qu'il utilisait comme une marque de sa supériorité. Il affichait une confiance retrouvée. Pour lui les choses étaient à nouveau en ordre. Il entraîna Paul au salon, ouvrit sa mallette, Paul vit les flacons, il pouvait lire chlorure de potassium sur l'un d'eux. Il frissonna. Le professeur saisit un dossier bleu, il en sortit un billet d'avion, au nom d'Édouard Ferreti, un passeport, des dollars, une réservation d'hôtel pour sa première nuit à Rio. Il lui remit aussi une carte de crédit American Express.

— Sers-t'en le moins possible, c'est juste en cas de gros pépin. Et puis ça, c'est ton passeport définitif. Ils vont te soigner, après tu seras plus séduisant que jamais.

Paul ramassa le tout qu'il posa sur une table basse avant de s'asseoir devant le piano.

— Pitié, Paul, je vais aller me coucher, je suis juste au-dessus, je te préférerais quand tu te prétendais indigne de jouer de cet instrument.

Il avait dit ça avec un large sourire. Il se détendait, presque jovial. Il s'assit dans un large fauteuil en cuir brun, sortit un cigare qu'il commença à allumer avec des gestes de professionnel. Paul décida de jouer le jeu. Il commença son petit concert par du jazz classique, des standards immédiatement identifiés par les oreilles du professeur. Il enchaîna avec de la variété, des airs des Beatles, des Stones, des standards de la jeunesse de Soustelle. En fermant les yeux le vieux chirurgien se serait cru dans un piano bar ou dans le hall d'un grand hôtel. Le cigare se consumait lentement. Après une vingtaine de minutes, Paul glissa vers de la musique un peu moins populaire. D'abord Satie, puis Poulenc. Il sentit le toubib qui s'agitait sur le fauteuil. Il se lança alors dans ce qu'il savait insupportable à son auditeur. Il choisit *Compose*, une œuvre de Milko Kelemen, un morceau ultra-difficile et indigeste pour un non-amateur. Paul se surprit à tenter de l'interpréter du mieux possible. Ses doigts essayaient de retrouver le bon rythme, il ne pensait plus à rien d'autre, oubliant Soustelle, le château, sa prison, toute l'histoire. Il fut tiré de ce monde de notes et d'harmonies par la voix du médecin qui s'était approché du piano.

— Bon, je vais me coucher, tu serais sympa de mettre la sourdine, ta musique me porte sur le système.

Puis il disparut dans le grand escalier. Paul s'exécuta et c'est une musique étouffée qui sortit de l'immense Fazioli. Il s'obstina une heure, en tirant tout ce qu'il était capable d'extraire du mariage de ses mains avec le clavier. Au fond, le piano serait son seul regret en quittant les lieux. Il avait découvert sa passion pour la musique, c'était le seul héritage qu'il appréciait de sa vie antérieure. Il n'arrivait pas à comprendre l'orgueil stupide qui l'avait poussé à cesser de jouer. Il était onze heures lorsqu'il entra dans sa chambre. Il fit couler le robinet du lavabo, se brossa consciencieusement les dents, fit encore quelques pas. Soudain il pensa à l'ordinateur. Il ne devait pas le laisser là. Il contenait trop de secrets, y compris ceux auxquels il ne pouvait avoir accès, faute de souvenirs. Il devait le détruire. Il n'avait rien pour le faire et la machine était trop volumineuse pour qu'il puisse l'emporter. Il eut une idée, c'était stupide mais il n'en voyait pas de

meilleure. Il alla enfiler une paire de bottes de chasse. Il débrancha la machine, la porta jusqu'à la salle de bains et fit couler l'eau dans la baignoire. Lorsqu'elle fut pleine, il y plongea l'appareil. Quelques bulles d'air remontèrent à la surface. Il entra lui-même dans l'eau. Puis il marcha sur l'appareil, le verre de l'écran céda sous les semelles. Le bruit était amorti par l'eau. Il devait absolument accéder au disque dur. Il désossa la carcasse jusqu'à ce qu'il parvienne à l'extraire. Moyen original de nettoyer la mémoire. Décidément il n'en sortait pas. Débarrassé de sa carrosserie, l'objet devenait transportable. Il sortit de la salle de bains, attendit sur son lit, les yeux grands ouverts dans l'obscurité. À une heure et demie, il se leva, en silence. Il évoluait comme dans un film au ralenti. Le château paraissait calme. Il ouvrit la porte avec la précision d'un cambrioleur aux aguets. Il portait le gros sac au bout du bras. Il avait emballé le disque dur dans un pull-over dont il avait noué les manches. Il referma la chambre à clef. Parvenu au pied de l'escalier, il n'entendit que le bruit du vent dehors et les animaux nocturnes dont les cris lointains étaient à peine audibles. Il avait décidé de passer par la porte de service située derrière la cuisine. C'était la voie la plus discrète. À l'office, il ouvrit l'armoire de sécurité et déconnecta toutes les alarmes. Un petit cliquetis précéda l'extinction des voyants indiquant l'arrêt de la surveillance. Il sentait son corps tendu, ses muscles lui obéissaient à la perfection. Il prit conscience que sa machine était bien entretenue, son passé de sportif venait à son secours. Il savait se battre, il en avait les réflexes. Il avait pris spontanément des positions de ju-jitsu. Découvrir des aptitudes léguées par sa vie antérieure ne le surprenait plus. Il fit tourner le loquet de la porte située à l'arrière de la cuisine, elle pivota en grinçant à peine. Il était dans le parc. Il traversa l'espace recouvert de gravillons en redoublant d'efforts pour n'émettre que le moins de bruit possible. Il voulait parvenir sur la pelouse au plus vite. Après, il ferait le tour pour rejoindre le portail. Sur l'herbe, ses pas devinrent silencieux. Il marchait en longues enjambées. Il ne sentait même pas le poids du sac, pourtant bourré à craquer, les fermetures prêtes à céder. Il repassa devant la façade sombre du château, avec le sentiment qu'il le voyait pour la dernière fois. Il n'avait pas eu le temps de s'y attacher, même si toutes ses découvertes lui avaient prouvé que le Paul Andrieu d'avant avait une passion réelle pour ce petit coin de Sologne. Il repensa à la lignée des ancêtres sagement rangés dans l'escalier. Il les quittait sans regret. Le parc sentait bon la terre humide et l'herbe tendre. Il progressait le long de l'allée. Cela lui parut interminable. Il lui fallut presque un quart d'heure pour voir la silhouette du portail se détacher sur le ciel éclairé par une lune décroissante. Il accéléra, convaincu que Soustelle avait déjà découvert sa fuite. Il se calma. Puis il franchit les cent derniers mètres en

courant. Il souleva la trappe dissimulée sur le côté de l'allée dans un poteau de bois. Le clavier apparut. Il composa le numéro du code. Pendant une ou deux secondes il ne se passa rien. Paul était noué par la concentration et un peu de la peur enfantine, le noir, la chose interdite. Il se sentait comme un ado fugueur. Le vantail droit s'ébroua et commença à pivoter, bientôt imité par son jumeau. Les gonds crissaient en émettant un léger bruit qu'il percevait comme un tintamarre propre à réveiller tout le département. Deux projecteurs dissimulés dans les arbres illuminèrent le passage. De l'écran situé à l'office, on pouvait le voir franchir l'entrée, le sac au bout du bras, dans une attitude de soldat de commando.

Il scruta la route, rien. Personne n'attendait. Le découragement l'envahit. Il regardait la route de chaque côté, cherchant la trace d'une voiture ou de la présence de Sophie. Le portail se referma, dans le même grincement. La Clio bleue était cachée un peu plus loin, il la repéra grâce à l'appel des phares. Il eut envie de sauter de joie et courut de toutes ses forces vers ce recoin où la jeune femme avait dissimulé sa voiture. Il lui sembla battre le record du monde du cent vingt-deux mètres avec sac et disque dur. Sophie se pencha côté passager, ouvrit la portière, Paul s'engouffra en faisant glisser le sac sur la banquette arrière.

— Vite, on file, ça craint vraiment.

— Bonjour quand même, et merci de m'accompagner ! dit Sophie en démarrant.

— Pardon, je viens de vivre des jours tellement bizarres avec des gens étranges et un moi qui ne ressemble pas à ce qu'on me raconte, je suis un peu perturbé.

— On le serait à moins, mais vous n'aviez qu'à ne pas monter ce plan stupide, franchement, c'est un truc de même qui regarde trop la télé.

Il se tourna vers elle. Dans la pénombre son profil éclairé par le tableau de bord lui permettait de distinguer une femme au regard décidé. Elle n'était pas spécialement jolie, sans doute assez petite. Mais chaque geste, chaque intonation laissait transparaître un charme discret mais très présent. Sa voix était douce, chaude, encore mieux timbrée qu'au téléphone.

— Où va-t-on ? demanda Paul, qui ne la quittait pas du regard.

— Où allons-nous serait plus juste, corrigea la prof de lettres. Eh bien si M. Andrieu a une autre adresse que son cimetière, je veux bien l'accompagner. Mais si le Paul à qui j'ai parlé la nuit dernière ne sait même plus qui il est, je doute qu'il me récite par cœur la liste de ses

propriétés, dont les gazettes ont pourtant dressé la liste précise lors de sa disparition. Bref, on va chez moi, pour parler l'Andrieu dans le texte.

L'entrée de l'autoroute était noyée par la lumière des lampadaires. Il put la voir, presque comme en plein jour. Cela lui confirma qu'elle ne mesurait sans doute pas plus d'un mètre soixante, bien qu'il ne l'ait vue qu'assise. Elle portait un chemisier blanc dans un jean. Ses cheveux auburn encadraient un visage sérieux, simple et attentif. Ses yeux lui parurent noisette, le nez droit, la bouche aux commissures un peu relevées lui donnait une expression mutine, comme si elle se moquait en permanence. Elle avait passé la quarantaine, la voix ne lui avait pas menti. Ses formes pleines lui conféraient une féminité indiscutable, même s'il se doutait qu'elle devait lutter contre un peu de surpoids. Ils arrivèrent à une station service.

— Arrêtez-vous, s'il vous plaît.

— Mais non, j'ai justement fait le plein en arrivant pour nous éviter d'avoir à le faire au retour, inutile de prendre des risques.

— S'il vous plaît, dit-il en la regardant d'une façon si intense qu'elle accepta.

Elle gara la Clio devant la station-service, fermée. Il n'y avait qu'une caisse ouverte derrière laquelle somnolait l'employé de nuit.

— En l'absence de café, nous pouvons vous proposer une pinte de fuel. Normal ou sans plomb ?

Elle le regardait en souriant.

— Ce n'est pas le lieu, mais je vais quand même fumer une petite cigarette.

Elle fouilla dans son sac, prit un paquet de Marlboro light, un briquet en plastique rouge et sortit de la voiture. Sa démarche était vive, même pour faire trois pas sur un parking elle donnait le sentiment de savoir où elle allait, décidée. Elle marchait avec la grâce d'une danseuse, ou d'une patineuse. Elle glissait sur l'asphalte. Elle assumait sa taille, elle portait des ballerines, des Repetto. Paul se souvint de l'aventure de Jean-Marc Gaucher, prodigieux petit bonhomme qui avait sauvé cette marque. Pourquoi ce souvenir lui revenait-il ? Il avait admiré le parcours de ce fils de banlieue destiné à une existence banale et qui avait transformé sa vie en destin, non par la chance, mais par la volonté. Il se dit qu'il lui restait à faire la même chose. À quarante-quatre ans il partait à la conquête d'une nouvelle trajectoire. Il ne réclamait rien d'extraordinaire, juste une rencontre avec lui-même, dans la vérité. Il savait que le bonheur ne résidait pas

dans l'accumulation des outils du paraître. Il avait besoin de tout ce qui ne se voit pas mais remplit l'âme. Il regardait Sophie, il lui trouvait de la grâce. Il était séduit par ses gestes, cette façon de porter la cigarette à sa bouche avec un air un peu dédaigneux. En quelques minutes, elle lui avait montré qu'elle possédait du sang-froid, de l'humour, de la classe, de la gentillesse, de la simplicité. Il voulait le lui dire. Il sortit de la voiture et la rejoignit en quelques enjambées.

— Je dois vous remercier, je respire à fond, comme si on m'avait sorti de prison, je vous le dois, je vous en remercie. Et puis je vous trouve charmante, vraiment.

— Soyez gentil, je suis là en mémoire de Sylvia. Que vous me trouviez charmante un quart d'heure après m'avoir rencontrée témoigne d'un infantilisme prononcé et peut-être de pulsions mâles que je vous engage à garder pour des jours meilleurs. Vous savez, je suis prof. En général mes élèves attendent un mois ou deux avant de me faire ce genre de déclaration. Mais c'est vrai que pour vous c'est différent, vous êtes un nouveau-né.

Elle l'avait cueilli à froid, il éclata de rire. Elle poursuivit.

— Elle vous aimait. Elle m'a fait écouter plusieurs messages que vous lui aviez laissés. C'était mignon votre histoire. Je l'avais rencontrée à Penninghen où je donnais des cours de français. C'était une personnalité particulière, talentueuse, créative, libre. Nous nous sommes très vite rapprochées, une amitié forte, malgré nos différences : l'âge, nos formations, nos origines. Nous étions a priori des étrangères et elle est devenue ma sœur, un être essentiel dans ma vie. Elle avait parfois des réactions enfantines, immatures. J'ai tenté de lui expliquer que de partir au bout du monde avec un homme qui voulait refaire sa vie sentait à plein nez la chronique d'un échec annoncé. Au début elle n'était pas absolument certaine de vous suivre jusqu'au jour où elle m'expliqua qu'elle ne ferait plus demi-tour, que les choses étaient allées trop loin de votre côté. Elle ne m'a pas raconté votre projet pour Club des Cinq attardé. Elle n'a pas osé, je l'aurais convaincue que c'était une connerie, une très grosse connerie.

— Vous auriez eu raison, c'en était une. Et elle l'a payée de sa vie, j'ignore comment, mais c'est absurde. Elle est morte de ne pas me retrouver et je n'ai pas le moindre souvenir d'elle. Quelle dérision !

Sophie écrasa sa cigarette, elle lui fit signe de remonter dans la voiture. Ils repartirent. Il la regardait, il apprécia cet instant de calme. Malgré les risques de la situation, il était rassuré à côté de cette femme décidée et sincère, intelligente et claire. Il la regardait conduire et pour la première fois il se sentit en confiance, apaisé, presque

heureux.

Marie se leva tôt. Elle entra dans la salle de bains. Le miroir lui renvoya son image. La princesse du château de Frettière se vit belle, encore nimbée des scories du sommeil. Elle prenait un soin maniaque de son apparence. Les crèmes, les onguents, les essences de toutes sortes encombraient les étagères. Elle avait considéré jusqu'à ce jour que son actif principal était ce corps dont elle savait depuis toujours qu'il était attirant. Depuis son mariage elle avait fait ce qui était indispensable pour entrer dans la peau d'une Andrieu de Frettière. Elle repensa aux efforts qu'elle avait dû consentir : les heures en cours de maintien à acquérir les bonnes manières, potassant les ouvrages spécialisés, ou chez les baronnes désargentées qui commercialisaient leurs traditions. Elle n'avait jamais dérogé à l'exigence de sa forme, de sa ligne. Elle buvait peu, ne fumait pas, passait des heures sur des engins métalliques aux formes étranges. Elle affectionnait en particulier un appareil à la forme oblongue, un énorme elliptique professionnel que Paul appelait la mante religieuse. L'image avait amusé Marie. Cette femelle impitoyable dévorant ses amants ne lui déplaisait pas. Elle profita de l'eau domestiquée qui lui caressait la peau. Ce moment magique de la douche était l'un des rares moments érotiques de sa vie. Elle avait aimé les nuits d'amour avec Paul, au début. C'était un amant imaginatif et vorace. Puis leurs ébats s'étaient raréfiés. Elle considérait que l'initiative devait lui être laissée. Il avait peu à peu abandonné le sujet. Ses doutes existentiels le rendaient morose. Ils firent chambre à part, d'abord de temps en temps, puis cela devint habituel. Elle commença à le mépriser. Quand il lui prenait l'envie de faire l'amour, Paul entraînait dans sa chambre et venait l'embrasser. Elle en avait conçu peu à peu du dégoût. Et puis il y avait l'autre. Au début Marie ne vit rien. Il fallut les confidences de cette amie « bien intentionnée » qui ne pardonnait pas à une Carvalho venue de nulle part d'avoir mis la main sur l'un des plus beaux partis de sa génération. Elle lui raconta donc l'histoire. Paul avait une maîtresse. Marie s'en moquait éperdument. On ne divorçait pas chez les Andrieu. Et même si Paul avait décidé un jour de rompre l'injonction familiale, il lui faudrait partager, elle serait libre et riche. C'est un peu ce qui se produisait aujourd'hui. Elle avait hérité de la fortune, avec en prime un mari qui avait tout oublié. Au fond c'était

assez pratique. Il lui suffisait de lui laisser quelques miettes et il irait refaire sa vie avec une autre étudiante des beaux-arts. Elle sourit devant le miroir en lissant sa très belle chevelure. Elle s'habilla rapidement, enfila ses chaussures de marche et descendit dans le parc en utilisant l'escalier de la tourelle d'angle qu'elle avait privatisée pour son confort. Elle arpentait « sa » terre. Elle portait son regard aussi loin que possible à la recherche des frontières de « son » parc. Elle marchait vite, à la limite de la course. Elle sentait ses muscles bien entretenus répondre à chaque sollicitation. Elle jouissait de cette sensation d'harmonie, son propre corps docile dans ce paysage serein. Enfin, elle se sentait vraiment chez elle. Au détour d'une allée elle aperçut Soustelle qui courait à sa rencontre. Il avait l'allure d'un rhinocéros en train de charger. Elle comprit immédiatement qu'il était arrivé quelque chose à Paul. Le médecin avait les poumons en feu, il réussit à parler entre deux hoquets.

— Il est parti !

— Comment ça il est parti ? Au Brésil ?

— Mais non, il est parti, parti ! Il a fait son sac et s'est enfui, il a même détruit son ordinateur, emporté le disque dur, il est cinglé ou quoi ?

Marie était plus calme que Soustelle.

— Attends, il n'a pas de papiers, pas d'argent, il n'existe pas, et s'il se fait prendre il termine en taule, restons calme. Tu crois qu'il a une complice ? Elle est bien morte sa maîtresse, non ?

— Je ne comprends pas ce qui a pu lui traverser la tête. Depuis l'amnésie je me disais bien qu'il ne voulait pas suivre le plan. Changer de tête ne lui plaisait pas. Ce n'est plus le même, c'est dingue. Mais s'il déconne, on va tous plonger.

— Moi, honnêtement non, je ne suis au courant de rien. Je découvre cette histoire de fausse mort. Les cousins seront ravis que je prenne bien soin de protéger leurs avoirs. Je m'arrangerai avec eux pour sortir d'Innotech et j'attendrai que Paul revienne en gérant tranquillement notre fortune. Quant à toi, il va te falloir un bon avocat. Mais ne compte pas sur moi pour un faux témoignage, j'ai assez affaire avec le mien.

Soustelle n'en revenait pas, cette femme était d'un cynisme absolu. Son sang-froid le sidérait. Si elle avait eu des sentiments un jour, cela devait remonter à très longtemps. Il la regarda, muet. Il sentait une barre lui appuyer sur la poitrine. Ce n'était pas la première fois que son cœur lui rappelait son âge et son hygiène de vie approximative. Il la regarda s'éloigner vers le château, de sa démarche de sportive

accomplie. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer ce caractère inflexible. Elle avait bien changé, la fille du carreleur, timide et réservée qui était entrée dans la vie de Paul.

Marie remonta dans sa chambre, sortit le gros dossier Innotech du coffre-fort et se décida à appeler les cousins. Elle obtint la secrétaire d'Emmanuel, elle attendit quelques secondes avant que la voix du vieil avare n'éructe un allô pas aimable. Marie lui avait déjà parlé plusieurs fois depuis la « mort » de Paul. Elle attaqua d'entrée. Elle avait fait appel aux meilleurs conseillers. En quelques jours elle s'était forgé un arsenal juridique pour contraindre les cousins à lui laisser la part d'héritage de Paul. Ils exigeaient au passage la dissolution d'Innotech. La seule solution étant qu'ils en deviennent propriétaires. Elle discuta pied à pied la valorisation. Ses avocats avaient déjà fait parvenir une proposition détaillée aux deux cousins qui n'en revenaient pas. Ils avaient combattu le père, avaient embobiné le fils et ils se faisaient coincer par cette grue du Blanc-Mesnil. Ils en devenaient fous. Emmanuel tenta de rester impassible. Il ne laissait rien paraître de son affolement. L'avocat des cousins leur avait expliqué que si elle faisait la guerre ils seraient obligés de transiger. Il contesta les documents que Marie lui avait transmis. Il croyait la perdre dans les subtilités techniques et financières. Mais Marie avait procédé pour ça comme pour le reste, méthodiquement. Ce n'était pas plus difficile que les cours de maintien. Elle avait appris à haute vitesse les détails de son affaire et il n'était pas question que ces deux dégénérés fin de race imaginent lui enlever un euro de sa fortune. Elle était aussi calme qu'Emmanuel, sa voix ne trahissant aucune émotion. Elle lui laissa quarante-huit heures pour réfléchir, sinon elle passerait à l'action et avait les moyens de bloquer tout leur système. Il savait qu'elle avait raison et qu'elle irait au bout. Ils raccrochèrent. Emmanuel alla jusqu'au bureau d'Henri, il ferma la porte et s'assit dans le fauteuil directoire qui faisait face au bureau de son frère.

— C'est foutu, il va falloir transiger, la « saleté » est intraitable !

De son côté Marie appela son avocat pour préparer la guerre avec les cousins. Elle connaissait leur obsession de la discrétion, elle était certaine qu'ils allaient se dégonfler. Ils en passeraient par sa volonté. Elle était vaguement inquiète à cause de Paul. Elle le connaissait bien. Même s'il avait changé, elle savait qu'il ne prendrait pas le risque de terminer derrière des barreaux. Il allait réapparaître et elle trouverait la solution, comme toujours. En fait elle avait les clefs. S'il voulait son indépendance, qu'il la prenne, elle était prête à l'aider. Le prix à payer serait celui de sa fortune qu'elle avait bien l'intention de garder pour elle seule. Elle avait faim. La disparition de Paul avait un avantage appréciable : elle allait pouvoir faire revenir le personnel. Une

châtelaine obligée de faire son thé, c'était une vraie faute de goût. En attendant, elle descendit jusqu'à la cuisine. En passant devant le salon elle vit Soustelle assis, les bras écartés, le souffle court.

— Ça ne va pas ?

Elle lui posa la question comme à un malade tant il était pâle et semblait au bout du rouleau.

— Si, si, ça va aller, juste un peu de fatigue.

Il avait le teint cireux, les yeux enfoncés dans leurs orbites. D'ordinaire hautain, avec le visage toujours en mouvement, maniant l'humour avec la même habileté que le bistouri, le professeur semblait avoir pris vingt ans d'un coup. Elle se dit qu'il ne tenait pas le choc. Il vaudrait mieux qu'il retourne à Paris, pensa-t-elle. Elle le lui conseilla. Il insista pour rester encore un peu au cas où Paul ferait sa réapparition. Elle se prépara un Earl Grey. En tournant la cuiller dans la porcelaine elle faisait le bilan de ces derniers jours. Elle avait la situation en main, il lui fallait simplement rester concentrée, attentive. Ce n'était qu'un exercice de plus, ni plus ni moins difficile que tous ceux auxquels elle avait sacrifié ses heures depuis des années. Elle touchait au but, au-delà de ses espérances. Elle téléphona au régisseur et lui demanda de rappeler tout le monde, l'ordre pouvait revenir au château.

Sophie avait préparé du café. Elle habitait Meudon. Un joli petit deux pièces au troisième et dernier étage d'un immeuble comme on en trouve des centaines dans cette banlieue, posé au milieu d'arbres et de massifs. Son matou était énorme, avec un poil si brillant qu'il semblait synthétique. C'était décoré avec un goût minimaliste. Le luxe ne résidait pas dans ce mobilier fonctionnel tout droit débarqué du magasin Ikea le plus proche. La seule manifestation de richesse résidait dans une immense bibliothèque. Les rayonnages couvraient tous les murs de l'appartement. Et les livres qui n'avaient pas trouvé leur place sur une étagère s'empilaient à même le sol. Paul n'avait rien trouvé de plus intelligent à dire en arrivant qu'un « Vous aimez lire ? » auquel elle avait répondu en lui demandant si l'humour était héréditaire chez les Andrieu. Il avait pris quelques volumes au hasard, des romans : Nabokov, Inoué, Nothomb, Djian, Bobin, des centaines d'autres, de la philosophie, des livres d'histoire. Toute l'œuvre de Robert Paxton sur Vichy côtoyait *la Révolution* de François Furet et l'énorme *Lorsque les dieux faisaient l'homme* de Jean Bottéro. Paul en avait le vertige, il n'avait pas lu plus d'un livre sur vingt, et encore en se vantant un peu.

— Vous devriez faire visiter, c'est impressionnant.

Il se trouvait un peu écrasé par cette démonstration de culture.

— Quand mon père est mort, il nous a laissé un peu d'argent, genre bons du trésor, plans d'épargne. Il avait un appartement dans le cinquième, rue de la Clef, et cette bibliothèque. Il a mis cinquante ans à la constituer. Alors j'ai proposé de laisser l'argent à mon frère et de garder les livres. Nous nous sommes vite mis d'accord. Puis nous avons vendu l'appartement et ça m'a permis d'acheter celui-ci. Mais c'était beaucoup plus grand dans le cinquième. J'espère vivre assez longtemps pour tout lire.

— Je pourrai vous aider ?

Elle lui sourit. Ils avaient été réveillés par le téléphone. Un élève à qui Sophie donnait des cours particuliers annulait la leçon. Elle en était ravie. Elle ne se voyait pas reprendre *Les Plaideurs* avec ce cancre, alors qu'un inconnu, infantile et touchant, avait débarqué dans

sa vie, privé de mémoire, mais pas de passé. Un passé aussi clair que la dissertation du dernier de la classe. Pour incongru que soit le constat, elle avait décidé de l'aider. Peut-être aussi un peu parce qu'il avait du charme. Elle le trouvait assez beau, bien sûr, mais ce qui l'attirait c'était plutôt son air de gosse paumé et tendre. Il émanait de ce gaillard, à la biographie de grand bourgeois détestable à ses yeux, une sorte de sincérité, presque de la candeur, c'était désarmant, et elle était troublée par sa présence dans son sanctuaire de solitude. Pour la première fois depuis son réveil au cimetière, Paul se sentait bien. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui allait arriver. Mais il lui semblait que rien de grave ne pouvait se produire tant qu'il serait à côté de cette fille. Elle se déplaçait avec une grâce et un naturel touchants en marchant sur la pointe des pieds. Il n'avait aucun souvenir de ce qu'il avait pu ressentir avant. Mais il s'en moquait tant il avait la certitude que Sophie était, pour lui, un don du ciel. Il découvrait chez cette femme des qualités qu'il n'aurait pas remarquées dans sa vie antérieure. Débarrassé du carcan des préjugés accumulés sous le poids de son statut social, il était prêt à apprécier et respecter une vraie femme dont la beauté ressortait de ce subtil mélange de simplicité, d'intelligence et de grâce spontanée. Devant la bibliothèque surchargée lui vint une référence à ses lectures d'adolescent : son voyage sur les rives du Styx lui avait peut-être permis de trouver Eurydice. Mais contrairement à Orphée il avait le droit de se retourner. Sophie prépara un petit-déjeuner. Il était quatre heures de l'après-midi.

— On dira ce qu'on veut, mais ça a du bon le statut de prof, ça permet de jouer les aventurières quand les autres sont au boulot.

En l'occurrence il s'agissait d'un pont. Un de ces week-ends prolongés comme seul le mois de mai en a le secret.

Paul du fond de sa retraite solognote avait perdu la notion du temps.

— Quel jour sommes-nous ?

Il avait un air ahuri, Sophie crut qu'il plaisantait.

— Le plus beau jour de votre vie, gros veinard, c'est celui de votre renaissance.

— Non, sans plaisanter, je ne sais pas quel jour on est.

— Bon, nous sommes jeudi 21 mai. Jeudi de l'Ascension, c'est-à-dire un pont pour Mme Sophie, professeur agrégée au repos jusqu'à mardi matin, parce que lundi il y a journée pédagogique, mais je me suis fait porter pâle. Lundi je vous ramène à Frettière et je fais jouer la garantie de mon escort boy : Il n'a pas de mémoire et peu d'humour !

Elle avait débité tout ça d'un ton un peu décalé, juste pour lui montrer qu'elle n'allait pas se laisser faire. Il aimait son sens de la dérision, son énergie tranquille. Elle savait marquer son territoire. Ça lui parut un argument supplémentaire de séduction, il aurait bien voulu lui trouver un défaut, par principe. Elle s'enferma dans la salle de bains, en sortit un quart d'heure plus tard. Elle s'habilla, les cheveux encore mouillés. Elle n'était pas très apprêtée et pourtant paraissait sophistiquée. Il y avait un je-ne-sais-quoi de raffiné dans tout ce qu'elle faisait ou disait, jusqu'à sa tenue vestimentaire, sage et aguichante à la fois. Il se doucha à son tour. Il sortit du sac de quoi se vêtir le plus simplement possible. Il s'assit en face d'elle, à la cuisine, il tournait la cuiller dans la tasse de son septième café.

— Je veux refaire ma vie, je ne sais pas comment, vous voudriez bien m'aider ?

C'est elle qui passa spontanément au tutoiement :

— Tu n'as aucun souvenir de Sylvia ?

— Non, j'ai retrouvé ce film sur l'ordinateur, mais c'est tout.

— Vous deviez partir en Australie, tu aurais acheté un hôtel à côté de Cairns, à Port Douglas je crois. Tu avais des faux papiers. Si j'ai bien compris ce qu'elle m'a dit, il y avait un passeport avec un nom italien, pour te permettre de partir au Brésil pour l'opération. Ça c'était la version officielle. Et puis il y avait le second passeport, celui que tu voulais utiliser pour partir avec Sylvia au nom de Karl Siebert, citoyen suisse. Ce passeport aurait dû être chez Sylvia. Il y avait aussi de l'argent liquide, en dollars, une très grosse somme. Un compte en Australie est déjà crédité. Je n'ai jamais su combien. Quand nous sommes allés à l'appartement, j'ai tout fouillé. Je n'ai rien retrouvé, le passeport et l'argent avaient disparu. Pourtant j'étais la première sur les lieux, la concierge m'a aussitôt appelée, je suis arrivée en même temps que les pompiers.

Paul réfléchissait, cela venait corroborer ses doutes sur le suicide. La disparition du passeport et de l'argent n'avait aucune logique. Si la pauvre Sylvia l'avait cru réellement mort, désespérée au point de se suicider, pourquoi les aurait-elle dissimulés ? Certainement pas pour protéger sa mémoire ou préserver Marie puisqu'elle avait laissé les lettres en évidence. Il se souvint de son premier réflexe quand il avait retrouvé Marie à la sortie du cimetière, il lui avait demandé de l'appeler Karl. Paul se concentra, reprenant le film des événements. Ce K, il l'avait retrouvé dans les échanges de mails. Soustelle s'était-il douté de quelque chose ? Avait-il fouillé son ordinateur ? Le même Soustelle qui transportait du chlorure de potassium lui avait raconté

qu'il avait une secrétaire amoureuse de lui qui signait S comme Soizic. Le même Soustelle avait-il l'intention de l'éliminer ? Paul ne parvenait pas à se forger une opinion définitive. Les scrupules ne l'avaient pas étouffé lors de l'accident qui, dix ans auparavant, avait coûté la vie à un pauvre gamin fauché pour s'être trouvé sur la trajectoire de sa voiture. Sa mémoire débranchée ne pouvait plus lui raconter ce qui s'était vraiment passé ce soir-là, rue Las Cases. Mais ce qui était certain aujourd'hui c'est que beaucoup de questions gravitaient autour du chirurgien. Paul n'avait pas d'autres choix que de l'affronter. En premier lieu parce qu'il lui avait peut-être volé les clefs de sa nouvelle vie. Soustelle lui avait dérobé son passeport pour la liberté d'une injection mal dosée. Si les confidences de Sylvia étaient exactes, il devait avoir l'argent pour racheter l'hôtel australien. Tout ça le réconciliait avec son passé. Il avait décidé de tout changer, de se fabriquer une vraie vie. Il le trouvait fréquentable ce Paul Andrieu-là, sauf que le nouveau Paul ne connaîtrait jamais sa maîtresse et se sentait tomber amoureux de sa meilleure amie. Il eut un pincement de culpabilité en imaginant Sylvia, morte pour rien dans une histoire dont elle ignorerait à jamais la mécanique.

— Je pense avoir compris ce qui s'est passé, il faut que je retourne à Frettière.

— Mais t'es dingue, tu vas te faire zigouiller par ton médecin.

— Écoute-moi. Sylvia m'a envoyé un mail, elle s'inquiétait de n'avoir aucune nouvelle, Soustelle avait sûrement accès à mon courrier. Il a pris peur, pensant qu'elle allait tout raconter. Or rien n'est plus important pour lui que sa réputation. Il lui a sans doute rendu visite, elle le connaissait, non ?

— Oui, vous aviez dîné avec lui deux ou trois fois, elle me l'avait décrit comme un vieux monsieur charmant et attentionné.

— Eh oui ! Bien sûr, s'il est venu la voir, elle ne s'est pas méfiée. Il a très bien pu la forcer, il est assez bon médecin pour avoir trouvé une solution.

Paul voyait les actes de la pièce macabre se remettre dans le bon ordre. Il fallait qu'il revienne à Frettière, et qu'il négocie avec Soustelle. Son passeport et l'argent contre son silence. Puis il disparaîtrait. Marie se consolerait avec l'héritage. Il essaya de rebâtir le processus qui l'avait amené jusque dans ce petit appartement de Meudon, poursuivi par un passé qui lui était devenu indifférent. Sophie le regardait, elle aussi voyait en Paul un homme qui pourrait compter. Ses histoires d'amour n'avaient jamais duré, les hommes avaient peur d'elle, à cause de son humour, sa culture, sa capacité à

paraître si légère. En fait elle ne laissait jamais rien passer. Sa détestation de la médiocrité en faisait une compagne exigeante, et encore le mot avait semblé faible aux deux hommes qui avaient compté pour elle. On aurait pu appeler ça de l'intransigeance. Un être apparemment factice se trouvait assis devant elle, sincère et solide, avec une envie de vivre et un regard qui en disait assez long sur ce qu'elle lui inspirait. Il se jetait dans ce nouveau monde avec appétit, sans aucun lien avec un passé qu'il abandonnait sans le moindre regret.

— Super week-end, il va falloir se retaper la route et discuter avec un charmant monsieur qui semble considérer la morale comme une donnée très élastique. Bon, je prends quelques affaires et on y va.

— Toi, tu restes ici, je ne veux pas...

Il ne put terminer sa phrase.

— Écoute-moi bien, charmant amnésique, si tu m'as appelée au secours et que je suis venue c'est de mon plein gré, il va falloir que tu comprennes que la vraie vie ça ne consiste pas à faire le zouave en espérant que je viendrai au moindre coup de sifflet. Tu y retournes, je t'accompagne, rien de plus simple. Accessoirement c'est moi qui ai la voiture.

Il lui sourit, lui prit les mains et embrassa le bout de ses doigts avec toute la tendresse qu'il pouvait exprimer. Elle le laissa faire, en lui souriant, puis lui donna un petit sac dans lequel il mit quelques vêtements et sa trousse de toilette.

— En route pour l'Australie, dit-elle en refermant la porte.

Elle n'entendit pas la sonnerie du téléphone. La concierge de Sylvia cherchait à la joindre. Elle ne savait pas quoi faire du gros paquet déposé à l'attention de sa locataire disparue. Il réserva une chambre au Domaine de Valaudran. Ils iraient au château dans la matinée, cela leur laissait le temps de dormir une vraie nuit.

La corne de brume du porte-avion *Eisenhower* dans le port de New York accompagné par une flottille de remorqueurs toutes sirènes hurlantes se mélangeait assez difficilement avec *Göttingen* de Barbara. Le tout était saupoudré du commentaire inimitable d'un match Uruguay-Brésil. Dragan laissait l'aléatoire répondre au coup de sonnette d'un Gorune impatient. Le grand Croate dormait, la tête dans les claviers, gavé de Granola. Il se réveilla brutalement, hirsute et de mauvaise humeur. Il considéra Gorune avec le même regard que s'il avait trouvé un officier serbe chez lui. Il le laissa entrer, prit une bouteille de bière qu'il décapsula avec les dents avant d'en avaler le contenu comme s'il se fût agi d'un dé à coudre.

— Moi trouver, toi me donner l'argent.

La simplicité de la relation avec l'ours numérique permettait de ne pas perdre de temps en considérations mondaines.

— Je vois que ta femme de ménage a prolongé son arrêt de travail, ironisa Gorune en jetant un regard circulaire sur la caverne qui se remplissait peu à peu de bouteilles vides et de paquets éventrés.

— Au pire tu appelles la sécurité civile, avant que les cafards ne passent à l'attaque. Bon, alors ça dit quoi nos affaires ?

— L'argent !

Il ne fallait pas contredire un obsessionnel en pleine crise. Gorune sortit les liasses. Elles disparurent dans les paluches monstrueuses d'un Dragan aux yeux brillants. Gorune se demanda combien de vies s'étaient éteintes sous les phalanges monstrueuses du Croate. Il avait quitté la Krajina parmi les derniers, laissant derrière lui le souvenir d'une barbarie indescriptible. Même avec trente kilos de plus, il faisait encore peur. Il recompta les billets avec la même adresse que lorsqu'il tapait sur ses claviers. Il releva la tête, esquissa un sourire à terroriser tous les écoliers des environs, les lèvres retroussées sur ses dents jaunies.

— Moi retrouver appel sur ton poste, pas difficile identifier chaque numéro Fidélis, protection d'amateur. (Il ricana.) Moi avoir trouvé deux appels arrivés sur ton poste Gorune. Un de Paris, portable dame,

le nom est écrit là, Nadia sais plus qui. L'autre de Rambouillet, numéro caché, difficile trouver. Moi pas voler argent. Numéro sur internet, t'expliquerai. Voilà nom : Romain Machadier, avec adresse.

— Dragan, si tu ne me faisais pas penser à la benne à ordures qui me réveille tous les matins, je t'embrasserais bien.

Sur cette déclaration fraternelle Gorune fonda jusqu'à sa voiture. Il appela Soulier.

— Du nouveau Sherlock Holmes ?

— Oui, justement, j'ai récupéré le numéro du même qui m'a appelé. Il habite Rambouillet, c'est pas loin de Gif, Rambouillet, il a peut-être bien vu quelque chose le gamin. Vous pourriez regarder s'ils sont chez nous ces gens-là, je viens de vous envoyer leurs coordonnées.

— Pas mal, mon petit Goram, tu progresses. T'as pas encore encaissé les deux millions et demi mais t'as fait un petit pas.

— On a une agence sur place, non ? Vous pourriez demander discrètement au responsable local s'il les connaît. Moi, je fonce à Rambouillet.

Gorune avait fait le choix de la plus petite voiture de sa collection pour venir affronter les ruelles de la Bastille : une Princess Vanden Plas. Bien qu'en parfait état, le moteur avait gardé son tempérament facétieux d'origine, affichant un flegme tout britannique à l'heure de se mettre en route. Gorune appela Nadia. Elle était de très méchante humeur, mauvaise météo, pensa-t-il. Il la prévint que l'affaire avait repris des couleurs, qu'il allait à Rambouillet et qu'il risquait de rentrer tard s'il rentrait. Il la rappellerait dans la journée. Elle avait opposé un mutisme obstiné à ses explications. Elle le culpabilisait. Il lui racontait la vérité mais sa façon de ne réagir que par des monosyllabes suspicieuses le fit s'embrouiller, il lui dit qu'il allait la rappeler pour lui dire ce qu'il était déjà en train de lui expliquer. Plus elle restait silencieuse et plus il pataugeait comme s'il fabriquait un gros mensonge. C'est elle qui raccrocha sur un « À plus tard » laconique et lourd de sous-entendus. Il décida de lui envoyer un SMS d'amour, puis se ravisa, pensant que cela serait interprété comme un aveu de culpabilité. Il ne savait pas ce qu'elle imaginait. Mais il comprenait que sa Nadia, le sujet de toutes ses attentions, son amour, sa douce et intraitable fiancée ne lui faisait qu'une confiance limitée. Ils n'aimaient la tempête ni l'un ni l'autre mais toute leur histoire se déroulait dans les quarantièmes rugissants. Il s'y était fait, il se demandait même s'il n'y avait pas pris goût. Tant que le gros temps se levait sur leur amour c'est que l'amour était là. Il redoutait le jour où il attendrait dans ses charentaises que survienne un bon coup de

tabac. On en était loin. Il était perdu dans ses pensées conjugales, au fait on n'a pas reparlé mariage, c'est peut-être pour ça qu'elle fait la gueule, pensa-t-il. Ce vagabondage nuptial le menait vers Rambouillet. La Princess faisait dans l'imprévisible. Tourner le volant marquait une intention, parfois suivie d'effet sur les roues, et parfois moins. Il l'avait fait réviser plusieurs fois mais il y avait des pièces désormais introuvables. La traversée de la région parisienne fut une sorte de voyage initiatique ou comment s'adresser avec élégance à une vieille Anglaise capricieuse. Il entra dans Rambouillet, la carrosserie surannée de ce petit modèle si recherché par la bonne société des années soixante se mariait avec l'atmosphère ouatée de la ville. Le château exerçait sa domination sur une cité qui paraissait assoupie. Il se fraya un chemin jusqu'à la rue du Général-de-Gaulle. Il passa devant une librairie, sans se douter qu'elle appartenait à la mère d'Hugo. Il se gara. Il entra dans l'agence Fidélis. Cet espace de proximité, petite échoppe loin de la Défense, tranchait avec l'immense tour où s'entassaient tous les matins des milliers d'employés. Dans cette agence, il n'y avait qu'un type qui pianotait sur le clavier de son ordinateur et deux femmes qui s'échangeaient des infos sur un dossier. Il s'approcha du type, qui semblait le chef du lieu.

— Bonjour, je cherche Roland Fournier.

— Bonjour monsieur, c'est moi, que puis-je faire pour vous ?

Gorune sortit sa carte professionnelle, se pencha par-dessus le bureau et lui dit en chuchotant qu'il cherchait quelques informations sur la famille Machadier. Fournier lui fit signe de le suivre. Il l'emmena dans un petit bureau au fond du magasin. S'entassait là un bric-à-brac de souvenirs touristiques rapportés par les divers collaborateurs de l'agence. Cela allait des cartes postales épinglées au mur jusqu'aux statuettes africaines achetées à l'aéroport de Dakar ou d'Abidjan, en passant par un splendide chromo dans d'inimitables teintes violettes mordorées représentant la baie d'Along. Sur une étagère la déesse Kali arborait fièrement ses nombreux bras en plastique noir et une ceinture si bariolée qu'on eût dit la rampe des phares que l'on trouve sur les voitures de police aux États-Unis. Gorune s'assit dans ce temple du bon goût artistico-touristique. Fournier se demanda ce qu'on reprochait à ses clients. Il décrivit la famille modèle, le père ingénieur, la femme libraire juste en face de l'agence, un gosse au lycée, un ado d'aujourd'hui, un peu voyou, mais pas méchant. Gorune le rassura, on n'avait rien à reprocher à ces braves gens, qui de surcroît avaient toutes leurs assurances chez Fidélis. « Un gage de clairvoyance, pensez-vous ! »

Gorune quitta l'agence. En repassant devant la librairie, il vit une

jeune femme, en tailleur pantalon noir, sans doute la mère d'Hugo. Il hésita à entrer dans le magasin pour aller lui parler. Mauvaise idée, le gamin n'avait probablement rien dit à ses parents. Il retrouva sa voiture. N'ayant pas acquitté le paiement du stationnement, la maréchaussée locale était en train de le verbaliser. Un homme d'une quarantaine d'années tenait un carnet à souches sur lequel il notait les informations requises pour demander au propriétaire de bien vouloir payer l'amende.

— C'est à vous, la voiture ? demanda l'agent un peu boudiné dans son uniforme. Il avait un regard clair, comme souvent les Kabyles.

— Oui, je suis désolé, j'étais pressé, et je n'ai pas mis d'argent dans le parcmètre.

Gorune se sentit obligé de se justifier, ce qui n'avait pas de sens, mais il pensa que chaque automobiliste avait ce genre de réflexe pavlovien devant l'uniforme. L'agent s'en moquait éperdument, c'était juste un boulot.

— C'était pour savoir ce que c'est comme marque, elle est marrante.

Gorune sourit, lui fit un bref historique, et démarra sous l'œil perplexe de l'agent qui tenait le carnet de contraventions sous son nez, en regardant partir l'objet de sa curiosité. Tenir le cap réclamait une vigilance de capitaine au long cours et c'est après une sorte de régate en haute mer d'asphalte que la lady motorisée daigna s'immobiliser à proximité du pavillon des Machadier. Il n'avait pas de plan. Il ne savait pas comment aborder l'ado. Il fallait attendre de pouvoir lui parler en tête à tête. Gorune essaya de rappeler Nadia, elle ne daigna pas répondre. Malgré l'habitude de ces tumultes réguliers, il était inquiet, parce que tout était sans cesse remis en question. S'il parvenait à sortir de l'affaire Andrieu il l'emmènerait au bout du monde. Il profiterait d'une soirée romantique pour la demander en mariage, voilà ! Il se fit cette résolution comme si le mariage pouvait calmer les tempêtes qui se levaient sans prévenir sur leur couple. Son esprit flottait loin sous les tropiques quand il vit sortir Hugo du pavillon. C'était une caricature d'ado en recherche de son identité. Il portait l'uniforme des mêmes du quartier. Pour se sentir différent de leurs parents, les gosses adoptaient une mode normée par quelques marques de référence. Celui qui n'avait pas les bonnes baskets ou le jean « qui va bien » était un « bouffon », idem pour le langage. À cet âge les codes sont nombreux, précis, malheur à celui qui ne s'y conforme pas. Gorune sortit de la voiture sur ces pensées et en regardant ses chaussures se poser sur le macadam il se vit lui aussi en uniforme, celui de la respectabilité de la caste à laquelle il appartenait aujourd'hui. Il ne voulait pas affoler le même. Il l'aborda comme s'il

cherchait son chemin.

— Pardon, vous pourriez m'aider ?

— Ben quoi, qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis à la recherche d'un garçon qui m'a téléphoné pour me dire quelque chose de très important. Je travaille pour Fidélis, les assurances.

Hugo se pétrifia, il hésitait à piquer un cent mètres de finale olympique. Il reconnut le visiteur du cimetière de Gif. Cela le rassura un peu. Au moins c'était bien le gus au nom arménien ridicule. Gorune était grand, et semblait plutôt sportif, Hugo n'était pas sûr de gagner la médaille d'or. Il décida de tenter sa chance.

— C'est moi, c'est moi Hugo Machadier. Faut pas rester ici. Si mes parents me voient avec vous, je suis foutu. Je vais jouer au foot, vous avez qu'à m'accompagner.

Hugo trouvait ridicule de se trimballer dans une voiture aussi petite et inconfortable. Il se laissa tomber sur la sellerie délicate de la Princess et Gorune démarra, direction le stade. Le gamin avait une notion limitée des préliminaires en matière de discussion d'affaires. Il attaqua directement le sujet important.

— Combien vous me donnez, si je vous raconte ce que j'ai vu ?

Gorune ne s'y attendait pas. Comme un amateur il s'était convaincu que l'ado voulait faire le malin, sans plus. Il était un peu déconcentré, ce qui lui était formellement interdit au volant de son bijou de collection à la trajectoire toujours surprenante. Il faillit monter sur le trottoir et terminer dans un lot de poubelles. Il rattrapa la situation in extremis.

— Mais ça dépend de ce que vous avez à me dire.

Il avait envie de tutoyer ce morveux mais il préféra en rester au vous. Ça entretenait le rapport d'égal à égal. Le gosse voulait faire le caïd, il valait mieux jouer le jeu.

— D'abord combien vous me donnez ?

Les bonnes résolutions de Gorune ne résistèrent pas à cette attaque, il ne put s'empêcher de tutoyer le gamin.

— Écoute-moi, comment tu vas faire avec tes parents ? Tu leur dis que t'as braqué une banque ou que t'as gagné au loto ? Je ne vais pas te donner un sou parce que si je le faisais, tu serais dans la merde, petit. Je veux bien te donner de quoi te payer une paire de chaussures de foot parce que les tiennes m'ont l'air naze. Voilà, mon gars. Moi, je

bosse sur l'affaire Andrieu depuis un moment. Je pense que tout n'est pas clair. Si t'as vu quelque chose tu me le racontes si tu veux. Si tu m'aides je te jure que je m'en souviendrai et que je te rembourserai quand tu en auras vraiment besoin.

Hugo se renfrogna, mais au fond de lui il était rassuré. L'Arménien avait raison, comment aurait-il rapporté le fric à la maison ? Il avait joué les durs mais ce grand mec au nom et à la bagnole ridicules l'avait douché. Il refit surface, reprit une contenance acceptable.

— Va pour les godasses, c'est vrai que les miennes prennent l'eau, c'est un cauchemar.

Et il raconta ce qu'il savait. Ce jour-là, en passant chercher son pote Vincent à Gif il y avait un enterrement, une trentaine de personnes suivaient le corbillard. Et puis le soir il avait raccompagné Vincent. Il avait prévenu ses parents qu'il dînait chez son pote et qu'il rentrerait vers neuf heures. Il en avait profité pour fumer une clope parce que chez lui c'est interdit. Alors il s'était assis sur le muret, en face du cimetière, il était caché par les feuilles des arbres. Et alors il a vu sortir un mec, qui portait un sac en toile. Il avait l'air paumé, il s'est approché d'une grosse Lexus noire. Il a discuté avec une femme qui était au volant. Il est monté et ils sont partis. Sauf qu'il a bien remarqué le type et que quand sa tête a paru dans les journaux il a reconnu Paul Andrieu. Et que sur les photos de l'enterrement on voyait sa femme sortir de la même Lexus. C'est tout ce qu'il pouvait dire. C'était déjà beaucoup pensa Gorune. Il avait écouté Hugo, il fut convaincu que le gamin disait la vérité. Il avait raconté son histoire, sans hésitation, avec une sincérité qui ne faisait aucun doute.

— Combien elles valent tes pompes ?

— Quatre-vingt-cinq euros.

Gorune sortit cent euros. Hugo les fit disparaître dans son jean.

— Écoute-moi bien, je n'oublie jamais un service. Je te donne ma carte. Ne m'appelle pas pour avoir une nouvelle raquette ou un ballon, mais le jour où t'as vraiment besoin d'un coup de main, tu peux compter sur moi, OK ? »

Il lui tendit la main. Ils se séparèrent devant le Décathlon qui faisait face au stade. Dix minutes plus tard, Hugo avait les pieds au sec et Gorune sa réponse. Andrieu n'était donc pas mort. Le même n'était pas un affabulateur. Un détail corroborait la thèse de la mise en scène, Andrieu portait un sac. Gorune se souvint de la moustache postiche qu'il avait trouvée au fond de la tombe. Mais alors qui occupait le cercueil ? Il avait bien vu le locataire de la boîte, le teint verdâtre. Andrieu avait donc prévu de se faire remplacer au cas où un petit

malin aurait tenté une expédition du genre de celle qui l'avait amené à Gif en pleine nuit avec Nadia. Possible, et pas idiot, la preuve, ça avait failli marcher. Gorune se souvint aussi des éclats de bois par terre à côté du cercueil. Cela pouvait s'expliquer si on l'avait ouvert sans faire très attention, ou dans l'urgence. Mais si Andrieu était sorti du cimetière c'est qu'il avait bien été le premier occupant du cercueil. Et qu'il avait été remplacé plus tard. Tout ça pour cinquante millions. Gorune voyait se rapprocher sa prime, le voyage au bout du monde, une bague de fiançailles pour Nadia et un mariage intime où se dissoudrait pour toujours les engueulades avec la femme de sa vie. En attendant il fallait mettre la main sur Paul Andrieu. Le scandale risquait d'être assez énorme. Il n'était pas certain que Soulier apprécierait beaucoup. Il retourna à la Défense. En arrivant au bureau il croisa Suzanne, elle quittait les lieux, impeccable comme toujours. Il n'avait pas besoin de regarder sa montre pour savoir qu'il était six heures pile.

— Bonne soirée, Suzanne, à demain.

— M. Soulier a demandé si vous repassiez au bureau, je lui ai dit que je n'en savais rien, bonsoir monsieur.

Et la porte de l'ascenseur se referma sur elle. En fait elle était assez indifférente à l'agitation permanente qui entourait Gorune. Elle trouvait ce tourbillon sans aucun intérêt. Il ouvrit son bureau, s'assit dans le grand fauteuil confortable, posa les pieds sur la table et regarda Paris sous le soleil de fin d'après-midi. Il aimait cette heure où le soir entre doucement, appelant aux rendez-vous sur les terrasses de bistrots, ces moments où la vie semble si douce dans l'atmosphère joyeuse du printemps, quand les couleurs commencent à revenir sur les joues des passants. Gorune, grâce aux yeux attentifs de cet adolescent, venait de faire un pas décisif. Il lui restait une partie délicate à jouer. Il fallait comprendre ce qui avait amené ce privilégié à inventer ce jeu. Et puis un détail clochait, pourquoi sa maîtresse s'était-elle suicidée ? Il l'avait nécessairement prévenue. Elle l'avait vraiment cru mort ? À Boulogne l'admirateur transi de Sylvia lui avait dit qu'il ne croyait pas au suicide. Un mort qui ne l'est pas, remplacé par un cadavre inconnu et une suicidée qui n'a aucune raison de mettre fin à ses jours. Les pièces du puzzle s'imbriquaient mieux mais le tableau n'avait pas de sens. Il appela Soulier.

— Andrieu n'est pas mort.

Gorune lui raconta les derniers événements.

— Et tu crois que je vais aller devant les avocats avec le témoignage d'un ado qui fume sans autorisation ? Tu imagines que Fidélis va faire

ouvrir le caveau des Andrieu-de Frettière pour faire un test ADN sur un macchabée dont on n'est même pas certain qu'il ne soit pas le bon ? Non, t'es gentil, tu me rapportes du concret ou il va falloir payer la douloureuse et tu peux dire adieu à tes vacances de rêve. Je te signale que le comité d'entreprise propose des séjours très agréables à La Grande-Motte, en studio tout équipé. Ça devrait plaire à ta fiancée, non ? Allez, bonsoir.

Gorune connaissait assez Soulier pour avoir compris qu'il attendait du tangible, et que le temps pour y parvenir était compté. Il fallait mettre au point un plan de bataille, et vite. Tout ramenait à Frettière.

Marie arriva la première rue Rembrandt. L'hôtel particulier des cousins Frettière était un petit immeuble de style néogothique à proximité du parc Monceau. Elle n'attendit pas son avocat. Elle tira sur la sonnette en laiton. Un majordome sans âge lui ouvrit et l'introduisit dans un salon d'attente surchargé d'objets hétéroclites permettant de faire le tour du monde du bibelot, souvenir du grand-père militaire qui avait traîné son uniforme sous toutes les latitudes. Ça sentait l'encaustique et le vieux tapis. Marie venait là pour la première fois. Tout était luxueux mais désuet, fané. Elle pensa que les deux pingres s'étaient aménagé un coffre-fort victorien, une sorte de boîte d'acajou, de velours et de marbre qui rappelait plus le Père-Lachaise que le palais du bonheur. Son avocat arriva bien à l'heure, le même majordome sorti de la naphtaline lui proposa d'accéder au salon avec son visage de cire inexpressif. Marie avait sorti quelques documents. Elle lisait et relisait les conclusions, les projets de requête. Elle avait aussi fait préparer les actes de cession des parts d'Innotech. C'était une course contre la montre. Leur donner la propriété de la société, avant que les investissements ne se révèlent pourris, et en échange elle exigeait d'obtenir sa part de l'héritage, liquide, vendable. Deux cents millions, de quoi passer le reste de son existence aussi loin que possible du soixante-dix mètres carrés de son enfance, au cinquième étage d'une tour déglinguée du Blanc-Mesnil.

— Bonjour maître, vous avez tout ?

Maître Serra-Faggioli était aussi corse qu'il était imposant. Ancien rugbyman, il en avait gardé un sens inné de l'amitié et un goût quasi esthétique pour la bagarre, le « tampon » comme on l'appelle sur les terrains. Sa connaissance du dossier était aussi pointue que ses émoluments se révéleraient confortables en cas de victoire. Il lui répéta le scénario qu'il avait imaginé. Elle acquiesçait, se remémorant chaque détail. L'avocat n'avait jamais défendu les intérêts d'une femme aussi séduisante mais à l'instinct de tueuse. Il avait bien connu Paul et se dit qu'elle aurait dû prendre les affaires en main depuis longtemps. Le majordome aux faux airs d'automate vint les chercher pour les conduire jusqu'au bureau de ces messieurs. Ils gravirent quelques marches, atteignirent un salon monumental qui abritait une bibliothèque placée sur une mezzanine en longueur accessible par un

escalier à vis. Le bois était omniprésent, acajou, palissandre, noyer... L'odeur de cire couvrait les effluves du thé que portait une jeune fille en tablier blanc et robe bleu marine. On se serait cru dans un roman de Dickens. Marie s'attendait à voir les cousins en chapeau haut de forme et jaquette rayée. La porte s'ouvrit sur un bureau presque aussi grand que le salon. La même débauche de bois avait guidé la décoration. Deux bureaux aux dorures surchargées formaient un V inversé pour les visiteurs. Les cousins se levèrent en même temps, dans un ballet un peu ridicule qui fit sourire Marie. Ils montraient simultanément de la courtoisie élémentaire, une méfiance congénitale et une hostilité appuyée. Marie découvrit deux autres personnages, assis devant une table de réunion qui se trouvait à droite en entrant dans la pièce. Supportée par six pieds tarabiscotés, chantournés, le meuble monumental était recouvert de dossiers, de documents, de bordereaux. Marie pensa que les cousins avaient dû travailler dur pour préparer le combat d'aujourd'hui. Ils avaient résisté à deux générations d'Andrieu, ils n'allaient pas se laisser faire par cette aventurière de banlieue. Emmanuel de Frettière avait une poignée de main molle. Il n'était pas très grand, un peu fort. Son visage était très séduisant malgré un regard froid et des lèvres minces. Henri avait dix centimètres de plus, une trogne plus joviale avec les mêmes yeux bleus et froids. Après trois mots de circonstance pour s'enquérir de son chagrin de veuve, ils s'installèrent autour de la table. La partie pouvait commencer. Les cousins présentèrent leurs avocats, M^e Plantier et son assistant, M^e Chamisot. Le jeu des cousins était assez prévisible. Marie et son avocat les laissèrent avancer à découvert. Leur volonté était de ne rien céder de leur pouvoir sur le groupe et que la société familiale et ses règles de gouvernance restent immuables. Tout le monde s'en portait d'ailleurs très bien vu les dividendes royaux que la société distribuait chaque année. L'exposé de leurs avocats fut long et technique. Marie commençait à manifester des signes d'impatience, calmée par son avocat habitué de ces rites. Vint son tour d'exposer les volontés de sa cliente. Ce fut bref, très précis et très volontariste. Marie Andrieu voulait récupérer la pleine propriété des titres de la société familiale, rompre le pacte d'actionnaires et disposer de ses parts comme bon lui semblait. À moins que les cousins ne fassent jouer leur droit de préemption auquel cas un chèque de deux cents millions ferait parfaitement l'affaire. Serra-Faggioli avait épluché les documents jusque sur la tranche. Il avait découvert plusieurs faiblesses dans les remparts que les cousins avaient installés autour de la holding familiale. Il détaillait toutes les procédures utilisables, avec une voix impersonnelle, détachée et en séparant toutes les syllabes comme s'il plaidait un procès d'assises. Les cousins échangeaient des coups d'œil inquiets. L'avocat de Marie prenait à témoin l'avocat des hommes

d'affaires qui faisaient de petits signes d'approbation résignée aux attaques de Serra-Faggioli. En clair, si les deux pingres résistaient, ils risquaient le scandale familial et un procès très désagréable pour la réputation de la maison, avec un risque non négligeable de perdre. Henri de Frettière suait à gros bouillons, des auréoles étaient apparues sous les aisselles sur l'étoffe légère de son costume. Emmanuel avait un tic : il clignait de l'œil droit, sa paupière se fermant et se rouvrant en rafales. C'est lui qui prit la parole le premier :

— Je déplore que vous ayez aussi peu le sens de la famille, mais je suppose que ce sont des valeurs qu'on ne vous a pas transmises.

L'avocat de Marie lui intima de ne pas répondre à la provocation. Les cousins cherchaient l'incident, il ne fallait évidemment pas leur faire ce plaisir. Marie l'avait très bien compris, elle se contenta de sourire béatement à un Emmanuel prêt à exploser et dont les mâchoires étaient contractées à s'en exploser les molaires.

— Et vous nous proposez quoi en échange ?

Le scénario avait été préparé. Marie prit le relais, exposa avec un professionnalisme qui imposa le respect des cousins le détail de la situation Innotech. Elle leur céda la société. Il y avait une estimation des plus-values et ils récupéraient l'assurance-vie de Paul. Résultat, ils avaient garanti à hauteur de deux cents millions une société qu'elle évaluait à deux cent soixante-dix. Elle leur offrait soixante-dix millions pour acquérir sa liberté. Les avocats des cousins avaient tout analysé. Ils émirent quelques réserves sur le montant des plus-values compte tenu de quelques investissements à risque souscrits par Andrieu. Mais ils étaient à peu près d'accord sur le montant. Marie fut soulagée, les fonds d'Innotech avaient été investis dans des sociétés à haut risque, dont une qui ne garantissait pas de retrouver la mise. Les avocats des cousins n'avaient pas été très vigilants, tant pis pour eux. Quant à l'assurance-vie, Paul en liberté mettait tout l'édifice sous haute tension. Marie était pressée. Les cousins de Frettière voulaient gagner du temps, ils demandèrent à réfléchir, il leur fallait quelques jours, une ou deux semaines peut-être, le temps de faire un bilan complet. Marie les coupa sèchement. Les cinq hommes la regardèrent se lever, faire le tour de la table et montrer les assignations.

— Ni deux, ni une semaine, ni un jour, pas même une heure, dit-elle d'une voix sifflante, si je ne sors pas d'ici avec une transaction signée, j'envoie tout ça et nous nous retrouverons au tribunal, je vous laisse cinq minutes pour réfléchir.

Ils signèrent. Marie avait déjà l'acheteur pour les titres dont elle avait à présent la pleine propriété : Claude Rozen. Il avait pris contact

avec elle, dès l'annonce de la mort de Paul. Le rendez-vous était fixé une heure plus tard au cabinet de son avocat. Rozen entra au capital de la holding et s'installait au conseil d'administration, trop content de pénétrer enfin la forteresse Frettière. À dix-neuf heures Marie se croyait riche, très riche. Elle quitta Me Serra-Faggioli qui avait réussi en douceur à faire de sa cliente une des plus jolies multimillionnaires qu'il connaissait. Au passage il avait encaissé des honoraires qui lui permettraient de refaire sa maison de Corse, à moins qu'il ne s'en offre une autre à Cape Cod. Bref, encore un problème de pauvre, se dit-il, souriant élégamment à sa cliente. Marie reprit sa voiture en pensant qu'il lui fallait un chauffeur. Il restait à régler le problème de Paul. Rien ne l'empêcherait désormais de profiter de cette fortune, et surtout pas cet homme faible et veule qui de surcroît l'avait trompée avec une pauvre étudiante en arts plastiques. Paul avait fait sa réussite, il ne la déferait pas, et peu importait les moyens. Elle décida de rester à Paris et de s'offrir une suite au Royal Monceau. Après tout elle pouvait commencer à profiter de son argent. Pendant ce temps Rozen appela Hagai, le scénario s'était déroulé comme prévu. Il n'y avait plus qu'à déclencher le mécanisme. La punition serait sévère. Et tant pis pour la veuve.

Franck avait récupéré l'original de la lettre. Le rendez-vous avait été fixé à Palaiseau. Soustelle avait réuni la somme, plus vite que prévu. Barnaud se méfiait du vieux toubib. Assis derrière un bureau métallique de récupération, il caressait ses chiens, deux tosa terrifiants. Il y avait eu plusieurs plaintes de ses voisins. Les molosses étaient déclarés à la mairie mais tout le quartier en avait une peur horrible. Yakusa, le plus âgé des deux, s'était échappé deux ans auparavant, il avait attaqué une femme qui avait juste eu le temps de se réfugier dans sa voiture. Barnaud avait eu une amende parce que son animal ne portait pas de muselière. Depuis il avait veillé à ce que les deux chiens ne quittent pas leur enclos. Il les libérait le soir, protection très efficace pour son parc à épaves. Yakusa et Bakuto respiraient fort, la langue pendante. Un air de ressemblance avec leur maître donnait à la scène un aspect effroyable. Soustelle pénétra sur le territoire de Barnaud à dix heures. Sa luxueuse limousine contrastait avec les tôles rouillées qui s'entassaient dans le terrain vague. Barnaud l'attendait devant l'entrée d'une cahute délabrée. Il sortit de la voiture, le regard attentif, fit le tour du véhicule, ouvrit le coffre et empoigna deux grands sacs. Il se posta devant le capot, fit glisser les fermetures et montra le contenu à Franck, dont les yeux s'illuminèrent. On pouvait apercevoir les liasses de billets de cinq cents euros.

— Voilà l'argent, je veux la lettre.

— Approche, viens me montrer le trésor.

Les deux tosa étaient prêts à attaquer. Le maître leur hurla de s'asseoir, ils obéirent.

— Je n'approche pas tant que vous n'avez pas enfermé les chiens.

— Pourtant ce sont deux bêtes inoffensives, ricana Barnaud, découvrant ses dents jaunies.

— C'est ça ou je m'en vais.

Soustelle avait pris son ton le plus décidé possible, celui avec lequel il réclamait un bistouri en salle d'opération. Mais le patient, en l'occurrence, c'était lui. Franck consentit à attacher les chiens sans toutefois les remiser dans leur enclos, leurs laisses liées entre elles et

accrochées à un poteau à proximité de la cahute. Ils aboyèrent quelques secondes puis un ordre leur intima le silence. Ils se turent. Soustelle s'approcha, les chiens se remirent debout, tirant sur leurs attaches.

— Sortir un million d'euros en billets de cinq cents, je peux vous garantir que ça n'a pas été simple.

Franck regardait le professeur d'un œil méfiant. Il suait beaucoup. Ses gestes étaient précis mais il semblait nerveux. Franck se dit que la situation avait sans doute de quoi l'inquiéter.

— La lettre, je veux la lettre !

— Pas de panique, Papy, tout vient en son temps, on va d'abord recompter les billets, d'accord ?

Soustelle se recula pour prendre les sacs, il se trouvait à l'entrée de la cahute, il ouvrit le premier. Le pistolet hypodermique était accessible et Soustelle commença à sortir les liasses. En fait il n'y avait que quelques milliers d'euros posés sur des cartons vides. Franck commença à recompter, Soustelle empoigna le pistolet et d'un geste vif et précis il visa le cou de Barnaud, il vit l'aiguille s'enfoncer et la seringue se vida instantanément. Le professeur courut aussi vite que possible, s'engouffra dans la voiture qu'il verrouilla. Le malfrat était déjà sur lui, un pistolet à la main. Il tira de toutes ses forces sur la poignée de la portière. Il pointa le Glock sur Soustelle à travers la vitre. La dose de sédatif avait de quoi assommer un rhinocéros. La course avait accéléré sa diffusion. Le voyou avait déjà l'œil vitreux et il s'affala au sol, laissant s'échapper le pistolet. Soustelle attendit encore trois minutes, pour être bien certain que le produit faisait son plein effet. Il fallait le ramener au bureau. Les chiens étaient fous, aboyant comme des forcenés. Soustelle rechargea le pistolet et administra des doses légères aux deux bêtes, pour qu'elles dorment une petite heure. Il ne devait y avoir aucune trace de son passage. Il trouva un diable, réussit à y installer Franck tant bien que mal. Il le ramena jusqu'à la cahute. Il avait chaud, se sentait faible, oppressé. Il batailla un bon quart d'heure pour l'asseoir sur sa chaise, puis sortit des papiers d'un dossier qu'il disposa devant lui. Et maintenant il fallait trouver la lettre. Barnaud était bien trop sûr de lui, la lettre se trouvait dans la poche intérieure de sa veste. Il nettoya avec soin toutes les traces de poussière sur les vêtements du voyou. Il ne pouvait pas attendre son réveil. Il resterait des traces du puissant sédatif dans le sang de Barnaud. Soustelle avait fait le pari que la police ne pratiquerait pas d'autopsie. En excellent chirurgien, il choisit la zone la moins exposée à un contrôle médico-légal. Il sortit la seringue de chlorure de potassium. L'intraveineuse faisait se répandre le poison

dans le sang de Barnaud. Il allait mourir en dormant, comme une délivrance pensa le toubib. L'arrêt du cœur survint très vite. Franck eut une secousse quand les poumons cessèrent leur va-et-vient. Soustelle ramassa les sacs et regagna sa voiture d'un pas difficile. La barre pesait lourd sur sa poitrine. Il prit la route de Frettière. Encore un problème réglé. Son cœur l'empêchait d'apprécier la situation. Il savait que ce danger-là aurait pu avoir des conséquences catastrophiques. À cet instant, il ne pensait qu'à détruire les preuves. Il avala les médicaments chargés de calmer cette foutue pompe qui le faisait souffrir. Il en avait opéré des centaines, rendant la vie à des morts en puissance que l'infarctus tentait d'éliminer. Soustelle le magicien avait triomphé de la mort presque à chaque fois. Il venait pourtant d'administrer un arrêt cardiaque volontaire et lui-même ne se sentait guère mieux. Parvenu dans la forêt de Sologne il s'arrêta, brisa les seringues, sortit une poche de plastique épais qu'il avait remplie de billes d'acier. Il introduisit le pistolet dont il avait essuyé la crosse, le reste des seringues et marcha jusqu'à l'étang de la Font, près de Vouzeron, où il avait repéré une barque pour la pêche. Il rama jusqu'au centre et laissa glisser la poche de plastique qui disparut dans l'eau glauque, avalée par la boue, à jamais. Ensuite il prit la lettre et la brûla. Il n'en resta que quelques cendres noires à la surface de l'étang. Les derniers kilomètres jusqu'à Frettière furent un calvaire. Il savait que c'était fini. Au fond, il était résigné. Il gara la voiture, se traîna jusqu'à l'entrée, eut le temps de remettre les liasses à leur place. Puis il rangea les sacs et voulut aller jusqu'à sa chambre pour se reposer. Parvenu au bas de l'escalier il comprit qu'il n'arriverait jamais en haut. La main qui lui serrait la poitrine avait accentué la pression. Il souffrait, il voulait simplement que ça ne traîne pas trop. Il avait pensé à tout. Il pouvait disparaître, il avait fait ce qu'il devait. L'avenir appartenait à d'autres. La main mit encore une bonne heure à lui ôter le dernier souffle, elle serrait de plus en plus fort mais le chirurgien se défendit jusqu'au bout. Il mourut sous le regard des Frettière alignés sur le mur de l'immense galerie d'escalier.

Le soleil venait se refléter dans le miroir de l'armoire à glace installée au fond de la chambre et illuminait le lit de Paul. Il n'avait pas fermé les rideaux. Ils avaient dîné en tête à tête. L'hôtel était plein. Des touristes anglais, des Américains, et puis une dizaine de Chinois qui riaient fort autour d'une longue table au fond du restaurant. Paul n'avait rien vu d'autre que cette femme décidée, cultivée, adorable, délicieuse. Il réfléchissait en s'étirant : comment l'autre Paul avait-il pu s'amouracher de Marie. Certes elle était jolie mais avait le charme d'un dressing doublé de la gentillesse d'un compte épargne. Plus il découvrait Sophie, plus il l'appréciait. Ils étaient montés se coucher vers deux heures du matin. Ils s'étaient parlé toute la soirée comme si on allait bientôt leur couper la langue. Elle avait raconté sa vie, il avait raconté tous les souvenirs qu'il avait conservés sans pouvoir les attribuer à un pan précis de sa propre existence. Il lui avait raconté Cairns et Port Douglas. Puis elle avait décrit son enfance, sa jeunesse. Une famille tournée vers les livres, la culture. À quinze ans Sophie avait beaucoup lu, énormément même. De la littérature classique au roman contemporain, des essais historiques à la philosophie, elle avait vécu dans le culte de l'écrit. Devenir prof avait été une évidence. Apprendre et transmettre lui semblait avoir toujours été sa voie. Ils avaient envie de rester ensemble, de se regarder, se parler, partager le vertige du moment unique de la rencontre. Il l'avait laissée devant la porte de sa chambre. Pendant un bref instant il eut envie de forcer l'entrée, de lui proposer de passer la nuit ensemble. Il avait cru lire dans son regard qu'elle se posait la question. Il attendit un signe qui ne vint pas. Il ne voulait pas rompre la douceur de leur relation à peine naissante. Il savait que le moindre faux pas lui vaudrait la foudre d'un trait d'humour assassin et peut-être définitif. Il lui embrassa les mains, lui souhaita une bonne nuit et se replia dans sa chambre. Il avait dormi, des bribes de mémoire jouaient avec l'inconscient. Il s'était vu à cheval, sautant les obstacles d'un concours. Il avait éprouvé toutes les sensations du cavalier. Dans son rêve il avait entendu le bruit si particulier des sabots de sa monture heurtant une barre qui avait rebondi sur le sol, résonnant comme un tambour. Il regarda sa montre, il était neuf heures vingt-cinq. Il avait prévu de débarquer à Frettière pour le petit

déjeuner, c'était raté. Le jet de la douche s'avéra prostatique et alternait le chaud et le froid. Il fut prêt en une dizaine de minutes et descendit avaler un café. Sophie était déjà prête. Elle portait des boots sous un jean, un sweat-shirt crème. Simple, sage, sexy. Il l'embrassa en laissant ses lèvres un peu trop longtemps sur le visage à peine maquillé de la jeune femme. Elle le regarda avec tendresse, il n'était pas seul à éprouver une attirance. Il le voyait dans son attitude, cela lui parut une évidence. Il ne fallait surtout rien brusquer, déguster ce moment d'ambiguïté, de non-dit amoureux.

— Si on ne se dépêche pas, on va arriver pour le brunch, dit Sophie. J'ai vu une petite épicerie à côté de l'hôtel, ce serait bien d'apporter un saucisson et une bouteille de rouge, ça se fait quand on va chez les gens, surtout si on n'est pas invité.

Ils étaient sur la route un quart d'heure plus tard. Le printemps explosait en milliers de fleurs et d'insectes, c'était joyeux et cela répondait à leur complicité. Il se mit à fredonner *Besame mucho*.

— Et voilà qu'il chante juste l'amnésique ! Tu as dû être enfant de chœur, je te vois bien en petit garçon sage et bien peigné, portant l'encens et faisant la quête.

Il continuait de fredonner en lui souriant. Ils approchaient du château, Paul n'avait aucune nostalgie, il voulait juste récupérer son argent, son passeport, et demander quelques explications à Soustelle. Il mettrait son véritable plan à exécution. Il laissait la fortune à sa femme et n'avait plus qu'à prendre l'identité de Karl Siebert et filer en Australie. Au fond, ça ne dérangerait ni Soustelle ni Marie. Il s'évanouissait et tout le monde y trouvait son compte. Le grand portail était fermé, Paul tapa le code. Le chuintement magique se déclencha en ouvrant la route vers l'explication indispensable. Paul repensa à son parcours nocturne, le sac à la main, en cavale d'une prison qu'il avait lui-même créée. Sophie gara la Clio sur le parking à côté de la voiture de Soustelle. Paul n'avait pas peur, il devait juste rester attentif, vigilant. Si ses soupçons à propos de Soustelle se révélaient exacts, le professeur pouvait devenir dangereux. Qu'il se volatilise ou qu'il meure revenait au même pour le toubib. S'il disparaissait vraiment, cela simplifiait l'équation. Il n'y avait pas l'ombre d'un mouvement au château. Paul se demanda si Marie et Soustelle étaient partis ensemble. L'absence de la Lexus pouvait le laisser penser. Il grimpa les quelques marches qui menaient à la terrasse. Sophie le suivait. La porte n'était pas fermée. Il l'ouvrit tout doucement, pénétra dans l'entrée et vit aussitôt Soustelle. Le professeur était couché dans l'escalier, la main crispée sur la poitrine. Paul courut jusqu'à lui. Trop tard, il était mort. Pas besoin de connaissances particulières pour

conclure qu'il avait été victime d'une crise cardiaque. Elle l'avait foudroyé là, au château, sous les portraits goguenards, martiaux ou sévères de générations de Frettière figés dans la peinture. Paul monta jusqu'à la chambre de Marie. Elle était vide. Marie absente, Soustelle était mort seul, lâché par son cœur fatigué, lui dont on ne pouvait pas dire que le cœur était la principale qualité. Paul était contrarié. Il n'aurait pas ses réponses. Il revint sur ses pas. Sophie était pâle, elle découvrait le lieu magnifique, les marques du passé de l'homme qui avait fait irruption dans son existence. Elle le suivit, découvrant les marques de son culte du Je : les photos, les portraits, toute cette galerie de représentations narcissiques ne collaient pas avec le Paul qu'elle connaissait depuis quelques jours. Il l'entraîna jusqu'à la chambre de Soustelle. Il fouilla tous les meubles sans trouver d'indices. Si Soustelle avait pris l'argent et le passeport, il les avait peut-être dissimulés à Paris, chez lui, ou à sa banque ou dans n'importe quel autre endroit discret. Paul aperçut la sacoche du professeur. Elle était sous le lit. Il l'ouvrit. Il y avait un flacon de chlorure de potassium, son cœur n'en avait pas eu besoin pour s'arrêter. Sous le flacon un dossier rouge sans titre contenait une série de renseignements : domicile, adresse professionnelle, photos, habitudes, toute une documentation sur Gorune Aramian. Paul reconnut le grand type qui était venu quelques jours auparavant. Il se souvint même d'avoir eu envie de descendre lui parler, tout lui raconter. Trop curieux l'assureur ? Soustelle lui avait-il réservé un traitement de cheval ? Pourtant il ne semblait pas disposer d'éléments sur sa fausse disparition. À qui Soustelle réservait-il vraiment le poison ? Paul continuait de fouiller. Il vit des bordereaux, l'un portait sur la sortie du cadavre d'un inconnu de la morgue de la Salpêtrière. La même taille que celle de Paul, âge estimé quarante ans, à peu près le même poids. Soustelle avait dû faire remplir le cercueil. Si un petit malin avait eu des doutes, il aurait trouvé un cadavre, et sauf à pratiquer un test ADN, sa décomposition n'aurait pas posé de problème de ressemblance. Un autre bordereau apportait la réponse à la question de Sophie, c'était le bon de sortie de quinze boîtes de Seconal fournies par la pharmacie de l'hôpital. Prudemment Soustelle avait fait retirer les somnifères par un complice, un certain Marcel Hardouin. Le nom du professeur n'apparaissait nulle part. Le mandarin avait assez d'autorité et de prestige pour trouver les appuis nécessaires. Il avait donc supprimé Sylvia. Il savait qu'elle pouvait faire éclater le scandale. N'ayant pas de nouvelles de Paul, elle lui avait envoyé un mail, intercepté par Soustelle. Mon amnésie l'a condamnée à mort, pensa Paul. Il ne saurait jamais comment il avait contraint la fille à avaler cette dose mortelle. Il montra le papier à Sophie. Paul vit des larmes apparaître dans les yeux de la jeune femme. Il la prit dans ses bras et la serra

contre lui. Elle s'accrocha à lui, la tête enfouie sur son épaule. Elle pleurait, submergée par l'émotion, rassurée par les bras de cet homme dont le passé lui paraissait odieux et la présence d'aujourd'hui tellement attirante.

— S'il te plaît, partons.

— Je fouille encore le bureau et nous y allons.

— Ce salaud n'a pas payé comme il aurait dû, j'espère qu'au moins il ne l'a pas fait souffrir.

Aux larmes succédait une révolte, une colère qui lui montait du fond des tripes. Elle avait envie de hurler son indignation. Paul était calme, il entreprit de fouiller les recoins où Soustelle aurait pu cacher son passeport et l'argent, sans vraiment y croire.

Gorune trouva le portail ouvert. Il avait fait la route de Frettière sous le soleil du printemps solognot et l'orage d'une conversation explosive avec Nadia. Il avançait tout doucement à l'ombre des arbres somptueux. Il n'avait pas prévu de son arrivée. Il voulait jouer sur l'effet de surprise, confronter Marie Andrieu et Nicolas Soustelle au témoignage du petit Machadier. Le professeur était un dur à cuir, il faudrait le cueillir d'un uppercut au mensonge, KO au premier round. Que savait Marie ? Difficile d'imaginer qu'elle ne fût pas complice. Il avait élaboré son plan d'attaque. Les interroger sur les détails d'Innotech, et brutalement parler du témoignage gênant d'un gamin à la police. Il avait décidé de mettre les flics dans le coup pour leur faire vraiment peur. Il n'avait rien à perdre. Ils craquaient ou Gorune avait perdu. Il avait aussi l'intention de dire que les flics allaient faire un test ADN sur le cadavre du caveau de Gif. Soustelle était malin, il ne se laisserait pas facilement prendre à ça. Une exhumation ne se décidait pas comme une vulgaire contravention pour excès de vitesse. Il faudrait jouer prudemment en expliquant que c'était une demande de la compagnie en vue du paiement des cinquante millions. Il faudrait improviser. Gorune avait confiance en son instinct. Il fit les derniers mètres au ralenti en espérant n'avoir pas attiré l'attention. Au parking il repéra la voiture de Soustelle. À côté il y avait une Clio immatriculée dans les Hauts-de-Seine, la voiture d'un employé peut-être ? La Lexus n'était pas là. Marie l'avait-elle garée ailleurs, ou était-elle partie faire des courses ? Cela ne découragea pas Gorune qui pensait que Soustelle avait probablement la clef de tous les mystères de l'affaire. Parvenu sur la terrasse il se glissa à l'intérieur du château. La grande porte d'entrée était restée ouverte. Simultanément il découvrit le cadavre de Soustelle affalé dans l'escalier et entendit des voix au premier étage. On avait tué le professeur, mais pourquoi ? Gorune n'avait jamais d'arme. Il savait se battre. Il avait appris à se défendre et pouvait terrasser à peu près n'importe qui. Mais il n'était pas à l'aise. Il allait devoir affronter de véritables meurtriers. Il préféra prendre l'initiative et monta en silence jusqu'au premier étage. Il s'approcha du toubib, la main crispée sur la poitrine, le visage blanc. Il comprit qu'il était probablement mort d'une attaque cardiaque. Il perçut la plainte d'une fille qui sanglotait, à ses côtés un homme la

consolait. Il distinguait mal la conversation. Il s'approcha. Gorune les distingua, par l'entrebâillement d'une porte donnant sur un grand bureau. La femme était assise, visiblement traumatisée, l'homme cherchait quelque chose. Son visage n'était pas visible. Il lui parlait pour la rassurer. Soudain il se retourna, et Gorune reconnut Paul Andrieu. Tous les soupçons étaient confirmés d'un coup, sa mort avait bien été mise en scène. Il vit sa prime lui ouvrir la voie de la réconciliation avec Nadia. Il fallait d'abord rapporter la preuve à Soulier. Il hésitait. Il pouvait retourner à Paris, lancer une enquête de police, faire éclater le scandale. Soulier voulait simplement épargner à la compagnie le versement des cinquante millions. Et si Andrieu réussissait sa fuite, on pourrait au mieux démontrer que ce n'était pas son cadavre qui pourrissait à Gif. Et sans autre élément que son témoignage, il y aurait peu de chance d'obtenir l'exhumation. Il lui fallait agir seul. Sophie faillit s'évanouir quand Gorune frappa à la porte. Il pénétra dans le bureau en les saluant avec l'air décontracté d'un ami de la famille en visite. Paul vit Gorune et le reconnut instantanément. Il venait de regarder la photo de l'enquêteur de Fidélis dans le dossier rouge de Soustelle.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? demanda Paul.

— Dites-moi, feu Paul Andrieu, c'est plutôt à vous qu'il faudrait poser la question. Pour un cadavre je vous trouve bonne mine.

Ils se toisèrent, silencieux. Paul était un peu plus petit que Gorune. Il réfléchissait. La prime de l'assurance n'était plus un enjeu pour lui. Il pouvait peut-être transiger avec la compagnie. Gorune reprit l'initiative.

— Vous pourriez me raconter, non ?

Paul regarda Sophie, elle avait retrouvé son calme.

— Dis-moi Paul il sort d'où cet olibrius ? Tu avais rendez-vous ?

Gorune se tourna vers Sophie, il reconnut la femme qu'il avait croisée chez Sylvia. Elle lui parut plus petite, bourrée de charme avec l'œil malin et l'air de savoir ce qu'elle voulait.

— L'olibrius cherche à faire économiser cinquante millions à son employeur. Et ça fait un bon moment qu'il voudrait comprendre comment et surtout pourquoi M. Paul Andrieu a bâti un scénario de maboul et qui a failli prendre. Nous nous sommes vus à Boulogne, vous vous souvenez ?

Elle acquiesça.

Paul s'assit à côté de Sophie. Elle lui prit la main, tout doucement. Il raconta toute l'histoire. Gorune avait le détail qui lui manquait :

l'amnésie. Paul lui raconta aussi le meurtre de Sylvia et sa rencontre avec Sophie. Il en profita pour lui faire passer le message qu'il la trouvait formidable, elle sourit. Il omit de parler du passeport au nom de Siebert, de l'argent liquide disparu, du compte ouvert en Australie, de Port Douglas. Mais il détailla l'histoire du chlorure de potassium, des photos dans la sacoche avec son emploi du temps, son adresse, les détails de sa vie. Gorune pensa qu'il devrait demander une prime de risque à Soulier.

— Mais qui est dans le cercueil ?

Il n'avait pas digéré de s'être laissé berner par ce subterfuge.

— Un inconnu, un cadavre arrivé à la morgue la veille de ma mort et que Soustelle a mis dans le cercueil deux jours après avec la complicité d'un agent toxicomane de l'hôpital à qui il fournissait sa dope en échange de menus services.

Gorune se souvint de la moustache postiche au sol, des éclats de bois qui jonchaient le sol, il y avait eu un sacré remue-ménage dans ce caveau.

— Il était pas fréquentable votre pote, dites-moi. Vous pourriez mieux choisir vos amis. Il avait aussi eu une histoire de gosse écrasé avec sa voiture, vous l'aviez couvert, non ?

— Oui, c'est ce qu'on m'a raconté, mais je n'en ai aucun souvenir. Au fond on pourrait peut-être s'arranger ? Je vous fais économiser votre fric et vous fermez les yeux ?

— Une chose m'échappe, Andrieu, pourquoi avoir monté un scénario aussi compliqué ? Vous vouliez changer de vie, qu'est-ce qui vous en empêchait ? C'est incompréhensible.

— Je n'en sais rien, la seule chose à laquelle j'aspire est de me reconstruire, en oubliant ce marécage immonde.

Gorune devait parler à Soulier. Ça devenait trop gros pour décider seul. Paul lui demanda s'il pouvait continuer à fouiller, il cherchait des lettres de ses parents, des photos, des souvenirs. En fait il voulait juste mettre la main sur son fric et son passeport mais ça, Gorune n'avait pas besoin de le savoir. Gorune redescendit dans le parc et appela Soulier.

— Tu m'appelles parce que tu as le témoignage d'un écureuil qui a tout vu ?

— Arrêtez Patrick, vous ne devinerez jamais avec qui je parle en ce moment ?

— Dit comme ça, je parierais bien sur Paul Andrieu.

— Bingo chef ! Il est là, avec la meilleure amie de Sylvia, vous savez : sa maîtresse suicidée. Il propose une négociation.

Il lui raconta tous les détails de l'histoire, et surtout le point essentiel : l'amnésie d'Andrieu.

Soulier avait pris l'habitude des coups d'éclat de son enquêteur spécial. Mais celui-là était énorme.

— Si je comprends bien, son trou de mémoire vaut cinquante millions. Mais il veut quoi au juste ?

— Nous aider à ne pas verser l'argent sans faire de vagues, juste une histoire entre nous. À mon avis il va expliquer à sa femme que si elle veut profiter du château, il faut renoncer à l'assurance, le laisser se tirer au bout du monde et éviter le scandale.

— Oui mon petit Goram, mais il y a un détail que tu ignores et qui m'est tombé dessus ce matin. Le pognon on le doit à Innotech, on est bien d'accord. Eh bien la veuve n'a pas perdu son temps, elle a fourgué la société avec l'assurance et les investissements à risque aux deux cousins de Frettière, leur avocat a déjà appelé, ils exigent le versement immédiat.

Gorune avait été pris de vitesse. Il voyait s'agiter Paul et Sophie.

— Mais où est la différence ? Il suffit d'aller voir les deux avarés avec la preuve que Paul est en vie, ils devraient négocier par peur du scandale.

Soulier était muet, il essayait de trouver une solution qui ne fasse pas de vagues. On déteste le bruit inutile dans le monde de l'assurance. Il fallait parvenir à convaincre les deux gripsous. Pas simple, pensa Soulier, pas simple. Il fallait relire le contrat, voir s'il n'y avait pas une clause dont il pourrait se servir. Mais ils n'allaient pas lâcher cinquante millions aussi facilement.

Gorune retourna à l'intérieur du château. Paul semblait contrarié.

— Vous ne retrouvez pas ce que vous cherchiez, demanda Gorune qui se doutait qu'Andrieu avait un but précis qu'il n'avait pas envie de partager.

Puis il enchaîna.

— Nous avons un petit problème. Votre femme a vendu Innotech à vos cousins, ils sont titulaires de la police d'assurance et comptent bien faire valoir leurs droits. Il va falloir nous aider un peu.

Paul n'était pas étonné. Cela confirmait que Marie était une machine implacable. Qu'avait-elle réussi à soutirer aux cousins ? Il le

demanda à Gorune.

— J'ai cru comprendre qu'elle avait obtenu votre héritage, qu'elle pouvait céder ses parts de la société familiale, et d'après ce qu'on m'a dit elle l'a déjà fait. Votre femme est riche, très riche. Elle est à la tête de votre fortune, deux cents millions, ça fait rêver.

— Moi pas, se contenta de ponctuer Paul.

Gorune ne pouvait s'empêcher de le trouver sympathique ce gaillard au regard clair qui avait décidé de changer de vie et de privilégier les sentiments, les vrais. Il eut une pensée fugitive pour Nadia. Il ne pouvait pas la perdre. Il se fit le serment de la rendre heureuse, et de ne pas céder à la facilité de ce qui brille. Elle réclamait juste qu'il s'occupe d'elle, qu'il lui montre de l'attention, de l'amour. Il voulait l'épouser, il allait le lui demander. Sophie tenait le bras de Paul, elle le protégeait.

— Il faut que je leur parle, je vais les menacer de tout raconter. Ils vont être hystériques à l'idée d'un tel déballage. Si j'en crois ce que m'a raconté Marie ils sont encore plus trouillards qu'avares. Et s'ils veulent récupérer les titres qu'ils ont cédés à Marie et qu'elle a déjà revendus ils sont partis pour quelques années de procédures. Pas bon pour la réputation de respectables investisseurs.

Gorune trouva Paul assez efficace. Il fallait trouver un moyen de le mettre en contact avec eux sans lui faire prendre le moindre risque.

— Vous avez gardé la barbe et la moustache, ça va vous servir.

Paul et Sophie reprirent le Clio. Sophie laissa ses coordonnées. Gorune appela la gendarmerie de Salbris. Il informa son correspondant que le professeur Soustelle avait fait une crise cardiaque dans les escaliers du Château de Frettière. Il s'était présenté comme un livreur qui venait de découvrir le corps et il quitta le domaine.

Paul et Sophie avaient passé la nuit à Meudon. La route du retour avait été silencieuse. Sophie n'avait pas usé de son humour. Elle regardait son compagnon, il s'était renfrogné, soucieux. Il se concentrait. Il fallait trouver la sortie. L'Australie était son seul but à présent. Trouver le passeport, mettre la main sur les documents qu'il avait nécessairement préparés. Ils arrivèrent à Meudon vers dix heures, il ne restait qu'une vague lueur dans le ciel envahi par la nuit. Le temps était encore clair, mais on annonçait de la pluie pour le lendemain. Ils montèrent à l'appartement, échangèrent quelques mots devant une tranche de jambon. Paul ne savait pas comment lui dire qu'il la trouvait séduisante, forte et courageuse. Il avait peur de la rafale qu'il risquait d'essuyer en retour. Sophie n'était pas une midinette, elle n'était fascinée ni par son statut présent ni par son passé. Il finit par articuler doucement.

— Sophie, je ne t'ai pas fait passer la meilleure journée de ta vie, pardon, mais j'étais heureux que tu sois là.

Il n'y avait pas de quoi inscrire la formule au livre des records de l'originalité, mais il avait fait passer le message. Elle le regarda droit dans les yeux avec son expression sérieuse et toujours un peu mutine. Elle analysait le moindre de ses gestes, de ses mouvements du visage, faisant le tri de la vérité de l'instant et des sentiments profonds. Elle ressentait la même impression de bien-être à côté de cet homme au passé trouble et au présent obscur. Elle avait beaucoup espéré en l'amour lorsque jeune, elle s'était donnée au premier homme de sa vie. Elle n'avait aucune envie de revivre le naufrage ; les blessures, la pression psychologique du couple qui va mal, les douleurs de la rupture.

— Je n'échangerais cette journée pour rien au monde.

Sa réponse n'appelait pas de commentaire. Paul, prudemment, n'en fit pas. Il se coucha sur le canapé. Elle partit se doucher, revint quelques minutes plus tard dans un grand peignoir beige. Elle était ravissante les cheveux encore mouillés.

— Nous aurons le temps de parler de toi, de moi, de la vie. La journée a été un peu fatigante, je vais dormir.

Elle se pencha pour prendre un livre. Le peignoir laissa apercevoir un sein lourd que Paul eut une furieuse envie de caresser. La porte de sa chambre se referma sur cette merveilleuse ambiguïté. Pour la première fois depuis son réveil au fond du cercueil Paul éprouvait l'envie de vivre. Il avait moult détails à régler, à commencer par la nécessité de se trouver une identité. Mais tout lui semblait plus léger à côté de cette femme simple, moderne, sûre de ses valeurs, à l'humour subtil, cultivée et sexy. Elle ne ressemblait pas à un top model acheté sur catalogue avec sa fortune, elle était simplement la femme avec laquelle il avait envie aujourd'hui de partager le plaisir d'être vivant.

La sonnerie du téléphone l'arracha à son rêve. Une odeur de café emplissait l'appartement. Sophie décrocha. Elle répondait à quelqu'un dont Paul n'avait pas saisi le nom. La conversation se résumait en oui, non, ah, et autres ponctuations par onomatopées. Ce n'était pourtant pas le genre de Sophie de se laisser voler son vocabulaire. La conversation se termina par un « je passerai dans la matinée » énigmatique.

— C'était Mme Souza, la gardienne de l'immeuble de Sylvia. Un gros paquet est arrivé, elle ne sait pas quoi en faire, j'ai promis d'aller le chercher. Sylvia réalisait des tirages photographiques qu'elle faisait encadrer chez un artisan du Marais, je sais qu'elle attendait une livraison.

Le téléphone sonna de nouveau. C'était le collègue Rabelais.

— Non, non, j'ai prévenu que je ne pourrai pas participer à la journée pédagogique, oui c'est ça, demain, oui, à demain, allez, au revoir Martine.

Elle avait expédié son interlocutrice et proposa une tasse de café à un Paul admiratif. Elle avait revêtu un pantalon de toile blanc sur d'autres Repetto et portait avec grâce une chemise d'homme au col boutonné. Il avait envie de lui dire à quel point il avait envie d'elle. Il s'en garda bien, pensant qu'elle devait s'en douter et que ce n'était pas vraiment d'actualité.

— Tu le prendras comme tu veux, mais je te trouve adorable, vraiment adorable.

Elle le dévisagea en souriant puis cligna de l'œil comme l'aurait fait un pote. Cela le désarçonna et l'excita en même temps.

La sonnerie du téléphone se remit en marche.

— C'est un standard ici ce matin, dit-elle avant de décrocher et d'aboyer un allô peu engageant pour l'interlocuteur.

C'était Gorune. Le rendez-vous avec les cousins était fixé à onze

heures au siège parisien de Fidélis, boulevard Haussmann. Gorune demanda à Sophie si Paul avait bien une fausse barbe, des lunettes, tout l'attirail pour ne pas être reconnu. Sophie lui expliqua qu'elle n'avait rien de tout ça mais qu'ils allaient se les procurer.

— Paul, autant te le dire tout de suite, tu es paumé comme un voilier sans gouvernail, tu ne sais pas qui tu es, d'où tu viens, tu es une sorte d'épave entrée dans ma vie, mais tu me plais quand même. Ça fait deux jours que tu me fais des appels du pied avec la discrétion d'un éléphant qui aurait enfilé des chaussures de ski, mais moi je ne suis pas une fille avec qui on couche avant de partir en Australie s'envoyer en l'air avec des aborigènes. Je ne sais pas où tu vas et comment tu vas y aller mais je n'ai pas envie d'avoir mal. Pas besoin de m'envoyer des signaux de fumée pour me dire que t'as envie de moi. J'avais compris. En plus ça doit commencer à te travailler depuis le temps que tu es ressorti du tombeau. Ce n'est pas un sujet si simple, on en reparlera plus tard.

Bon ça c'est fait, pensa Paul. Elle lui avait sorti la tirade d'un coup. La bonne nouvelle c'était qu'il lui plaisait un peu. Il la regarda sans oser prononcer un mot de peur de rompre le charme ou de dire une connerie.

— Si tu veux être à l'heure pour ta rencontre au sommet, tu devrais te dépêcher.

Il avala son café et fonça sous la douche, le cœur léger, l'esprit en fête. Un quart d'heure plus tard, la Clio se frayait un chemin dans la circulation matinale de la banlieue. Sophie avait téléphoné à une maison de postiches. La dame les attendait pour essayer de transformer monsieur pour sa soirée costumée. L'atelier se trouvait rue du faubourg Montmartre. La vieille dame qui les accueillit avait dû être une star du cinéma muet avant de se reconvertir dans la pilosité artificielle. Elle se révéla d'une adresse stupéfiante. Elle avait proposé de le transformer en Richelieu, Landru, Léon Blum, Émile Zola, Victor Hugo. Il insista pour obtenir un visage méconnaissable mais pas trop typé. Elle s'apprêtait à tenter un Ho Chi Minh, il l'en dissuada. Déçue elle lui fabriqua le visage d'un professeur de lettres avec un collier de barbe net et militant, elle ajouta une fine moustache et elle avait un stock de lunettes aux verres non correcteurs. Il en choisit une de tendance intello rafistolée.

— J'en ai un à peu près comme toi à Rabelais, dit une Sophie hilare.

Gorune avait été très ferme, il ne fallait en aucun cas que l'on puisse reconnaître Paul chez Fidélis. Soulier prenait un gros risque en le laissant venir. Il n'avait pas prévu les cousins de la rencontre qui

allait avoir lieu. La Clio reprit la route en direction du boulevard Haussmann tout proche. Il était onze heures moins dix quand il ouvrit la porte de la voiture. Elle le retint par le bras.

— Avec ce look tu es irrésistible, embrasse-moi.

Ils s'embrassèrent, vraiment, c'était la première fois. Paul en eut un vertige de bonheur pur, une décharge d'énergie à renverser tous les cousins du monde. Sophie continuait vers Boulogne, elle allait chercher le paquet pendant que Paul s'expliquerait en famille. Elle posa ses doigts sur ses lèvres et lui adressa ce baiser de loin pendant que la voiture reprenait son chemin. Il se présenta sous le nom que lui avait indiqué Gorune, il attendit une minute et le vit arriver.

— Vos cousins sont là et ils ne sont pas vraiment de bonne humeur. Soulier les fait patienter en leur expliquant qu'un élément inattendu éclaire le dossier sous un jour nouveau, bref il faut que vous soyez calme. Laissez-nous faire, ça devrait bien se passer.

Gorune précéda Paul dans l'escalier monumental construit par les équipes du baron Haussmann. Il y avait encore sur les murs des bas-reliefs portant la marque La Fidèle, l'ancêtre de l'actuel Fidélis. Arrivés au premier étage Gorune emprunta un couloir à l'épaisse moquette. Paul se dit qu'on était dans le saint des saints de la compagnie. C'était feutré, luxueux, bien éclairé, bien décoré, chic sans ostentation. Ils parvinrent devant une porte capitonnée recouverte d'un cuir brun somptueux. Elle ouvrait sur une seconde, en bois ouvragé, permettant d'accéder à une immense salle. Le parquet, les lustres, les tapis, la table et les fauteuils donnaient le sentiment d'entrer dans un palais impérial.

— Voilà messieurs, inutile de faire les présentations. Derrière ce déguisement que nous avons demandé par prudence, vous aurez reconnu votre cousin, Paul Andrieu.

La mâchoire des cousins s'était décrochée d'un coup. Ils regardaient le fantôme sans y croire vraiment.

Ce fut Emmanuel qui se reprit le premier.

— Mais c'est une escroquerie, c'est invraisemblable !

— Je ne vous le fais pas dire, cher monsieur, attaqua Soulier, il va falloir trouver une solution.

Henri éructa.

— Et ta salope de femme est complice, naturellement. Elle nous a extorqué ta part d'héritage avec des méthodes qu'on n'avait jamais connues chez les Frettière. Pour vendre ses parts à notre pire ennemi,

tu vas terminer en taule et elle avec, moi je te le dis.

— L'ennui, voyez-vous, reprit Soulier d'une voix douce, c'est que vous avez donc acheté une société qui ne vous appartient pas. Fidélis aussi est lésée dans l'affaire. Nous pouvons casser la vente d'Innotech, mettre la société sous séquestre, entamer une procédure en justice. Bref, quand tout cela sera terminé je ne donne pas cher de la valeur de cet actif. Pour nous la situation est optimum puisque nous n'aurons rien versé. J'avoue que je préférerais un arrangement plus discret. Il serait même bien meilleur pour vous puisque vous resteriez propriétaire d'Innotech. Par ailleurs, la procédure utilisée par Marie Andrieu resterait utilisable par son mari. Même condamné pour escroquerie il pourrait faire valoir ses droits sur la part que vous lui avez toujours refusée. Au fond pour vous comme pour nous, l'ennemi c'est le bruit, pourquoi ne transigeons-nous pas ? Paul Andrieu disparaît, c'est autant son intérêt que le vôtre et le nôtre. Sa veuve verra bien ce qu'elle compte faire de son argent. Quant à vous, il n'y a pas la moindre tache sur vos cartes de visite. Ce qui vous permet de faire la guerre à votre nouvel actionnaire.

Emmanuel se leva, regarda le flot des voitures qui passaient sur le boulevard.

— Laissez-nous, il faut que je parle à mon frère.

Soulier fit signe à Gorune et Paul, ils sortirent tous les trois dans le couloir. Ça démangeait Soulier depuis un moment, il profita de l'interruption pour s'expliquer avec Paul.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir créé un cirque de toute beauté. Je ne comprends pas ce qui vous est passé par la tête. On ne peut pas monter une histoire pareille uniquement pour vivre avec sa maîtresse. Ça vous aurait coûté un peu de fric mais je vous assure que le divorce, c'est pratique dans votre cas. Quant à votre boîte elle comporte de gros risques mais il est encore temps d'en sortir avant qu'il y ait de la casse. C'est d'ailleurs ce que vont faire vos cousins. Ils ont déjà un acheteur. Ils sauvent leur mise, ils vont même faire une petite plus-value.

Henri de Frettière poussa la porte et leur demanda de revenir.

— Nous sommes d'accord, nous abandonnons l'assurance. Deux conditions : la première, cet entretien n'a jamais eu lieu et vous refaites un contrat antidaté que va signer Paul puisque nous avons la chance de l'avoir avec nous pour s'acquitter de cette formalité. La seconde, Fidélis nous rembourse les primes versées depuis l'origine du contrat, ça me paraît la moindre des choses.

Soulier pensa à la tête du directeur financier quand il allait lui

apprendre ça. Difficile de ne pas accepter cette concession. Les deux cousins devaient sortir avec un morceau de victoire. Soulier donna son accord. On passa à la rédaction des actes. Tout était bouclé à quatre heures de l'après-midi. Les cousins remontèrent dans leur voiture en écumant et sans prendre congé, le chauffeur avait pour mission de les éloigner du cauchemar au plus vite. Soulier souriait, mission accomplie. Il serra la main de Paul comme s'il s'agissait d'un enfant. Il fut tenté de lui faire la leçon, haussa les épaules et disparut. Gorune avait envie d'appeler Nadia, il regardait ce drôle de type avec sa fausse barbe. Il ne lui demanda rien bien qu'il se posât la même question : pourquoi une mécanique aussi compliquée ? Il raccompagna Paul sur le trottoir du boulevard. Ils se serrèrent la main. Paul semblait soulagé, il le regarda bien en face en souriant.

— En fait, je vous dois beaucoup, merci.

Rozen appela les cousins à neuf heures. En quelques jours il avait fait établir tous les documents juridiques. Il était le propriétaire du brevet déposé par Hagai. Les enregistrements antidatés avaient été réalisés grâce à la complicité de quelques hauts dignitaires du gouvernement. Ce brevet de technologie sensible ne pouvait devenir la propriété d'une société basée à Sydney et dont on ignorait tout. Une enquête du Mossad était remontée à un certain Karl Siebert dont personne ne connaissait l'existence. Une société écran aux Antilles néerlandaises, et puis plus rien. Cela avait suffi à convaincre quelques fonctionnaires que le brevet resterait israélien. Les cousins avaient encore la gueule de bois. Ils avaient sauvé leur affaire de justesse. C'est Emmanuel qui prit la communication, Henri se contentant d'écouter la conversation grâce au haut-parleur.

— Il va falloir que nous trouvions un arrangement, monsieur de Frettière.

— Un arrangement ? De quoi parlez-vous ? Ça ne vous suffit pas de vous inviter à notre capital par effraction ?

— Du calme, cher monsieur, je vais vous dire de quoi je parle : d'un brevet, monsieur de Frettière, vous savez ce qu'est un brevet ? Eh bien votre cousin, avant de mourir, a vendu à une société australienne un brevet qui m'appartient. Donc vous avez racheté à sa veuve une société dont la valeur était, entre autres actifs, fondée sur une transaction délictueuse. Je ne doute pas qu'elle saura prouver sa bonne foi, et vous également. En attendant j'ai racheté la part de Mme Andrieu et jusqu'à ce que la justice ait tiré tout ça au clair, je ne verserai pas un sou. Quant à vous, je vais intenter un procès contre Innotech pour vol et commerce illégal de propriété intellectuelle. Mon avocat est prêt à demander une assemblée extraordinaire de la holding. Quant à la plainte que je compte déposer, il ne tient qu'à vous de faire en sorte de convaincre votre cousine de revoir à la baisse ses prétentions pour les actions qu'elle m'a vendues.

Les cousins se regardaient, effondrés. Le cauchemar ne cesserait donc jamais. Henri réagit le plus vite.

— Au fond, c'est cette escroc de Marie qui est lésée, et ça c'est

plutôt réjouissant.

Il avait dit ça en le chuchotant à l'oreille d'Emmanuel.

— Bon, nous allons nous charger de la transaction. Il ne faut pas que notre société affiche une telle décote, il faut donc que Marie accepte une formule qui nous satisfasse tous, de toute manière elle n'aura pas le choix.

— J'accepte le dixième du prix, pas un euro de plus, payable en cinq ans, je vous laisse la convaincre.

Quand Marie débarqua chez les cousins le rapport de force avait un peu changé. Elle savait que la partie était perdue. Elle repensait au Blanc-Mesnil. Elle récupérait quatre millions par an, pendant cinq ans. Elle était beaucoup moins riche, certes, mais cela suffirait à ne jamais remettre les pieds dans la misère. Quant au château de Frettière, il était déjà en vente. Son avocat avait perdu beaucoup d'argent dans l'affaire, mais c'étaient les risques du métier. Elle sortit de chez les cousins et courut rendre la suite du Royal Monceau, elle commençait à faire des économies. Elle rentra à Frettière mettre de l'ordre. Elle supprima toute trace de Paul, brûlant les lettres et les photos, faisant disparaître les objets auxquels il tenait. Quant au grand Fazioli, elle le mit en vente dans un dépôt parisien. Elle exigea qu'on l'en débarrasse le jour même. Elle finit dans la chambre où trônait le grand portrait un peu ridicule. Elle poussa un hurlement effroyable avant de le détruire, déchirant la toile, brisant le cadre, dans une crise d'hystérie qui glaça la femme de chambre accourue pour voir ce qui se passait. Marie retrouva son calme, convoqua tout le personnel dans le salon.

— À partir d'aujourd'hui j'exige qu'on ne fasse plus jamais allusion ni à mon mari ni à M. Soustelle. Je vire sur-le-champ le premier qui prononce leur nom.

De son côté Rozen avait invité Hagai à déjeuner. Comme promis il lui avait cédé pour un shekel symbolique la propriété de son brevet.

— Me voilà propriétaire d'une part significative du gâteau de Frettière, pour une somme ridicule, grâce à vous, il est temps que nous fassions des affaires ensemble mon cher Hagai.

Sophie arriva à Boulogne vers midi. La gardienne la salua avec un air triste et de circonstance. Elle avait appris cette façon de partager la douleur en regardant les officiers des Pompes Funèbres. Elle lui remit le courrier et un lourd carton déposé la veille par DHL. Sophie demanda si elle pouvait monter prendre le courrier chez Sylvia. La gardienne l'accompagna, lui ouvrit la porte et la laissa seule avec ses souvenirs. Les enveloppes charriaient leur lot de relances dérisoires, des propositions de soldes ou de vacances qui parurent monstrueuses à Sophie. Les lettres commençaient par *Chère Mademoiselle Frémiet* ou même *Chère Sylvia*. Elle s'attaqua au carton. Il était entouré d'un film de plastique, il n'y avait pas d'expéditeur indiqué sur l'emballage. Sophie prit ses clefs pour déchirer le film autocollant. Le carton s'ouvrit. Elle était médusée. Des liasses et des liasses. Que des billets de cinq cents euros. Sophie n'en avait jamais vu, et là il y en avait des centaines, elle ne prit pas la peine de compter, c'était une vraie fortune entassée dans un carton de déménagement. Sur une enveloppe en kraft il était juste inscrit « Pour Sylvia ». Sophie l'ouvrit. À l'intérieur se trouvaient un passeport au nom de Karl Siebert et deux lettres. Une était destinée à Sylvia signée de Paul, l'autre était signée Françoise Andrieu pour son mari Fabrice.

Sophie se demanda si elle avait le droit de lire ce courrier qui ne lui était pas destiné. Mais elle se sentait assez engagée. Alors elle lut en commençant par la lettre signée de Paul.

Assis devant l'ordinateur de son bureau Gorune regardait le solde de son compte en banque. Il avait réussi à le garnir d'un pactole assez rondet pour envisager un voyage de noces. Et puis même s'il n'y avait pas de noces, il pourrait y avoir un voyage quand même. Il se préparait à aller jouer au golf quand Suzanne frappa à la porte.

— On a déposé ça pour vous.

Le « ça » en question était une grande enveloppe kraft. Il l'ouvrit. Il y avait trois lettres. La première était de Sophie.

Monsieur,

Dans l'histoire de Paul, qui est devenue un peu la mienne, nous vous devons beaucoup. Personne n'a besoin de tout savoir. Et surtout pas Paul. Mais nous allons partir, pour l'Australie sans doute. Alors puisque désormais je sais tout, je ne veux pas porter cette vérité toute seule. Si vous passez par Cairns, nous aurons l'occasion d'en reparler, tous les deux, ce sera désormais notre secret. Quant à Paul, il a la chance de pouvoir repartir à neuf, alors je ne lui dirai rien,

Amicalement,

Sophie.

Gorune prit la deuxième lettre, elle était adressée par Paul à Sylvia.

Mon amour,

Si tu lis ces lignes, c'est que je suis mort. Alors je veux te dire la vérité de mon histoire. J'ai découvert avec toi un sentiment pur, absolu et j'ai préparé notre échappée vers Cairns avec le plus grand soin. Nous y serons heureux et assez riches pour que l'argent ne soit ni un problème ni une obsession. Je vomis mon existence factice et puis il y a le mensonge, je devrais dire même les mensonges. Nous avons toujours dit que le fameux soir de l'accident, Soustelle avait écrasé un môme et que j'avais témoigné pour lui en inventant un dîner à la maison. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Soustelle était chez lui. Il m'avait prêté sa voiture. Je suis sorti toute la nuit, en boîte, avec une fille très jolie que j'avais rencontrée quelques jours avant chez des copains. Une bombe un peu aventurière. J'étais sous

coke, à moitié ivre. Je n'ai pas vu le gosse, le trottoir, j'ai fui. Après Soustelle a tout organisé, a tout reconstitué. C'est lui que les flics ont fait souffler dans le ballon, à tout hasard. La fille s'appelait Valérie, on l'a payée pour qu'elle se taise, on a signé des papiers, elle était chez ses parents ce soir-là. Il y avait un témoin, un motard que j'avais insulté. Valérie ne s'est jamais présentée chez les flics et le motard n'a pas reconnu formellement Soustelle, et pour cause. Mais elle a parlé à son petit ami. Un voyou nommé Franck Barnaud. Il possède une espèce de commerce de ferraille à Palaiseau. Il détient une lettre qu'elle a signée, qui raconte toute l'affaire. Si on rouvre le procès le motard sera convoqué, et là il reconnaîtra la fille et moi. Barnaud me fait chanter. Voilà pourquoi j'ai décidé de mourir. Et cela nous permet de reconstruire la vie dont nous rêvons.

Quant à Soustelle, tu trouveras la lettre que maman avait écrite à mon père. C'est une confession, je l'ai découverte il y a quelques semaines, dissimulée derrière un miroir, en faisant des travaux au château. Le professeur est mon père, il le sait depuis toujours. J'ai vécu dans une illusion, en adorant Fabrice Andrieu, un père qui ne l'était pas. Barnaud voudra sans doute faire chanter Soustelle. Il saura s'en débrouiller.

Voilà, tu sais tout, si je ne suis plus là pour te raconter cette histoire que je souhaitais te révéler lorsque nous serions en Australie, je veux que tu emportes de moi toute mes vérités et tout mon amour,

Paul

Gorune avait enfin les maillons qui lui manquaient. Le mobile qui avait poussé Paul à tenter cette folie. Et l'acharnement de Soustelle à le protéger. Paul, son fils, il en était mort.

La lettre de Françoise Andrieu née de Frettière était une justification assez pitoyable de sa trahison. Le pauvre Fabrice Andrieu avait-il eu le temps de la lire ? Gorune, ni personne n'en saurait jamais rien. Quant à Paul, il vivrait tranquillement dans l'ignorance, avec son nouvel ange gardien. Gorune appela Dragan.

— Dis-moi, mon ami, pourrais tu me faire une rapide enquête sur un dénommé Franck Barnaud, ferrailleur à Palaiseau ? Et gratis pour une fois, c'est trop facile.

Pendant ce temps Hugo Machadier se prenait pour Lionel Messi, avec ses chaussures toutes neuves, il avait inscrit le plus beau but de sa carrière. Vincent en était resté baba.

À l'autre bout du monde, l'hôtel Murinbata de Port Douglas avait engagé un nouveau cuisinier, un Japonais de renom international, il savait tout faire, y compris les sashimis de fugu.

Valérie Ternon avait été prévenue. Franck était mort, foudroyé par une crise cardiaque. Elle avait confié les tosa aux services vétérinaires. Elle se jura de ne plus jamais parler de l'histoire Andrieu.